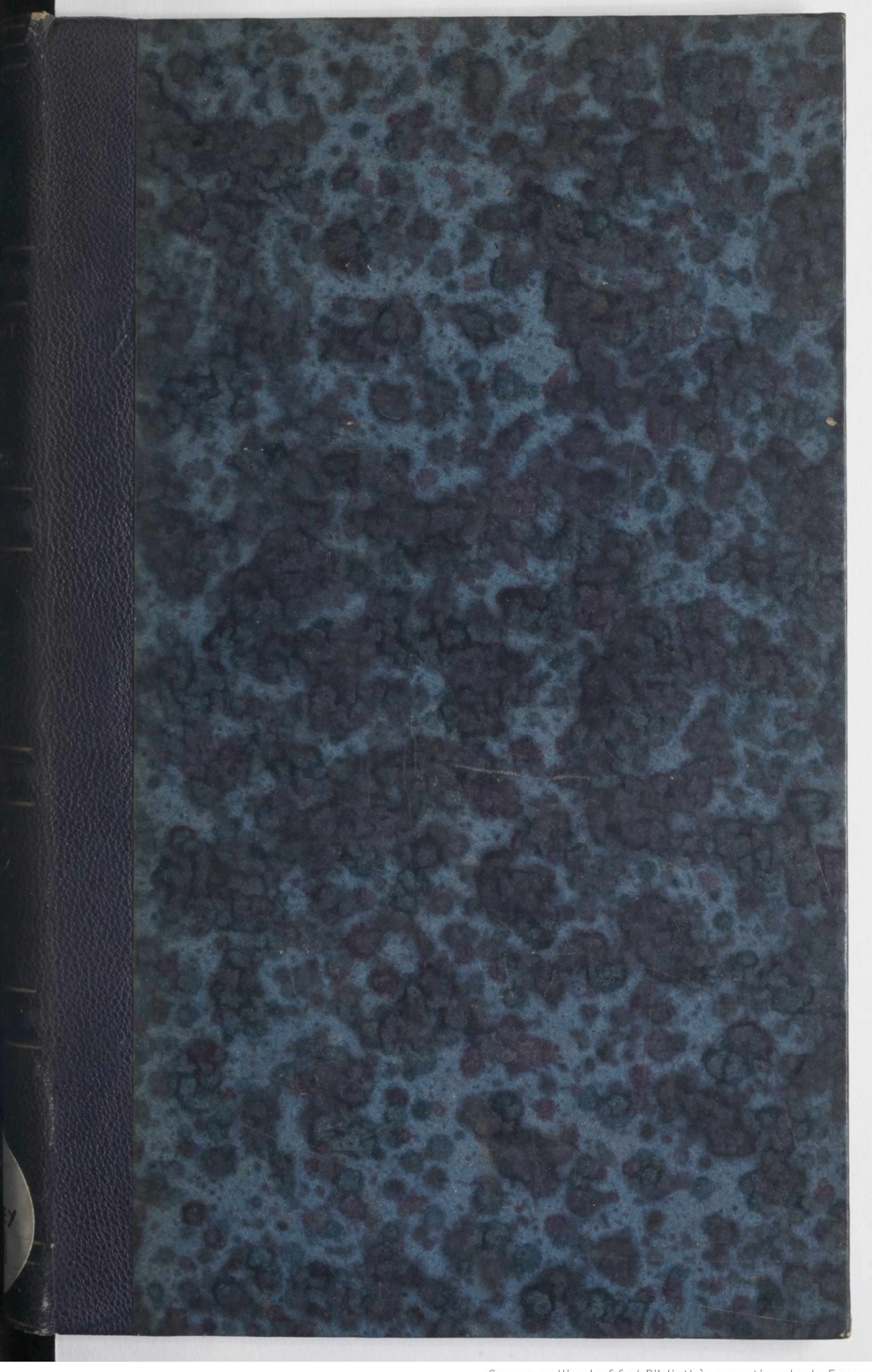


Poésie de l'Empire français, par Louis Belmontet,...


BnF Gallica







A madame Roger de Beauvoir
hommage d'un vieux ami
L. Belmontet

POÉSIE

DE

L'EMPIRE FRANÇAIS.

A PARIS,

Chez AMYOT, Libraire-Éditeur,

Rue de la Paix, n° 8;

LIBRAIRIE NOUVELLE, BOULEVARD DES ITALIENS, N° 15.

POÉSIE

DE

L'EMPIRE FRANÇAIS,

PAR

LOUIS BELMONTET,

DÉPUTÉ AU CORPS LÉGISLATIF.



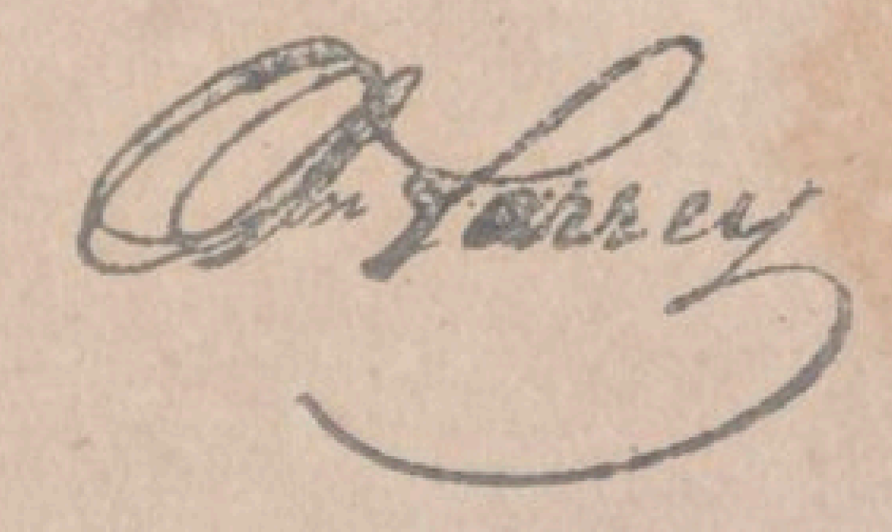
PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GARDE DES SCEAUX,

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LIII.





A MM. LES MEMBRES

DU PREMIER CORPS LÉGISLATIF DE L'EMPIRE.

Honorables et dignes Collègues,

Issus de la même origine que l'auguste Chef de l'État, de la volonté du peuple, vous donnez au monde l'exemple consolant d'un accord parfait entre l'autorité, qui prend l'initiative du bien, et la représentation nationale, qui s'associe à ses actes de patriotisme. Même esprit, même volonté, même âme. Vous lui prêtez un admirable concours pour l'affermissement de la paix publique et pour le développement de nos prospérités et de nos sages

libertés, qui en sont la conséquence. A vous donc, chers collègues, qui comprenez si bien l'Empire, ce gouvernement sacré par le peuple, à vous l'hommage d'un livre qui est la glorification de cette ère populaire, que la nation a ressuscitée elle-même, et que vous servez avec le dévouement le plus éclairé.

Votre dévoué et respectueux collègue,

L. BELMONTET,

Député de Tarn-et-Garonne.

PRÉFACE.

Qu'est-ce qu'une préface? L'antichambre des amours-propres littéraires, où les auteurs font les honneurs de leurs petits édifices avec toutes les humilités de l'orgueil et les précautions d'une confiance extrême en eux. Cependant, malgré cet orgueil et cette confiance, il faut s'y résigner, car enfin on court risque de n'être pas toujours compris. Résignons-nous donc et soyons bref, si c'est possible; donnons au public, qui s'en soucie fort peu, le *la* de nos humbles mélodies. Pourquoi, m'a-t-on dit, ce titre : *La poésie de l'Empire?* La réponse est facile : si jamais il fut dans l'histoire des peuples une époque poétique, épique, pindarique, si j'ose le dire, ce fut certainement la magnifique période de l'Empire français : soit qu'on le considère dans ses actes sur les champs de bataille, dans ses œuvres de régénération, dans ses principes d'honneur, dans l'expansion généreuse de la nation française, dans la grandeur homérique qui fit jaillir tant de lumière du chaos social, dans le caractère toujours héroïque de l'Empereur plébéien, dans les largesses

de son âme comme grand homme, dans les beautés de sa nature morale comme homme privé, comme père de la patrie, comme ami de ses compagnons d'armes, comme admirateur du peuple, comme frère, époux et comme père d'un autre Astyanax; soit qu'on regarde l'illustre martyr aux prises avec son éclatante infortune sur les rochers de l'île d'Elbe et de Sainte-Hélène; soit qu'on suive la marche triomphale de son retour funèbre dans la patrie à travers les tressaillements du monde; soit enfin qu'on assiste au spectacle de la résurrection merveilleuse de sa dynastie et de ses aigles : y a-t-il dans les événements terrestres des péripéties plus saisissantes et plus dignes d'exciter l'enthousiasme des poëtes? Il y a longtemps que cet enthousiasme, qui est la vie des âmes fortes, existe dans ma pensée et dans mon cœur d'ardent patriote; car c'est surtout comme patriote que j'adore mon Empereur. J'ai voulu rendre ce sentiment dans tous mes vers : y ai-je réussi? je l'ignore; mais ç'a été un bonheur inépuisable pour moi de consacrer mon existence d'écrivain au culte du grand homme et du grand Empire. Voici comment je m'exprimais en 1843, à une époque où l'on parlait avec dédain encore des inébranlables apôtres de la foi et de la pensée impériales :

« Cette dénomination de poëte de l'Empire, à laquelle un sens de défaveur a été donné, depuis l'année déplorable de 1815, par je ne sais quel absurde préjugé né d'une réaction anti-française, il est temps

d'en faire justice. L'auteur, quoique entré dans le monde littéraire longtemps après la chute du grand homme, vient protester contre la mensongère signification d'un titre dont il ose revendiquer pour lui l'honneur et l'application. Il tient à cœur de mériter le surnom de poëte de l'Empire. Il se fait gloire de l'être. Une double et grave erreur sert de base au préjugé qui en maintient la signification malveillante. Il est toujours temps de faire casser les faux jugements au tribunal du bon sens.

« L'un de nos éloquents orateurs a dit une chose vraie et profonde, en déclarant que les œuvres du génie de Napoléon représentaient le mouvement et la grandeur de l'esprit français. Les détracteurs de ces mêmes œuvres de l'Empereur ont choisi, pour élever la voix, la désastreuse époque de 1815, alors que la gloire et l'indépendance de la France étaient foulées aux pieds par la Sainte-Alliance. Pour les prospérités de l'invasion étrangère, il fallut dépopulariser la force morale du héros tombé. Comme on avait abattu sa puissance, pour être conséquent, on dut abattre sa renommée et le principe qui était en lui. On s'attaqua à l'esprit de ses créations. Les idées révolutionnaires, vaincues en sa personne, furent mises à l'index de la vieille Europe triomphante à Waterloo. A la suite de nos défaites politiques, la réaction oligarchique pénétra dans les sentiments et dans les goûts. Une double calamité résulta pour la France

des victoires de l'étranger, et les idées germaniques envahirent notre nationalité littéraire à la suite des armées du Nord. Notre littérature se mit donc en harmonie avec les passions de l'époque; elle se rapetissa. De la déchéance de la nation la transition fut aisée et rapide à la déchéance de son intelligence elle-même. La réaction politique engendra la réaction morale, qui devint un moyen de gouvernement. Toutes deux se constituèrent en hostilité permanente contre le principe populaire renversé dans Napoléon. Ce fut par la brèche faite à notre indépendance qu'elles marchèrent à l'asservissement de la raison publique. Les institutions et les arts tournèrent le dos à l'avenir; tout se jeta dans la rechute vers le passé. La Restauration appela à son aide les superstitions, les croyances mystiques, enfin tout le narcotisme des siècles d'ignorance pour assoupir le lion. Il y eut une sorte de contagion mentale. La raison humaine rétrograda jusqu'aux absurdités du moyen âge. Les arts et la littérature se bardèrent d'anachronismes. La France fut bientôt toute fardée de gothique. Ce fut une synthèse de dégénération. Le génie de l'étranger l'emporta définitivement jusqu'au réveil national de 1830. La damnation de l'homme fut mise à l'ordre du jour. La dégradation enfanta son école. Aux mauvais gouvernements il faut des âmes abâtardies et crédules. Ainsi donc la Restauration eut beau jeu contre l'Empire; car l'Empire, aussi bien que la Ré-

publique, avait fait surgir de son action politique l'amour de la patrie, la dignité de l'homme, le goût du grand et du beau, la valeur du citoyen, le sentiment du dévouement patriotique, le besoin de l'honneur et de la gloire, l'émancipation de la conscience, la liberté de l'âme, enfin tout ce qui tient à élever la nature humaine.

« Deux principes éternels se disputent le monde : l'égoïsme ou l'abnégation. De là deux écoles, l'une satanique et pessimiste, n'ayant que le doute pour point de départ et soi pour but; l'autre affirmative, allant, par l'enthousiasme et la foi, à la conquête des vertus domestiques, des devoirs du citoyen et de l'homme, des beautés de la nature et de la civilisation. De ces deux écoles, la seconde a surtout régné dans les grands siècles où l'âme humaine prenait son grand vol; l'autre est toujours venue à la suite des calamités publiques, comme signe de malaise et de déchéance, quand l'esprit ne savait plus où se prendre, et revenait se perdre en lui-même.

« Puisque la littérature est l'expression de la société, celle que l'Empire a dû inspirer et produire doit donc être grande comme lui, héroïque, solennelle, patriotique, éminemment nationale. Il y a donc injustice à frapper d'une dédaigneuse réprobation tout écrivain sorti de l'éducation impériale, c'est-à-dire de l'école du grand, école vraiment française. Les sots préjugés peuvent-ils prévaloir contre la logique des choses? Les

hommes de l'Empire, les littérateurs de l'Empire, ce sont ceux qui ont reçu leurs idées, leurs inspirations, leurs sentiments de cette même époque qui les a développés, ce sont ceux qui, sous la pression atmosphérique du sublime règne, en ont reçu l'étincelle électrique, et ont allumé leur âme aux rayons du splendide soleil. La résurrection de notre nationalité aurait dû, en renversant le pouvoir de réaction étrangère, reprendre le cours des idées nationales et reconstituer une littérature en harmonie avec notre constitution politique, nos sentiments de peuple libre et la conscience de notre valeur patriotique. Il faut avoir le courage de le dire, les lettres sont restées en arrière du mouvement régénérateur; elles en sont encore aux inspirations sans but et sans portée de la période anglo-germanique. »

C'est ainsi que, sous Louis-Philippe, ce roi de la modération, il était permis de dire hardiment des vérités qui n'étaient pas à l'ordre du jour. Les Muses avaient leur liberté.

La plupart de ces poésies, reflets de temps divers, peuvent donc être considérées comme des actes politiques. Ainsi l'ode intitulée *La Mort de l'Empereur*, publiée en 1821, fut à cette époque un élan de deuil, une protestation patriotique. *Le Buste d'un fils*, composé en Suisse, lors de la mort de Napoléon II, et qui fit sangloter la reine Hortense, me parut une idée ingénieuse pour mettre en regard de cette mort

les espérances que sa naissance avait fait naître au cœur du grand homme. *L'Arc de triomphe*, *Une Soupe de soldat*, *Une Scène de nuit à Schœnbrunn*, *La Messe et l'Histoire*, publiés au commencement et au milieu du règne de Louis-Philippe, tendaient à réveiller les souvenirs napoléoniens dans le cœur des patriotes. Les poëmes *Le Retour du grand mort*, *L'Alléluia de l'Empire*, *L'Empereur n'est pas mort*, *Joinville à Sainte-Hélène* furent consacrés, dans le même but, à célébrer la rentrée dans la patrie de l'illustre martyr. Je fus heureux d'adresser un hommage poétique au jeune conducteur de l'apothéose sur l'océan, à ce prince de Joinville « qui avait répondu aux attentes du pays et à la confiance de son royal père avec tant de noblesse d'âme, » comme je l'imprimais alors, en 1840. Après la révolution de février, dans une adresse à mes compatriotes, en 1848, je m'exprimai de nouveau en ces termes sur ce jeune exilé, si loyal en tout temps : « J'aimais ce jeune prince pour son énergie nationale. Il faut sympathiser avec les braves gens partout où ils se trouvent. Ma reconnaissance de bon citoyen, loin d'insulter aux vaincus, éclatera toujours en faveur de ceux qui ont rendu à la patrie son Empereur et à la France la statue, les monuments et le cercueil du grand homme. » Je cite ces paroles émanées de la conscience, parce qu'on a cru me blesser en me reprochant d'avoir ce qu'on appelle adulé dans mes vers le roi Louis-Philippe, le prince de Joinville et

le comte de Paris. Ce reproche m'honore beaucoup plus qu'il ne m'atteint. Je le crains, du reste, d'autant moins, que je reproduis dans ce recueil, comme autant de manifestations napoléoniennes, les poésies elles-mêmes qui font l'objet de ces malveillantes récriminations. En effet, dans l'ode à Louis-Philippe, quelle était ma pensée? La voici telle que je la consignai dans ma préface de 1843 : «Puisque Louis-Philippe est le restaurateur des idées et des monuments du grand règne, l'heure a sonné de laisser tomber du cœur les sentiments généreux qui le remplissent.» C'était en 1843, et j'ajoutais, comme je l'avais déjà fait en 1831, en l'honneur des Bonaparte, que bien peu de plumes défendaient :

«La famille de Napoléon, en héritant de sa gloire, a partagé le poids de ses revers. Aujourd'hui que le grand homme est rentré par un cercueil dans sa belle patrie, ne faut-il pas que cette patrie se rouvre aussi pour les parents de ce héros? L'exil est fini pour le sang comme pour la dépouille mortelle de l'Empereur. La France n'est-elle pas ingrate envers son dieu, puisqu'il n'est pas revenu tout entier reposer sur les bords de la Seine? N'est-il pas temps que la famille du martyr de Sainte-Hélène, victime comme lui des désastres de 1815, aujourd'hui que la nation a repris possession de son drapeau, vienne reprendre sa part de la réhabilitation à l'ombre de ce même drapeau? C'est un acte de dignité que la France se

doit à elle-même. Tant que les Bonaparte subissent la proscription ordonnée par l'étranger le lendemain de Waterloo, la France a sa part de complicité dans cette persécution. » C'est à l'occasion de l'ode à Louis-Philippe qu'un journal de l'opposition accusait le poëte de s'être épris d'une admiration trop passionnée et surtout trop absolue pour Napoléon et pour l'Empire. L'auteur, disait le journal, démontre en beaux vers qu'à côté des apothéoses décernées à l'Empereur, le caractère du décret d'exil contre sa famille est un contre-sens et une absurdité. (Voir *le Charivari*, 22 mai 1843.) Dans l'épître au comte de Paris, qu'ai-je demandé? ce que je demanderai à tous les gouvernements, tant que j'aurai un souffle de vie : la fin des proscriptions, l'amnistie pour les détenus politiques, la grâce de ceux qui souffrent. Je priais l'enfant royal d'obtenir de son grand-père une *clef d'or*, pour ouvrir les prisons et pour rendre à la liberté le *captif de Ham*, le *sang du grand homme*, ce fils de reine, que Napoléon, comme je le disais dans cette épître :

A travers son règne surhumain
Pour le faire grandir avait pris par la main.

L'auguste prisonnier m'écrivit de Ham : « Je ne veux point qu'on parle d'amnistie; je répète ce que j'ai dit à la Chambre des pairs : je ne veux pas de générosité, et quelle générosité que celle de l'exil! » C'était noble et grand; je compris cette fierté d'âme, et je

m'inclinai devant elle.—Sous la nouvelle République, en 1850, les odes : *Vive l'Empereur! Monk* et *Waterloo* furent des protestations contre les partis violents qui osaient, les uns, proscrire notre cri de gloire, et les autres pousser un général français à jouer le rôle d'un illustre traître. On traita, du haut de la tribune parlementaire, nos braves soldats de prétoriens en débauche. A l'instant, je prononçai dans un banquet un *toast à la Grande Armée.* Enfin *La Résurrection de l'aigle* et *La Saint-Napoléon* terminent cette série d'impressions politiques, l'une, en demandant ce que tout le monde prévoyait, l'Empire; l'autre, en faisant un appel à la grandeur d'âme du nouvel Empereur. Les idées généreuses ont un écho permanent dans ce cœur qui a tant souffert. Maintenant un dernier mot sur la poésie politique elle-même.

Il me suffit de reproduire ce que je publiais en 1843. Les vérités d'hier seront encore des vérités demain.

L'Empereur Napoléon écrivait ceci, le lendemain de la victoire de Wagram, à M. le comte de Montalivet: « La meilleure manière de me louer, c'est d'inspirer au peuple français des sentiments d'honneur, c'est de l'exalter pour ce qui est beau. » Le grand homme avait hautement raison, comme toujours.

En effet, il voulait que les poëtes comprissent leur mission : les Muses ont aussi leur apostolat suprême; et quel plus beau privilége que celui d'exalter l'âme

des nations, de les passionner pour le bien, d'appeler le peuple à la conscience de sa dignité, et de lui élever le cœur jusqu'à l'amour des beautés morales, elles qui font la force des institutions et la grandeur des États?

La poésie personnelle a fait son temps.

C'est-à-dire celle qui n'a pour objet que la confidence des sensations privées et qui n'est que l'émanation isolée de l'individualisme. Le pronom de la première personne n'a plus rien à faire en littérature, car la littérature n'est plus aujourd'hui que la traduction choisie de la pensée générale. Le moi humain est tout à fait détrôné par l'humanité elle-même. Au lieu de n'être qu'un jeu d'art et qu'une occasion d'amusement pour l'oisiveté des hautes classes, les travaux de la pensée ont à répandre leur lumière dans la généralité des esprits et à se mettre en harmonie avec toutes les intelligences. En vraie sœur de l'histoire, la poésie, reprenant son rang, doit employer toutes ses facultés au service du progrès moral qui mûrit la raison publique, c'est-à-dire la civilisation. Il en résulte que l'heure est venue pour elle de se constituer politiquement; en un mot, de participer de la vie et des idées du temps, de parler de haut aux masses, et de devenir l'organe le plus pur et le plus éloquent de la régénération sociale.

Paris, 5 mai 1853.

L. BELMONTET.

LA

POPULARITÉ DES GRANDS NOMS.

Le peuple a des amours qui sont indestructibles.
Il est toujours pour lui des noms irrésistibles;
Il en est un surtout, qui, chaque jour plus beau,
Remue au loin le temps des hauteurs du tombeau;
Et qui, nous réchauffant de ses rayons solaires,
Meut, du fond du passé, nos élans populaires:
Le nom de l'Empereur, nom providentiel,
Que la grande patrie incrusta dans son ciel,
Et qui, signifiant gloire, honneur, délivrance,
Fait battre encor d'orgueil tout le cœur de la France!

Décembre en lettres d'or a formulé son vœu.
Le peuple a réélu César dans son neveu.
Elle rend au grand homme, en cette renaissance,
La souveraineté de la reconnaissance.
Le bon sens a toujours la logique du cœur.
Aux victoires du peuple il faut un nom vainqueur,
Un nom, symbole ardent en qui Dieu se révèle.
Tout doit être nouveau quand tout se renouvelle.
Partout les nations, plus loin que le canon,
Comme un boulet d'honneur ont jeté ce grand nom.
Partout il est le Christ de la gloire en souffrance.
Mais nul peuple n'est plein de lui comme la France:

1

Oui, le peuple français, son amour éternel,
Qu'il poussait vers le grand d'un sceptre paternel,
Ces cœurs, que son génie emportait vers l'immense,
Dans leur culte idéal restent en permanence.
Oui, toujours la patrie, en arrière, en avant,
Ne regardant que lui, le voit toujours vivant.
Du fond de son cercueil l'Empereur règne encore;
C'est toujours son éclat, France, qui te décore.
Il nous a faits si grands, on l'a tant fait souffrir,
Que le dieu plébéien, mort, ne doit plus mourir.
De la démocratie impérissable idole,
Dans chaque souvenir il a son Capitole.
La France est aujourd'hui ce qu'elle fut hier.
Elle a toujours présent ce beau règne si fier,
Ce règne créateur, ce temps de nos merveilles,
Où, prodiguant l'éclat qu'il cherchait dans ses veilles,
L'Empereur, l'homme-peuple, esprit monumental,
Donnait à nos grandeurs son nom pour piédestal,
Et, nous rassasiant de sa gloire bénie,
Sur nos prospérités élevait son génie.
Son empire pour base avait tout l'Occident.
Le règne d'un grand homme est plus qu'un accident.
Ses bienfaits, dont le temps fait germer la semence,
Au cœur des nations ont une vie immense;
Car la vie est de l'âme encor plus que du corps.
Les œuvres du génie ont d'incessants accords.
Ce qu'il a fait de beau semble toujours se faire,
Et le monde après lui gravite dans sa sphère.
Rien n'usurpe le temps comme un grand souvenir;
La gloire fertilise à travers l'avenir.

Un héros n'est-il pas l'esprit de Dieu qui passe?
Il est le conquérant lumineux de l'espace.
Et l'astre, disparu, longtemps laisse après lui
Des gerbes dans le ciel où son passage a lui.
 Soleil de la patrie, en tout temps il l'enflamme;
Il est toujours visible à l'horizon de l'âme.
Son génie est resté vivant dans ses bienfaits.
Les peuples bien longtemps sont ce qu'on les a faits.
Qui flatta leur orgueil, qui féconda leur vie,
Occupe incessamment leur mémoire ravie.
Le monde, où ce qu'on fit de grand ne tombe pas,
Retentira longtemps du seul bruit de ses pas.
Plus le peuple français admire, et plus il aime.
La révolution, dont son nom est l'emblème,
Resplendissait en lui de toute sa splendeur,
Et la patrie était grande de sa grandeur.
Toute l'âme du peuple, en gloire dépensée,
Semblait, sous son bandeau, jaillir de sa pensée.
Les cœurs battant plus vite allaient à son niveau;
Il était à lui seul tout un monde nouveau :
Il portait l'avenir, et la démocratie
En avait fait bientôt son éclatant Messie.
Elle régnait en lui. Du haut de son pavois,
C'est elle qui parlait au monde par sa voix;
C'est elle qui tenait son sceptre, et, dans l'histoire,
Implantait ses jalons de victoire en victoire;
C'est elle qui, marchant sous le souffle divin,
Ne s'est pas dans son Dieu symbolisée en vain.
Ton épée, ô grand homme, est l'aiguille solaire
Qui pour les nations marque la nouvelle ère.

C'est le règne du peuple et de sa volonté;
C'est l'intérêt d'en bas sur la hauteur monté;
C'est l'ère où le mérite a son niveau suprême;
Où le travail humain hérite de lui-même;
Où chaque âme se fait sa part de royauté;
Où la vie en commun a toute sa beauté;
Où dans chaque vertu chacun se communique;
Où les fraternités vont dans un sens unique;
L'ère où les nations, unissant leurs accords,
Pour un but idéal n'auront plus qu'un seul corps.
Car les temps sont venus où, partout décidées,
Des peuples dans les rois vont régner les idées.
C'est Dieu, par qui la terre est en soulèvement,
Qui, pour l'humanité, créa le mouvement.
Avec Napoléon la destinée humaine
Va reprendre son cours; toujours Dieu la ramène.
La vie est en avant. — Dans ses pas résolus,
Le monde va toujours et ne recule plus.

La gloire est un levier, nos jours en sont la preuve.
Depuis trente-trois ans la patrie était veuve,
Veuve de son grand homme, astre de son bonheur.
Elle a repris son nom dans un élan d'honneur.
Ce nom divinisé, qu'adore la chaumière,
Est, dans notre chaos, devenu la lumière.
La France à son héros n'avait point dit adieu :
Le culte est immortel aussi bien que le Dieu.
Elle veut être libre et généreuse et forte;
Hors de sa volonté toute puissance avorte.

Après trente-trois ans de veuvage et de deuil,
La résurrection s'est faite en un clin d'œil.
Il faut, vers l'avenir pour qu'un peuple se meuve,
La popularité d'une auréole neuve.
Depuis que l'Empereur descendit au tombeau,
La gloire n'avait plus d'autel ni de flambeau.
Il en faut un au peuple, et ce sont les charrues
Qui ramènent toujours les grandeurs disparues.
Oui, le peuple a remis tout son cœur dans son vœu.
C'est l'Empereur qui monte où monte son neveu.
Dans le sang de César, l'élu du plébiscite,
La souveraineté du peuple ressuscite.
A la grande patrie il fallait le grand nom.
Quand la gloire a crié : Lui, lui! Qui dirait : Non?
Ombre du grand martyr qui mourut pour la France,
Dont la chute emporta notre honneur en souffrance,
Sors, sors de ton cercueil d'où tu règnes toujours,
Empereur des Français, dont tu fis les grands jours;
Remonte dans nos cieux, soleil de notre histoire;
Ton nom est à lui seul une longue victoire :
De nos grands souvenirs rallume le flambeau,
Majesté du passé qui vis dans le tombeau.....

Les hommes créateurs, d'origine divine,
Ont cela d'important que l'âme les devine.
Moïse, l'Homme-Dieu, César, Napoléon,
Ont les cœurs pour autels, le temps pour Panthéon.
L'humanité, qui marche à leur céleste flamme,
Vers le but éternel suit les soleils de l'âme.
Car, des siècles futurs vastes contemporains,

Même de l'avenir ils sont les souverains.
Pourquoi donc cette force, et d'eux seuls entrevue,
Qui, dans le monde humain, règne à perte de vue?
C'est qu'ils ont accompli de hautes missions.
Ils font marcher la foi dans les soumissions;
Ils donnent à la vie un centre de conquête,
Une harmonie au tout, à l'idée une tête :
C'est qu'ils sont l'absolu s'imposant en tout lieu;
Car l'autorité même est la raison de Dieu.
Elle descend de lui. C'est la loi générale
Qui donne aux faits humains leur majesté morale.
Où l'autorité meurt, où manque son bienfait,
Rien ne va, rien n'existe, et le chaos se fait.
Eux seuls vers le grand but, avec Dieu qui les mène,
Accélèrent le pas de l'existence humaine.
Dès qu'ils ont fait leur temps, leur nom devient plus beau.
Même ils sont plus vivants à partir du tombeau.

Cette adoration renferme un grand mystère.
L'avenir n'est qu'à ceux qui fécondent la terre;
Leurs âmes du grand Être ont l'air d'être les sœurs.
Les bienfaiteurs du monde en sont les possesseurs;
Et de l'humanité ces astres populaires
Traversent l'infini de leurs feux séculaires.

Paris, décembre 1848.

LE BUSTE D'UN FILS.

ODE.

AU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE,

AU CHÂTEAU DE HAM.

Il était l'enfant de la nation.

(NAPOLÉON à Sainte-Hélène.)

Mon fils est gros et bien portant; j'espère qu'il viendra à bien. Il a ma poitrine, ma bouche et mes yeux; j'espère qu'il remplira sa destinée.

(Lettre de NAPOLÉON à JOSÉPHINE, 1811.)

I.

La mer au sombre azur au loin est calme; l'onde
Vient lentement, recule, et lentement revient :
Le jour s'enfuit et passe aux bords d'un autre monde :
Voici l'heure où l'on se souvient.

Le soleil s'est couché dans sa gloire, en silence :
On eût dit un grand homme en son camp de vainqueur;
A chaque instant au ciel une étoile s'élance,
Comme chaque pensée au cœur.

Sainte-Hélène se tait : ses grands rochers résonnent
Du dernier vol de l'aigle à leurs sommets déserts,
Et du bruissement des flots qui l'emprisonnent,
Et de la cloche dans les airs.

L'Océan rembrunit ses longues lignes sombres;
Nul vaisseau voyageur n'y paraît; cependant
Une frégate est là de garde, au sein des ombres,
Comme un soldat à l'œil ardent.

Quel beau soir! l'air brûlant avec le jour expire :
Quel frais pur! ce n'est plus l'Afrique au ciel fatal;
Pour l'exilé venu d'Europe, où l'on respire,
C'est presque le pays natal.

O l'exil!... mot amer, mot tout plein d'agonie!
L'exil est une mort debout, un long poison,
Où tout devient à l'âme une aride ironie,
Où l'on ne vit qu'à l'horizon.

Un proscrit, dans cette île où le vent est de flamme,
Est là, tombé de haut, qui, sur l'affreux rocher,
Pour en sortir plus grand, se consume de l'âme,
Comme Hercule sur son bûcher.

Il est là..... son malheur lutte avec l'Angleterre;
C'est son plus grand triomphe; hélas! c'est le dernier.
Il est là..... rien n'est grand, rien n'est vrai sur la terre,
Napoléon est prisonnier!....

II.

Le voilà, c'est bien lui; c'est bien sa vaste tête,
Avec ce regard d'aigle à braver la tempête;

Et sa lèvre si fière aux sublimes accents
D'où tombait le destin avec des mots puissants,
Et ce front large et beau qui renfermait le monde,
Où toujours la pensée était grave et profonde,
Où la gloire vingt ans plaça pour son drapeau
Avec ses triples bords son immortel chapeau.

Oui, c'est bien l'Empereur, toujours lui quoique esclave,
Dieu volcan qui jetait tout un peuple pour lave.
Le voilà, l'œil fixé sur la profonde mer,
Oubliant de l'exil tout ce qu'il a d'amer;
Il est seul : le captif illustre est sans souffrance.
Du cœur, dans le lointain, il regarde la France;
Et là, tourné vers elle, il est venu s'asseoir
Pour chercher le passé dans les rêves du soir.

Pour la première fois sa tristesse est heureuse,
Et cependant sa joie est encor douloureuse.
Un bonheur doux et tendre, inattendu, ce jour,
Est arrivé d'Europe en ce fatal séjour.
Le buste de son fils!.... C'est la première fête
Venue au cœur, depuis qu'il est tombé du faîte :
Il oublie et sa chute et ce ciel assassin,
Et le cancer des rois se repose en son sein.

Il est là l'Empereur, le roi des camps : il rêve,
Il écoute le flot qui gémit sur la grève,
Il croit entendre au loin venir d'un bord chéri
Une plainte, une voix d'enfant..... il est guéri.
Aussi grand par le cœur qu'il le fut par la gloire,

Ce n'est que pour aimer qu'il a de la mémoire :
Le père a remplacé le monarque vainqueur;
La grande âme à présent a fait place au grand cœur.

Pour lui que de cent rois n'a pu toucher l'hommage,
Quel bonheur, que de joie en une simple image!
Un seul buste aujourd'hui vaut l'empire d'hier.
— Alors qu'il l'a reçu, tremblant, heureux et fier,
Muet, car à parler la joie est inhabile,
Tantôt baisant le marbre, et tantôt immobile,
Lui si grand sous le feu, tant de fois triomphant,
Ses forces lui manquaient pour revoir son enfant.

Son cœur s'en est gonflé, son corps n'a pu rien prendre,
Tant d'heureuse faiblesse est facile à comprendre.
Il a voulu marcher, ses genoux ont fléchi :
Il s'est assis, levé, puis il a réfléchi.....
Bien longtemps; et soudain, parlant à ce cher buste,
Il l'a pressé longtemps contre sa bouche auguste;
Puis entouré d'enfants à sa voix empressés,
Tendre et navré d'amour, il les a caressés.

Près de lui ses amis, aides d'exil, en larmes,
Pour sa joie éprouvaient de touchantes alarmes;
Ils la craignaient bien plus que ses derniers malheurs :
Il était trop heureux pour trouver quelques pleurs.
A son cou suspendu, chaque enfant avec grâce
Lui disait : Viendra-t-il! est-ce ainsi qu'il t'embrasse,
Ton fils? — Alors pensif, et plus pâle, à l'écart,
Il n'osait plus sur eux tourner son doux regard.

L'air a manqué bientôt à sa poitrine émue.
Sorti pour respirer, le voilà qui remue
Dans sa tête, naguère objet d'un saint effroi,
L'heure d'enthousiasme où son fils naquit roi.
Il ne se souvient plus de ses jours de victoire,
Ni de sa cour de rois, ni de sa grande histoire,
Ni de l'Aigle agitant l'aile au bruit du canon,
Ni de sa Vieille Garde à l'éternel renom.

Lui qui sans battement de cœur gagnait des trônes,
Sans battement donnait des États pour aumônes,
Si tranquille au milieu des rois et des poignards,
Si stoïque en quittant ses sublimes grognards,
Lui calme en s'élevant, plus calme alors qu'il tombe,
Inébranlable à tout, lui qui vint à sa tombe,
A sa tombe d'exil avec un front serein,
Un seul buste a troublé tout ce grand cœur d'airain.

La joie a sa fatigue : il est nuit : vers sa couche,
L'Empereur à pas lents, le sourire à la bouche,
Revient, et quelquefois il agite sa main
Vers les flots, en disant : Adieu, France, à demain !
Déjà s'est déposé sur l'image chérie
Le doux baiser du soir tout plein de la patrie ;
Et près de son chevet le buste, doux soleil,
Se place, pour reluire à travers son sommeil.

III.

Le voilà le maître du monde,
Dans sa solitude profonde,

Face à face avec son enfant!
Oh! que ce jeune front que la candeur décore
Est beau! C'est bien son fils; comme il lui parle encore!
Que son œil y revient souvent!

« Cher enfant, il semble m'entendre..... »
— Il disait, et sa voix plus tendre
Allait toujours s'affaiblissant.
Il sentait arriver l'heure où l'âme ravie
De la mort du sommeil aux pensers de la vie
Flotte encore en se balançant.

C'est une existence nouvelle;
Un autre univers se révèle
Devant ses yeux presque fermés.
Le buste, qui s'émeut sur sa base mouvante,
Semble grandir, et prendre, en sa forme vivante,
Une âme en ses traits bien-aimés.

Ce n'est plus une froide pierre :
C'est son fils qui sur sa paupière
Imprime un long baiser d'amour,
Et qui lui clôt les yeux de sa bouche vermeille,
Afin que son grand cœur ait, pendant qu'il sommeille,
La nuit, tout le bonheur du jour.

Oh! c'est bien sa tête adorée!
Un cercle de flamme dorée
Couronne son front radieux.
Oh! quel moment divin! heureux père! il soupire,

Et vers son fils sa voix, qui lentement expire,
Murmure de tendres adieux.

Il dort. Sur l'auguste visage
Un songe imprimant son passage
En adoucit la majesté.
Le passé reparaît dans sa magnificence.
Dans ce panorama de gloire, une naissance
Brille comme un soleil d'été.

C'est le berceau du Roi de Rome
Qui promet aux vœux du grand homme
L'avenir d'un grand héritier.
Au sommet de son règne il luit comme un beau phare;
Autour, l'enthousiasme en immense fanfare
Jette les cris d'un peuple entier.

Puis c'est l'Europe qui contemple
Dans son palais, comme en un temple,
L'enfant-roi déjà demi-dieu;
Puis il se voit, avant de partir pour l'armée,
Lui-même présenter à la France alarmée
Son fils, comme un dernier adieu.

Hélas! au penchant de l'empire,
Alors que sa fortune expire,
Comme lui-même abandonné,
Il voit dans l'ouragan son enfant disparaître.
Malheureux! le grand nom qu'il lui lègue peut-être
Ne lui sera pas pardonné.

A travers des voiles funèbres,
Bien loin, bien loin dans les ténèbres,
Il le voit pâle et sans soutien.....
Puis une main surgit qui corrompt son breuvage.....
Puis dans son jeune sang germe un royal ravage.....
Puis, hélas! il ne voit plus rien.

IV.

Le lendemain, l'aurore était bien loin; l'haleine
Des vents recommençait à brûler Sainte-Hélène;
Déjà depuis longtemps tout s'agitait; les flots
Se brisaient sous l'effort des bruyants matelots :
Autour du seuil déjà rôdait quelque œil farouche,
Et l'illustre captif ne quittait point sa couche :
Ses amis l'appelaient doucement et bien bas;
Ils se parlaient de lui, lui ne répondait pas.

Un serviteur troublé, que la frayeur emporte,
S'approche à pas furtifs, et penché sur la porte,
De peur de l'éveiller, il l'entr'ouvre à demi
(C'est la première fois qu'il avait bien dormi);
Il écoute, inquiet : le sommeil est paisible;
Il entend quelquefois un soupir insensible,
Des mots confus..... il entre : éveillé lentement,
L'Empereur sort enfin de son enchantement.

Deux larmes sur sa joue avaient laissé leur trace.
Étonné, son regard interroge une glace;
Et sans pouvoir encor songer à ses malheurs,

Il s'écrie, en cherchant ses pensers : Moi, des pleurs !
Le buste lui redit son bonheur de la veille;
De nouveau dans son cœur le charme se réveille...
Quand soudain passe au loin un habit rouge. — Dieu !
Un Anglais !... Sainte-Hélène !... ô mon bonheur, adieu !...

L'ARC DE TRIOMPHE.

ODE.

A CARREL.

L'orgueil aux grandes nations
Sied bien ainsi qu'aux grandes âmes,
Lorsque de hautes passions
Les aiguillonnent de leurs flammes;
Quand les instincts sont généreux;
Quand les cœurs échangent entre eux
Les vertus qui font les grands hommes;
Quand l'enthousiasme du beau
N'a pas renversé son flambeau,
Comme aux jours de halte où nous sommes.

Car il est des temps précieux
Où, n'ayant plus les sens esclaves,
Les peuples lancent vers les cieux
Leur génie en fécondes laves;

Où leurs cratères, en s'ouvrant,
Jettent tout ce qu'ils ont de grand;
Où l'intelligence étincelle;
Où l'homme a toute sa valeur;
Où toute pensée en chaleur
Monte à la gloire universelle.

Il se fait un vaste concours
De volontés qui vont ensemble
Au même but, d'un même cours :
Le monde est un sublime ensemble.
Les hommes et les monuments,
Les arts et les événements,
Rayons égaux d'un centre unique,
Tout éclate comme un seul tout,
Puissante harmonie, où partout
Le même Dieu se communique.

Suivant alors d'augustes lois,
Hors des calculs de l'égoïsme,
Par la route des grands exploits
Les peuples vont à l'héroïsme :
Les intérêts grossiers et vils,
Poisons nés des vices civils,
N'altèrent point la foi vitale :
Ères de force et d'unité,
Où, pour les temps, l'humanité
Dans toutes ses splendeurs s'étale.

Entre les hauts faits et les arts,

Tel passa d'un pas fier le siècle d'Alexandre;
Telle, plus fière encor, Rome, avant de descendre
Au trône-géant des Césars;
Tel le règne de Charlemagne,
Quand, de l'Èbre aux mers d'Allemagne,
Il moulait en courant son globe impérial;
Tel l'Empire français, colosse de l'histoire,
Quand, un bras au Kremlin, l'autre à l'Escurial,
Il se dressait dans sa victoire!

Oh! c'est alors qu'il était beau
D'être né de la France et de grandir en elle,
Lorsque l'Aigle faisait, à tout coup de son aile,
Jaillir un prodige nouveau!
La France respirait à l'aise;
Et si la mer était anglaise,
Le continent d'Europe était le sol français.
Tout marchait aux accords d'une vaste harmonie;
La révolution, du haut de nos succès,
Secouait au loin son génie.

Toute existence allait au cœur:
La jeune France était déjà la vieille Rome.
C'était l'ère du grand: aux rayons d'un grand homme
Croissait tout un peuple vainqueur.
Tout se mesurait à sa taille;
Sur le trône ou dans la bataille,
D'un large enfantement son front brûlait toujours.
L'éclat de la patrie était sa loi première;

Et soleil de l'honneur, chaque œuvre de ses jours
Fut un reflet de sa lumière.

Comme il brisait les royautés,
Il patronait les arts, il créait des lois fortes;
A son trône, porté du cœur par ses cohortes,
Il donnait toutes les beautés.
Sur nos grandeurs nationales
Il éternisait ses annales
En routes, en palais, en travaux éclatants :
Son souffle fécondait la nature asservie;
Et la pierre, et l'airain, et le monde, et le temps,
Tout vivait de sa grande vie.

Tout devenait Napoléon :
La colonne, c'était son sceptre de victoire,
Nos codes son esprit, nos fastes son histoire,
Son olympe le Panthéon.
Pour qu'au retour de ses conquêtes,
Ses lauriers, sans baisser leurs têtes,
Eussent un beau passage, à nous ravir les yeux;
Pour faire une couronne au front de son armée;
A son arc de triomphe il donnait vers les cieux
La hauteur de sa renommée.

C'était alors, pas aujourd'hui,
Qu'en grands travaux sa gloire était bien dépensée :
Ses monuments étaient des jets de sa pensée,
Et sa pensée un monde à lui.
Où donc est-il ce vaste monde?

Où donc sa volonté féconde?
Où le vol de son aigle? où son bruit de canons?
Où le peuple emporté dans son idolâtrie?
Où donc l'enthousiasme? où la grande patrie
Et sa couronne de grands noms?

Quand nous traînons encor le boulet des défaites,
Qu'importe qu'on traduise en de menteuses fêtes
Les souvenirs des jours d'orgueil!
Qu'importe qu'on relève à grand bruit ses statues,
Quand le grand homme, avec ses grandeurs abattues,
Est tout entier dans son cercueil!....

Quand son sang est proscrit aussi bien que sa cendre;
Quand la gloire est derrière et ne fait que descendre;
Quand tout prestige est effacé,
Que font les vanités d'un double anniversaire?
Que gagne le présent à couvrir sa misère
De l'opulence du passé?

Lorsqu'aux grands monuments manquent les grandes choses
Ce sont des contre-sens que ces apothéoses :
Elles disent ce qu'on n'est pas.
Les triomphes vont mal aux époques timides :
Et combien, à l'aspect des hautes pyramides,
Les hommes sont petits en bas!

Pourquoi faire passer sous l'arc de la victoire
Des fêtes qui ne sont que des emprunts d'histoire,
Quand la tristesse est sur nos fronts,

Lorsque la Liberté, plus grande qu'un grand homme,
Sous ces pompes d'honneur qu'on jette à son fantôme,
N'a plus que le choix des affronts!

Ironie!.... On l'opprime alors qu'on la révère :
De chaque piédestal on lui fait un calvaire,
On la vend à la peur des rois!....
Ainsi des fleurs voilaient la mort des Agrippines,
Ainsi le Christ reçut, sous un bandeau d'épines,
Sa royauté sur une croix!....

Note. Le gouvernement a eu la pensée de donner le spectacle d'un triomphe; cela suffit au poëte.

A CARREL.

A toi que l'Empereur, dont tu sondais l'histoire,
Poussait vers l'avenir; toi qui cherchais la gloire
A la clarté de son flambeau,
Toi qui pesais si bien son nom dans ta balance;
A toi, qui lui dressais de ta plume, en silence,
Un arc de triomphe plus beau!

A toi, drapeau perdu du pays qui te pleure!
Hélas! de son réveil tu n'entendras plus l'heure,
Toi qui l'aimais de ta fierté.
A toi de notre honneur la plus pure harmonie,
Toi qui portais au cœur, comme un double génie,
La patrie et la liberté!

Paris, 1836.

UNE SOUPE DE SOLDAT

A SAINTE-HÉLÈNE.

I.

Qu'ils sont heureux les rois de la Sainte-Alliance!
Comme ils vont oublier tous les affronts soufferts!
Les royautés ont fait triompher leur science,
        Rien ne trouble leur conscience;
Avec Napoléon, sa gloire est dans les fers!!!

L'aigle est tombé du ciel, ô France! — allons, des fêtes!
Le grand empire est mort, les trônes vont durer.
Le Nord l'emporte, allons : après tant de défaites,
        A leurs victoires stupéfaites
Il faut de grands festins pour mieux les rassurer.

II.

Oh! courez dans les airs, brises de Sainte-Hélène,
Rafraîchissez le ciel de votre douce haleine,
        Glissez, glissez, brises des mers;
Le jour de feu s'éteint, le calme est sur la grève:
C'est l'heure où dans le cœur de l'exilé qui rêve
        Les souvenirs sont moins amers.

Là-haut, sur le sommet de l'île qui le tue,
Comme si l'on voyait une immense statue,
Pensif, croisant les bras, debout,
Napoléon captif regarde au loin l'espace;
Dans son esprit en deuil sa grande histoire passe,
Toute sa gloire est là qui bout.

Et pourtant le héros, que toute langue nomme,
Se tait comme un martyr; il souffre comme un homme
Retombé dans notre néant.
Oh! sans doute, car tout se mesure à notre âme,
Il lutte, aux derniers jours de son illustre drame,
Avec des douleurs de géant.

Un de ces êtres vils, faits de haine et de fange,
Qu'Albion a toujours quand il faut qu'on la venge,
Un homme à sang d'hyène, Hudson,
Bourreau savant dans l'art des poignantes blessures,
Vieux dogue anglais, à dent exercée aux morsures,
Dont l'âme ne rend aucun son;

C'est lui l'exécuteur de l'Angleterre!... il veille
Aux tourments du martyr dont elle eut peur la veille,
Et qu'il assassine en détail.
Tant qu'il vit, le géant dans les fers l'importune;
Les rois ont toujours l'œil sur lui : son infortune
Est encor leur épouvantail.

III.

Il est là, le front nu, cherchant l'air, triste et grave,

Peut-être murmurant le nom de quelque brave;
Suivant peut-être un rêve en sa tristesse éclos,
Peut-être ne pensant qu'à regarder les flots.
Qui sait? Oh! qui pourrait pressentir ou connaître
Quelle pensée en lui vient d'en haut ou va naître?
Ce qui se passe au fond du radieux cerveau?
Est-ce à travers sa nuit quelque soleil nouveau?
Qui sait? aux profondeurs de son âme murmure
Un long vivat d'amour, un cliquetis d'armure,
Un sourd ébranlement de charge, le canon,
A l'oreille des rois mugissant son grand nom,
Tout un peuple qui court saluer ses victoires;
Que de sceptres tombés au pied de ses prétoires!
Ou peut-être, qui sait? ni Moscou, ni Memphis,
Ni l'aigle, ni l'empire... un seul être, son fils,
Son fils né roi, le sien, dont sa chute est avide,
Et qui de ses grandeurs eût comblé tout le vide.

Mais de ses yeux soudain quel feu vient de jaillir?
Quel souvenir ainsi l'a donc fait tressaillir?
N'est-ce pas quelque chant que tout bas il répète?
Est-ce bien lui qui siffle un vieux air de trompette?
Voyez Napoléon heureux comme un enfant.
Pourquoi ce regard fier et cet air triomphant?
Comme quand la patrie, au loin dominatrice,
Élevait sur vingt rois son front d'impératrice?
De son âme en ses traits l'orage s'éclaircit;
Est-ce un vieux souvenir des grands jours de Tilsitt?

IV.

Lui, qu'un monde perdu poursuit comme un fantôme,
Dont l'esprit fut toujours plein de choses d'État,
Sait-on ce qui l'occupe, en rentrant, le grand homme?...
C'est une soupe de soldat.

C'est tout ce qu'il demande, et même avec instance:
Est-ce un caprice? Oh! non, tout en lui vient de loin;
Tout ce qui sort de l'homme à l'immense existence
Sort frappé toujours à son coin.

Ni l'appétit grossier, ni rien qui soit matière:
C'est l'âme en lui qui vit, l'âme aux instincts du beau:
Un rien de ce héros, vu dans sa forme entière,
Est un éclair d'un grand flambeau.

V.

Écoutez : — D'Austerlitz c'était l'auguste veille,
L'espoir de la bataille anime tous les rangs;
Sans suite, des bivouacs, le jeune chef qui veille
Visite seul les feux mourants.

C'était lui, pâle et fier sous l'illustre capote :
Il passe; il voit partout les soldats au repos
S'égayer aux dépens du Czar, ce blond despote,
Qui leur apporte ses drapeaux.

L'Empereur! — A ce cri, tous accourent bien vite:
Il les caresse tous d'un regard belliqueux.

La Garde à partager son noir brouet l'invite,
Et l'Empereur soupe avec eux.

Oh! c'était un délire... une ardeur à tout faire.
— Sire, dit une voix mâle, mais qui trembla:
Sire, il sera meilleur demain, après l'affaire,
Quand nous aurons passé par là.

Nous l'assaisonnerons d'une bonne victoire:
Le banquet aura lieu dans le camp des Strélitz.
A demain. — A demain. — Le lendemain, l'histoire
Fit halte aux plaines d'Austerlitz.

Ainsi la Vieille Garde, avec son Charlemagne,
Sur les drapeaux du Czar soupait le lendemain:
C'est là que, le front bas, l'empereur d'Allemagne
Vint à la paix tendre la main.

VI.

Ainsi donc c'était là l'auguste fantaisie
Dont l'âme du héros venait d'être saisie.
La soupe de soldat n'était en ces moments
Qu'une réminiscence à venger ses tourments.

C'était donc d'un grand jour la pensée éclatante;
C'était, dans son exil, un souvenir de tente,
Un rayon du soleil d'autrefois, éclairant
A travers ses chagrins la nuit d'un cœur si grand;
Un reflet du passé sur sa noble misère:
Car ce jour d'Austerlitz était l'anniversaire.

UNE SCÈNE DE L'INVASION.

POÈME.

> Le sublime est le son que rend une grande âme.
>
> (Madame DE STAEL.)

« Ouvrez, hommes des champs, ou de votre chaumière
« Le toit incendié va servir de lumière :
« Nous brûlons qui résiste. Allons, place au plus fort!
« A qui n'obéit pas nous apportons la mort.
« Ouvrez, Français! » — Leur cri n'obtient que le silence,
Et la porte en éclats cède à leur violence.
Voilà que les Prussiens, du camp prochain venus,
Entrent, et pour frapper lèvent leurs glaives nus.
Un butin sans danger s'offre à leur espérance,
Car même en la foulant ils ont peur de la France.
Mais qui vient courroucer leurs yeux étincelants?
Un vieillard, défendu par ses longs cheveux blancs,
Paraît avec son fils et sa fille timide,
L'un jeune, au regard sombre, et l'autre à l'œil humide.
Les soldats, souriant, ne sont plus alarmés :
— « Vous pouvez menacer, nous sommes désarmés;
« Que vous faut-il, soldats? — Vieillard, ferme ta bouche,

« Sers notre faim, sois prompt, et livre-nous ta couche.
« Hier le joug de la France a pesé sur nos fronts,
« Notre haine aujourd'hui rend les mêmes affronts.
« Obéis. » — Le vieillard obéit et s'indigne;
De braver leur courroux son fils se croit plus digne;
Et déjà..... mais son père, oubliant ses douleurs,
En arrêtant son bras arrête des malheurs.

Un long festin circule et fume sur les tables,
Rien ne peut assouvir leurs bouches intraitables.
Leurs chants frappent d'effroi l'écho retentissant,
Et l'ivresse vomit des paroles de sang.
La jeune fille a peur, car ces guerriers sauvages
Assiégent sa pudeur de leurs yeux pleins d'outrages.
Leur faim rassasiée a besoin de forfaits :
Ils se font tous honneur des malheurs qu'ils ont faits.
Mais le plus vieux d'entre eux, qui deux fois dans nos villes
Naguère avait traîné ses défaites serviles,
D'un impudique amour méditant la fureur :
« O toi, jeune insolent qui nous vois sans terreur,
« Rustique enfant, dit-il, ta présence nous blesse;
« Dans nos libres plaisirs que ta fuite nous laisse.
« Eh bien! la soif aussi presse notre coursier:
« Pour le conduire au fleuve, ôte son frein d'acier;
« Pars!... tu ne marches pas, tu n'aimes pas la vie!
« Tiens, qu'aux yeux de ton père elle te soit ravie. »
Il disait, et son glaive apportant le trépas
Brillait sur le jeune homme et ne l'ébranlait pas.
« Eh bien! puni pour toi, que ton père s'apprête;
« Ton refus orgueilleux retombe sur sa tête;

« Marche, ou sa vie ! » — Il sort, d'un pas lent, l'œil hagard,
Jetant tout son courroux dans un mâle regard;
Et déjà saisissant le cheval par les rênes,
Dans son âme blessée il fait rentrer ses haines;
Mais honteux de céder, comme s'il avait fui,
Il refuse au coursier de le courber sous lui.
Il part : seize ans à peine ont marqué sa carrière;
Il part, mais sa pensée est restée en arrière.

Libre alors et plus fier, le farouche soldat
Provoque le vieillard dans un second combat.
— « Vieillard, toi, cède aussi : ta haine est moins ardente;
« Voisine du tombeau, la vieillesse est prudente.
« Vois-tu ? le vin s'abaisse et bientôt va tarir;
« D'où vient-il ? — Du hameau. — Hâte-toi d'y courir :
« Prends donc, et cours remplir le cruchon aux flancs vides;
« De le vider toujours nos lèvres sont avides.
« Quoi ! ta fille te suit ! Non, non, reste avec nous;
« Enfant, tu m'appartiens; allons ! sur mes genoux.
« Malheur à toi, vieillard, si tu tardes encore ! »
Elle, baissant un front que la pudeur décore,
N'osant plus respirer sous leurs sombres regards,
Pâle, croit voir la mort fondre de toutes parts,
Dans son cœur fait à Dieu de plaintives prières,
Et cache sa frayeur sous ses longues paupières.

Mais le vieillard entrant dans leurs vœux criminels :
« Non, venez l'arracher de mes bras paternels,
« Ou plutôt, par vos sœurs et par votre famille,
« Chassez de nos foyers moi, mon fils et ma fille. »

Vain discours! — S'élançant comme des loups affreux,
Tous, traînant à leurs pieds le vieillard malheureux,
Le foulent sans pitié, l'insultent d'ironie;
Leur grossière gaîté rit de son agonie;
Et, sous des nœuds pressés croisant ses bras meurtris,
Ils contrefont entre eux ses lamentables cris.
Le vieillard prie en vain leur fureur qui s'enivre,
Et d'une voix qui meurt demande à ne plus vivre.
Par plus de barbarie ils chassent le remord,
Et pour mieux s'égayer lui refusent la mort.
Mais, courageuse enfin, sa fille échevelée,
Comme loin des vautours la colombe envolée,
Se précipite en pleurs, et, fuyant les soldats
Qui tous, le glaive en main, se jettent sur ses pas,
Elle vole au chemin, s'arrête haletante,
Et, poussant vers son frère une voix sanglotante :
« A nous, accours, mon frère; ô mon frère, au secours!
« Viens, notre père expire, et moi je meurs; accours! »
Et ses pleurs dérobant la terre devant elle,
Son beau corps tombe atteint d'une sueur mortelle.
Les soldats sont tout près... A ses longs cris perçants,
Comme un tigre élancé sur des chiens frémissants,
Son frère au loin rugit, et tel qu'un trait rapide,
Terrible, il franchit tout dans sa course intrépide;
Il voit, d'un œil sanglant et de rage éperdu,
Sa sœur inanimée et son père étendu.
« Lâches! malheur à vous! malheur à vos outrages!
« Contre tous je suis seul, mais j'aurai cent courages.
« Mort!... » Et seul, d'une faux qui s'indigne en sa main,
Il frappe, il frappe encore, et rougit le chemin.

Dispersés, les soldats séparent leur défense :
Ils n'ont plus la valeur qu'ils avaient pour l'offense.
Le plus vieux plus atteint, dans sa fuite tremblant,
Entraîne hors des coups chaque soldat sanglant.
Ils arrivent au camp, où, portant leurs alarmes,
Contre un Français terrible ils appellent aux armes.
Le camp gronde et se meut : les soldats rassemblés
S'agitent, bouillonnant comme des flots troublés ;
Et ce torrent grossi, que le trépas devance,
Se roule en murmurant poussé par la vengeance.
Ainsi, pour le punir de son noble succès,
Un bataillon entier marche contre un Français ;
Et tous, impatients de hâter son supplice,
De sa mort en spectacle attendent le délice.
L'arrêt expiateur passe de rang en rang,
Et déjà tous leurs vœux s'abreuvent de son sang.
Lui, plus fier d'ajouter à sa gloire première,
Les attendait sans peur au seuil de la chaumière ;
Et ses frères des champs, armés autour de lui,
De leurs bras irrités lui dévouaient l'appui.
Mais ne voyant pour eux qu'une douleur plus grande,
Le vieillard sans combat veut que son fils se rende.
« Mon fils, quoi ! pour un seul tous ces braves périr !
« Non, ils se sont offerts, c'est assez de s'offrir.
« L'ennemi, respectant leur foule soulevée,
« A besoin de prudence, et ta sœur est sauvée.
« Mais pour toi, qui pourrait condamner ta vertu ?
« Seul, contre leurs affronts, tu n'as que combattu.
« Amené dans le camp, laisse parler ta gloire ;
« Leur chef moins abruti comprendra ta victoire.

« Accuse ses soldats, et, s'il porte un grand cœur,
« De ce nouveau combat tu reviendras vainqueur. »

Il dit : son fils consent à ne plus se défendre,
Et seul, vers l'ennemi, s'avance pour se rendre.
Sa sœur, les yeux baignés, lui dit longtemps adieu,
Et son père, du cœur, le recommande à Dieu.
On le saisit; ses mains se présentent aux chaînes.
On le tourmente en vain de ses douleurs prochaines;
Il marche sans pâlir parmi leurs cris mortels,
Calme, comme un chrétien qu'on traînait aux autels.
Brutalement jeté dans le coin d'une tente,
D'un supplice terrible on lui laisse l'attente.

Bientôt vers le Conseil dans un champ assemblé
L'escorte le conduit, sans qu'il en soit troublé.
Il arrive sans peur. Sa rude négligence,
Devant ce tribunal où s'assied la vengeance,
Reste ferme et sereine en sa mâle vertu.
« Je n'ai pas attaqué, dit-il, j'ai combattu.
« Je n'ai fait que défendre une sœur, je le jure.
« Rien que cela : j'aurais souffert toute autre injure.
« Vainqueurs, il faut qu'en tout vous soyez obéis;
« Mais nos sœurs n'en sont pas; c'est assez du pays.
« Six contre un! on est fort pour sa sœur qu'on opprime;
« Si vos soldats ont fui, c'est qu'ils sentaient leur crime.
« Si les avoir vaincus, fils et frère irrité,
« En est un, frappez-moi, je l'ai bien mérité.
« Voilà. » — Le tribunal, en ricanant, se lève;
Tous les cœurs qui sont là sentent le froid d'un glaive.

Dans les yeux du Conseil on lit un sombre arrêt.
Devant l'orgueil blessé l'équité disparaît.
Puis la contagion d'une action si belle
Est grande en un pays si promptement rebelle.
Le jeune et fier captif, sans changer de couleur,
Quand tous les fronts amis se couvrent de pâleur,
Écoute la sentence ordonnant, implacable,
Que cent coups de fléau soient donnés au coupable.
Et déjà, demi-nu, de liens attaché,
Sur un ignoble banc il est soudain couché :
Déjà sans qu'un seul mot démente son courage,
Son dos ensanglanté subit l'infâme outrage.
Chaque coup sur sa chair imprime un noir sillon,
Mais pas un seul n'arrive à son cœur de lion.
Ils vont tous sous le toit, où l'on se désespère,
Frapper au fond de l'âme et sa sœur et son père.
Le supplice s'achève enfin : le saint martyr,
Dont l'âme à tant d'efforts semble prête à partir,
De ses ressorts brisés ne trouve plus l'usage.
Mais nul cri de douleur ne se fraye un passage.
Immobile, on dirait que sa force est à bout.
Ses bourreaux sur ses pieds le remettent debout.
Il se redresse, il lève un front pâle, mais grave.
Meurtri, mais non dompté, sur l'ennemi qu'il brave
Il promène un regard lent, mais non abattu,
Mais rayonnant encor de sa mâle vertu,
Et, comme s'il venait d'enlever une palme,
Surmontant sa douleur qu'il rend toujours plus calme,
Lentement du village il reprend le chemin.
Chacun de ses amis le soutient de sa main.

On l'embrasse, on le pleure, et ce deuil unanime
Ne l'émeut pas; soudain sa parole s'anime :
Dans son élan rustique on l'entend s'écrier :
« Ça m'est égal, ma sœur pourra se marier. »
Sublime oubli de soi, simplicité stoïque!
L'antiquité n'a pas de mot plus héroïque.

1815.

LA MORT DE L'EMPEREUR.

De Rome, en s'élançant, son char foule la cendre,
L'antique Égypte a peur d'un nouvel Alexandre,
Et l'univers s'incline au nom déjà fameux.
Aux grands hommes passés sa grandeur s'est unie,
Et dès le premier pas, seul avec son génie,
Au sommet de la gloire il s'élance comme eux.

Il parut, il vainquit, il était dans l'histoire;
Chaque jour de sa vie est un siècle de gloire,
L'aigle déjà saisit son immortalité :
L'œil qui ne peut le suivre ose le méconnaître,
Mais il n'appartient plus aux temps qui l'ont vu naître :
Il s'était avancé dans la postérité.

Avant sa renommée, en vastes plans féconde,
Sa tête fut un camp où se mouvait le monde,
Où déjà d'Austerlitz le soleil avait lui.
Et quand la paix au loin éteignait son tonnerre,
Sa tête immense encor portait encor la terre :
Tout ce qu'elle enfantait sortait grand comme lui.

La politique en vain, des bords de la Tamise,
Pousse toujours du Nord l'hydre toujours soumise;
Pour écraser le monstre il ne lui faut qu'un pas.
Et déjà..... quand le ciel, lassé de ses conquêtes,
Au secours des vaincus amenant ses tempêtes,
Le renverse du faîte et ne le courbe pas.

Plus grand, sur un rocher la peur des rois l'exile :
Au désespoir honteux le trépas est facile;
Il est plus beau de vivre et de vaincre le sort.
Il vit!.... Sous le malheur le vulgaire succombe;
Mais du cœur d'un héros, insensible à la tombe,
La force est dans la vie et non pas dans la mort.

Trahi, mais non vaincu, le géant des batailles,
De son règne expiré traînant les funérailles,
Abdique ses amis qui ne l'abdiquaient pas.
Il dépose deux fois les destins de la terre,
Et, de sa confiance illustrant l'Angleterre,
Il cherche un saint asile où l'attend le trépas.

La vertu d'Albion n'était qu'en sa pensée;
Plus il la fit pâlir, plus elle est offensée :

Devant ses jours captifs s'ouvre un indigne abri.
Quel peuple, refusant un devoir magnanime,
De trahir l'infortune eût accepté le crime?
Mais l'Anglais est Anglais : il ne s'est point flétri.

Prisonnier de ces rois qu'épargna sa clémence,
Il tombe au sein des mers : sa gloire recommence,
Et les respects du monde entourent sa prison.
Sainte-Hélène aux humains apparaît comme un temple;
Des voyageurs muets l'œil ému le contemple
Et s'arrête longtemps sur le même horizon.

Sa vie, après sa chute, avance encor d'un lustre:
La mort ne respectait cette ruine illustre
Que pour donner le temps d'admirer ses revers.
Le sort, sur un rocher ceint d'immortelles ondes,
Ne l'a mis en spectacle en face des deux mondes
Que pour mieux l'étaler aux yeux de l'univers.

Déjà de ses destins le flambeau se consume:
Le poison destructeur, qui dans ses flancs s'allume,
Lui dit que du malheur l'épreuve va finir.
Mais il veut de sa vie interroger l'histoire;
Et, comme anéanti devant sa vaste gloire,
Il se tait..... Pour lui-même il devient l'avenir.

Bertrand l'a soulevé sur sa mourante couche:
Tout ce qu'il a de vie a passé sur sa bouche;
Et l'on voit ce qu'il fut dans son dernier regard.
« Ami, débris fameux de mon fameux naufrage,

« Je vais sortir du temps comme d'un sombre orage :
« Les siècles assemblés contemplent mon départ.

« Prends l'étendard sacré sous qui tomba l'Europe :
« Soldat, de mes exploits qu'un soldat m'enveloppe ;
« Le manteau de l'honneur doit être mon linceul.
« Sous ses habits de fête il faut que l'homme expire :
« Du monde à mes rivaux j'abandonne l'empire,
« Mais j'emporte avec moi mon génie au cercueil.

« Ami, tu reviendras sur le beau sol des braves :
« Un volcan souterrain y prépare ses laves.....
« Devant ces vieux soldats s'est courbé l'univers !
« Tu reverras la France et mes compagnons d'armes ;
« Ami, tu leur diras que j'ai versé des larmes,
« Que je les ai pleurés quand j'étais dans les fers !.....

« Mes serviles flatteurs insulteront ma cendre :
« A défendre mon ombre il ne faut point descendre. »
Il disait, et la mort venait sans le troubler.
L'envoyé d'Albion, que la honte dévore,
Vient savoir si les rois doivent trembler encore ;
Il approche..... Les rois n'avaient plus à trembler.

Tel qu'un marbre glacé que la sculpture anime,
Assis, le front levé, sur sa couche sublime,
Le héros de sa mort semble écouter le bruit ;
Et, comme révélant sa dernière pensée,
Son œil encore ouvert, où son âme est passée,
Semble suivre le Temps qui s'incline et s'enfuit.

Qu'aux plaines d'Austerlitz la poudre se réveille!
O siècle, sans frémir perdras-tu ta merveille?
Et toi, Victoire en deuil, pleure ton favori.
Il n'est plus! au passant tout saisi de l'entendre,
Des crieurs soudoyés la bouche court l'apprendre,
Et ne se doute pas qu'elle jette un grand cri.

Comme un coup de tonnerre il frappe au cœur de l'homme.
A force d'admirer ce successeur de Rome,
On avait oublié qu'il dût un jour mourir.
Du Nil au Borysthène on croit encor le suivre;
Et de plus d'un guerrier, qui s'indigne de vivre,
La vieille cicatrice a voulu se rouvrir.

La colonne, où, gravant nos combats et nos fêtes,
L'art a des rois ligués fait parler les défaites,
A paru s'agrandir en face de la mort.
On eût dit qu'agités d'un souvenir de gloire,
Ces bataillons d'airain marchaient à la victoire,
Pour venger nos lauriers des insultes du Nord.

Paris, 1821.

SCÈNE DE NUIT

AU PALAIS IMPÉRIAL DE SCHŒNBRUNN EN 1821.

DRAME LYRIQUE

A MOM AMI

LE GÉNÉRAL COMTE D'HOUDETOT.

Toute ma vie, j'ai tout sacrifié, tranquillité, intérêt, bonheur, à ma destinée.

(Lettre de NAPOLÉON à l'impératrice JOSÉPHINE, 1807.)

I.

LE MONARQUE.

C'est l'heure où les cités sont pleines de silence,
Où le pauvre endormi reprend ses rêves d'or;
L'heure où l'œil de la nuit dans les airs se balance,
Où la pensée au ciel s'élance;
L'heure où les empereurs ne dorment pas encor.

Il en est un..... — pensif au bord de sa fenêtre,
Il lui semble qu'il voit passer l'esprit des morts:
Il est seul; — il attend que le sommeil pénètre
Dans le palais qui le vit naître.....
Il attend. — L'insomnie est souvent du remords.

Son peuple ne sait pas s'il repose ou s'il veille.

— Sur un tapis de pourpre où l'art sema des fleurs,
Il marche. — Un souvenir qui semble né la veille
Dans son sein d'empereur s'éveille.
On dirait que ses yeux veulent verser des pleurs.

Souvent en longs soupirs se presse son haleine :
Le bruit d'un grand trépas a troublé sa raison ;
Et son esprit, des mers perçant l'immense plaine,
Voit le captif de Sainte-Hélène
Comme un spectre de feu grandir à l'horizon.

Napoléon est mort..... ô destinée amère !
Quel grand destin perdu renferment ces trois mots !
Mort privé de son fils qu'on priva de sa mère !
Et du haut d'un trône éphémère,
Les rois à sa grande âme ont mesuré ses maux.

Mort enfin ! — Et depuis que ce bruit les rassure,
La peur de François Deux n'est plus qu'un repentir :
Quoiqu'il sente à son front sa couronne plus sûre,
Son deuil se fait une blessure
De chacun des tourments du colosse martyr.

Lui, dont l'Aigle eut pitié dans sa triple victoire,
Lui, que laissa régner le pardon du héros,
Lui, si fier d'élever sa fille expiatoire
Au lit du géant de l'histoire,
Au jour de ses malheurs, fut un de ses bourreaux.

— Il marche, en attendant que le sommeil lui vienne,

Il marche, et le passé l'assiége à chaque instant.
Puisqu'il fut un ingrat, il faut qu'il s'en souvienne.....
Voilà qu'aux noirs clochers de Vienne,
Debout, se dresse encor le fantôme éclatant.

L'empereur se détourne en vain, car la victime
Passe dans son palais avec des traits ardents:
Il veut fermer ses yeux pour fuir l'ombre sublime;
Mais son âme, témoin intime,
Bien plus terrible encor la retrouve en dedans.

II.

Au seuil impérial quel pas soudain résonne?
Son trouble s'en accroît... on vient... est-ce une erreur?
L'âme où la paix n'est point au moindre bruit frissonne:
Dans le palais il n'est personne
Qui puisse entrer si tard..... si ce n'est la terreur.

On frappe : ouvrira-t-il? Une voix douce et tendre,
Une voix jeune appelle : — Est-ce un esprit? — Oh! non:
L'empereur reconnaît l'accent qu'il vient d'entendre;
— Il ouvre. — Impatient d'attendre,
Un enfant..... quel est-il?..... qui ne sait pas son nom?

C'est le nom le plus grand qu'aucune langue humaine
Ait jamais prononcé parmi les plus grands noms,
Ce nom, dont tout un monde est l'éternel domaine,
Ce nom que chaque jour ramène
Plus grand qu'il n'est sorti des bouches des canons.

III.

L'ENFANT.

Qu'il est beau cet enfant, aux yeux bleus pleins de larmes!
Quel air de majesté dans ses traits languissants!
Une grande pensée en ses jeunes alarmes
Agite son front plein de charmes:
Quel chagrin a germé sous ce front de dix ans?

— Sire, je viens à vous. — Et dans son sein qu'il presse,
L'enfant se précipite avec de longs sanglots.
— Je viens enfin livrer, sire, à votre tendresse
Le secret du poids qui m'oppresse,
Puisqu'on dit qu'il est mort par delà tant de flots!....

Oh! parlez-moi de lui; c'est en vous que j'espère.
Nul n'ose me répondre et détourne son front,
Quand je veux demander s'il eut un sort prospère;
Tout pâlit au nom de mon père:
Vous aussi! — Le nommer est-ce donc un affront?

Oh! je vous en supplie, à vos pieds que j'embrasse,
Quel fut, quel fut mon père, et qu'est-il devenu?
Dans mon esprit frappé d'un bruit sourd de disgrâce,
Un passé confus se retrace,
Et je ne sais de quoi je me suis souvenu.

Est-ce la douce erreur de quelque rêverie?
Bien loin, dans mon enfance, il me semble qu'un jour,

Parmi de grands guerriers, dans une autre patrie,
Comme dans des jours de féerie,
J'habitais les splendeurs d'un magique séjour.

Ces casques aux longs crins, ces panaches sans nombre,
Ces sabres recourbés qu'on traînait à grand bruit,
Ces cris d'un peuple entier, tout a fui comme une ombre,
Et cet homme au front large et sombre,
Son blanc cheval, ma joie, est-ce un rêve détruit?

Une couronne un jour pressa, je crois, ma tête.....
Qu'il me tarda bientôt d'en quitter le fardeau!
Vêtu d'or, je parus dans une grande fête;
Et, comme une voix de tempête,
Le canon qui grondait fit trembler mon bandeau.

Tout à coup le soleil se perdit dans les nues.....
Quel était donc cet homme, au regard flamboyant,
Devant qui se courbaient toutes les têtes nues,
Et que mes frayeurs ingénues
Retrouvaient, de bien loin, si tendre en me voyant.

Il me prit dans ses bras, parla d'une voix fière;
Il m'offrit aux clameurs qui s'agitaient en bas.....
Une larme, je crois, roula sous sa paupière.....
J'entendis la marche guerrière.....
Il m'embrassa, partit..... mais il ne revint pas.

Si c'était..... Oh! parlez! — Mon fils, c'était lui-même,
Lui, dont le regard d'aigle au loin portait l'effroi.....

— Il fut donc bien puissant? — Un vaste diadème
Ceignit dix ans son front suprême;
Il fut un empereur, — et vous, son fils, un roi!

— Mon père un empereur! — Plus encore, un grand homme!
Son histoire est un cours de merveilleux succès.
C'est en tremblant toujours que l'Europe le nomme:
Sa gloire vous fit roi de Rome.
— Son empire? — La France! — Ah! je suis donc Français!

Enfin, s'écria-t-il, tout fier de se connaître,
J'ai retrouvé mon père, ô bonheur imprévu!
Je suis fils d'un grand homme, et Français! tout mon être
Se réveille et semble renaître.....
— Que je l'aurais aimé si je l'avais revu!

IV.

LE HÉROS.

Soldat, sorti du peuple, il fut son propre ouvrage:
Il fit de son épée un sceptre dévorant.
Tous les trônes d'Europe, en un commun naufrage,
De son pied subirent l'outrage;
Et son cheval de guerre y montait en courant.

Il semait sur ses pas des rois, soldats de France,
Qui le représentaient sur leurs trônes d'un jour.
Il se fit de la gloire une ardente souffrance;
Et bientôt, pour leur délivrance,
Marchèrent tous les rois qu'il traînait à sa cour.

Ma fille fut donnée au nouvel Alexandre;
Mais à régner sans vaincre il n'aurait point vécu.....
Il fallut de si haut le forcer à descendre,
Et contre mon illustre gendre
Moi-même..... — Comme un autre il vous a donc vaincu?

A venger ses affronts toute l'Europe aspire,
Dit le vieux empereur que fait rougir l'enfant.....
Parents, monarques, sort, tout contre lui conspire;
Il s'écroule avec son empire,
Mais plus grand que jamais il tombe en triomphant.

Que de lâches clameurs à sa chute profonde!
Plus on a fait trembler et plus on est haï!
Il descend, mais debout, dans l'abîme qu'il sonde:
Il eût encor vaincu le monde,
Si de vieux compagnons ne l'eussent point trahi.....

Au fond de l'Océan tout fumant de la guerre,
Puissant dans son exil ainsi que dans ses camps,
On le jette bien loin, sur un débris de terre,
A la garde de l'Angleterre,
Qui commet sur un homme un meurtre de cinq ans.

V.

Le noble enfant pâlit comme dans une offense,
Et d'un rapide éclair son œil étincela.....
Ce fut une douleur au-dessus de l'enfance.....

— Mon père, hélas! mort sans défense!
Moins jeune qu'aujourd'hui, si j'avais été là!....

Mort détrôné, captif d'un ennemi farouche!
Mon pauvre père, ô ciel! un héros..... presque un dieu!
Sans un dernier baiser recueilli sur sa bouche,
Sans mes pleurs au bord de sa couche;
Lui si grand, sans famille à son suprême adieu!

Et ma mère?.... Oh! pourquoi? — Sur sa lèvre altérée
Le respect arrêta des mots sans doute amers.....
Me rendra-t-on jamais sa dépouille sacrée?
Pour une plus douce contrée,
Ses ossements jamais passeront-ils les mers?

Que ne suis-je dans l'âge où l'on rompt ses entraves!
J'irais à son tombeau perdu sur un écueil!
Oh! que n'ai-je avec moi quelques-uns de ses braves!
Vengeur de ses cendres esclaves,
Moi, l'orphelin, j'irais délivrer son cercueil.

— Silence, enfant! l'Anglais garde l'illustre proie.....
J'aurais dû vous cacher ce qui vous fait souffrir.
Le sommeil vous attend, allez..... — Il le renvoie,
Et depuis cette triste joie,
L'enfant n'en parla plus..... il devait en mourir!

Lu pour la première fois, en 1830, au château de la reine Hortense, en Suisse, où il venait d'être composé.

LA MESSE ET L'HISTOIRE.

LE 5 MAI.

I.

Un jour, pour célébrer un triste anniversaire,
En un cercle de mort enfermé par les rois,
Épanchant de son cœur la royale misère
Devant les douleurs d'une croix,

Un proscrit, jeune et beau, seul, bien loin de la France,
Au fond d'une chapelle, humblement à genoux,
Recueillait dans son deuil sa pensée en souffrance
Qui revenait toujours vers nous.

C'était de l'Empereur le fils né roi de Rome,
Que salua la terre aux longs cris du canon.
Dépouillé par l'exil, l'héritier du grand homme
Ne gardait pas même son nom.

Ce jour, il s'échappa du sommeil avant l'aube,
Pour relire l'histoire, en son cours surhumain,
De son père qui fit palpiter notre globe,
Quinze ans, sous le creux de sa main.

Et le voilà priant, sans cet éclat qui trompe,

Sans ces pompes de deuil qui mentent le passé :
Ici toute grandeur, tout bruit et toute pompe
Sont dans le nom du trépassé.

II.

Que la messe des morts grandit les saints hommages
Qu'on rend à ce qui nous fut cher!
La mémoire s'anime et se peuple d'images
Où le passé reprend sa chair.
C'est ainsi qu'en suivant la messe commencée,
L'impérial jeune homme au fond de sa pensée
Bientôt se replie en rêvant.
Déjà, dans son esprit, un charme heureux s'opère :
Il voit poindre et surgir l'histoire de son père.....
C'est tout un monde se levant.

L'horizon s'élargit et le réel s'efface;
La messe le pénètre en vain;
C'est l'histoire qui vient passer devant sa face
Avec le service divin.
Quand le prêtre à l'autel monte, c'est le grand homme
Qu'il croit voir, et qu'il voit monter, brillant fantôme,
A ses destins de conquérant.
Il voit luire à l'autel une étoile ascendante
Qui devient tout à coup une comète ardente,
Puis un soleil toujours plus grand.

Et le prêtre poursuit l'office expiatoire,
Et devant la jeune âme apparaît, au saint lieu,

La Messe allant de front avec la grande histoire,
Le grand homme avec l'homme-Dieu.

III.

Pâle et fier, vers un nom, plein d'une foi fertile,
Il voit voler l'heureux vainqueur :
Son génie, au départ, étonnant projectile,
Frappe la vieille Europe au cœur.
Il s'élance, et déjà, son ascendant suprême
Entraîne tout à lui, car il croit en lui-même :
Déjà la France est dans son camp.
Chaque âge tourne autour d'un grand homme solaire.
Sa gloire, que lança l'ouragan populaire,
Est la lave d'un grand volcan.

L'Italie! oh! c'est là qu'éclate en prompts miracles
Sa verve de héros romain :
C'est là que son génie, aux rapides oracles,
Se fraye un lumineux chemin.
Il a bientôt compris ce qu'il peut entreprendre;
Il a bientôt appris au monde à le comprendre :
La force d'un grand homme est là.
L'Égypte, que soumet sa poétique épée,
Trouve en lui la hauteur d'un héros d'épopée
Et des vieux monuments qu'elle a.

Et le prêtre poursuit l'office expiatoire :
L'hymne du Gloria retentit au saint lieu :
La Messe va de front avec la grande histoire,
Le grand homme avec l'homme-Dieu.

IV.

Au retour d'Orient, le peuple qu'il exalte
L'investit de sa volonté :
Mais dans de tels héros l'âme n'a point de halte,
Et n'a jamais assez monté.
Les cieux, les cieux à l'aigle! à la bombe l'espace!
De merveille en merveille, étincelant, il passe,
Général, Empereur élu.
Dans sa pensée en feu tout un monde palpite :
Il veut que l'Occident roule dans son orbite,
Car le génie est absolu.

La Révolution avec lui se fait homme,
Et poursuit son cours emporté.
De l'œuvre plébéienne il est le premier tome,
L'autre sera la liberté.
A l'Europe vieillie il fait peau neuve; il porte
Le grand germe partout. Son empire est la porte
Par où doit passer l'avenir.
Sa haute ambition sur sa route est féconde.
On dirait, en voyant tout ce qu'il donne au monde,
Que l'Éternel l'a fait venir.

Et le prêtre poursuit l'office expiatoire;
Et le triple Sanctus retentit au saint lieu.
La Messe va de front avec la grande histoire,
Le grand homme avec l'homme-Dieu.

V.

Grand, grand, grand! — Le voilà, comme la sainte hostie
Que le prêtre élève en ses mains :
Au faîte de son règne avec sa dynastie,
Il plane au-dessus des humains.
Les rois baissent leurs fronts comme un peuple en prière.
Rayons révélateurs de sa large carrière,
Du Kremlin à l'Escurial,
Ses codes, ses traités, ses victoires, ses routes,
Ces merveilles de l'astre éteint, composent toutes
Son zodiaque impérial.

L'Europe entière au ciel, comme une seule bouche,
Jette l'Hosanna du vainqueur.
Le vieux sang des Césars monte à sa haute couche :
C'est la gloire qui monte au cœur.
Il sème dans ses camps des rois qui poussent vite.
Pour que tout l'Occident dans sa sphère gravite
Il n'a plus qu'un peuple à tenir. . . . .
Et déjà son épée au cœur de la Russie
Se dresse, tout un monde à son but s'associe;
De lui seul date l'avenir.

Et le prêtre poursuit l'office expiatoire;
C'est la Communion qui se fait au saint lieu.
La Messe va de front avec la grande histoire,
Le grand homme avec l'homme-Dieu.

VI.

Mais il perd l'univers quand il en est le maître :
L'apogée est près du déclin.
Le destin était là qui l'attendait en traître
Sur les ruines du Kremlin.
C'est la foudre à la main que, des hauteurs du pôle,
Sa fortune en tombant décrit sa parabole
Jusqu'aux rochers de sa prison.....
— Il en devient plus grand, quoi que le sort lui fasse :
Comme quand le soleil élargit sa surface
En descendant à l'horizon.

Le divin sacrifice à l'autel se consomme,
Comme le sien dans les combats.
La Fatalité marche et vainement le somme
De ployer; il ne ploîra pas.
Les hommes n'ont rien fait : c'est d'en haut que la foudre
L'atteint : sa chute met partout l'obstacle en poudre;
La victoire use ses soldats.
Et pour que tout lui manque, excepté son génie,
La trahison des rois tour à tour le renie,
Sa tente même a ses Judas!...

Oh! pour ce Christ des camps, qu'aujourd'hui tout révère,
Oh! que le calice a de fiel,
Quand, martyr de la gloire, il monte à son calvaire
D'Empereur providentiel!

Mais sa divinité dans le peuple commence.
Les rois ne savent pas ce qu'ils font : leur démence
Les fait devenir ses bourreaux.
Il eût pu dans le sang ressaisir son empire :
Il s'immolerá seul, car il faut qu'il expire
Dans la majesté d'un héros!

Le prêtre a terminé l'office expiatoire;
Et, devant la jeune âme, en extase au saint lieu,
La Messe dans les cieux remonte avec l'histoire,
Le grand homme avec l'homme-Dieu!...

JOINVILLE A SAINTE-HÉLÈNE.

AU PRINCE DE JOINVILLE.

Fils d'un Roi, citoyen de la France nouvelle,
Ton voyage d'honneur sur l'Océan révèle
Ce que ta jeune âme a de beau.
Ta dignité du deuil a bien conduit les fêtes,
Et la France applaudit de ses mains satisfaites
Ton ambassade au grand tombeau.

Quoique né près d'un trône, ô prince! aux pensers graves,
Le peuple, qui toujours fut du parti des braves,

T'a salué quand tu passais.
La liberté n'est pas l'injustice : elle est fière
Quand d'un nom, quel qu'il soit, la naissante lumière
Se lève au fond du ciel français.

Le tien, qui sur mon luth d'homme libre résonne,
Deux fois sous les ardeurs d'une lointaine zone,
De l'honneur a pris le sentier.
J'aime ton nom; le peuple, où toujours tout commence,
Le mêlait à ses cris d'amour pour l'homme immense
Que tu lui rendais tout entier.

Comprendre les héros, c'est se grandir soi-même.
Aussi, quand achevant ta mission suprême,
A la hauteur d'un tel devoir,
Tu parus, pâle et digne, en tête du cortége,
Quoique tout à son dieu dont le nom nous protége,
Paris aimait à te revoir.

Si l'Anglais eût couru sur l'héroïque cendre,
N'avais-tu pas juré de ne jamais la rendre,
Joinville, au vrai cœur de marin?
Là-bas, à Sainte-Hélène, en lançant l'anathème,
Ton avenir a pris, sous un nouveau baptême,
Napoléon pour son parrain.

A voir tes saints respects devant le saint fantôme,
On t'eût pris, toi Bourbon, pour le fils du grand homme;
Sois-le donc de l'âme aujourd'hui.
Comme lui, hais tous ceux dont il fut l'épouvante;

Et si tu veux qu'un jour ta mort reste vivante,
Vis pour la France comme lui.

Le beau jour, où le Roi rendit, sous le vieux dôme,
Le grand homme à la France et la France au grand homme!
La patrie en tient compte au Roi.
Et toi l'exécuteur de sa haute pensée,
Prince, ton ambassade en est récompensée :
L'Empereur est content de toi!

Décembre 1840.

L'ALLELUIA DE L'EMPIRE.

Il n'a pas moins fallu qu'un fils de roi de France
Pour aller chercher notre dieu
A son calvaire anglais, d'où sa gloire en souffrance
Nous jeta son dernier adieu.

Il n'eût pas moins fallu que la plus belle escadre
Pour affranchir de sa prison
Le cercueil du héros, dont l'image a pour cadre
Tout le ciel de notre horizon.

N'importe! on nous le rend : le retour de sa cendre
A sa morale et sa beauté :

Car de ce port où, libre, elle vient de descendre
S'en alla l'autre royauté.

Enseignements des temps! retours expiatoires!
Qui n'a pas un jour ses remords?
C'est le sort du grand homme, après tant de victoires,
De vaincre encor du sein des morts.

Ses plus grands ennemis, éloquent phénomène,
Lui font l'honneur d'un Panthéon,
Et du fond de la mer c'est un Bourbon qui mène
Le grand deuil de Napoléon.

C'est que Napoléon est encor plus qu'un homme;
Lui, c'est la révolution;
C'est qu'à chaque grandeur de la France on le nomme;
C'est qu'il était la nation.

Son cercueil, effaçant le deuil de nos défaites,
Doit nous apporter son profit :
Il ramène avec lui le passé de nos fêtes,
Il nous refait ce qu'il nous fit.

Oh! oui, que son retour soit une délivrance,
La clôture de nos douleurs,
La résurrection des fiertés de la France,
Et la Pâque des trois couleurs!...

Le soleil qui dora tant de moissons de gloire
Et qui, voilé de trahisons,

S'éteignit dans nos pleurs sur les bords de la Loire
Remonte à tous nos horizons.

Ce n'est donc plus de deuil que tremblent nos murailles,
Notre âme est là qui nous revient.
Des lois de l'étranger ce sont les funérailles,
Si le grand peuple s'en souvient.....

O que l'alleluia de la France ravie
Réveille le mort triomphant!...
Mais si les souvenirs d'un peuple sont la vie,
Il ne fut jamais plus vivant.

LE RETOUR DU GRAND MORT.

FRAGMENT ÉPIQUE

> La France comprit qu'elle venait de recouvrer le seul homme qui pût la faire rentrer dans la grande communauté des nations, sans qu'il en coûtât aucun sacrifice à sa révolution elle-même. Telle fut la tâche providentielle imposée à Bonaparte lorsqu'il revint d'Égypte.
>
> C'est devant lui que l'œuvre de dissolution poursuivie par le XVIIIe siècle s'arrêta. A la place de tous les respects éteints, il substitua l'admiration. Il retrouva l'autorité à force de gloire, réconcilia l'époque la plus indisciplinée des annales humaines avec l'obéissance, en prouvant que son intelligence n'avait guère plus de limites que son pouvoir.
>
> C'était un homme dont la position ni l'intérêt n'ont jamais troublé le regard, et dont l'indépendance où son esprit était de lui-même formait peut-être le trait le plus singulier. Le despotisme, pour lui, n'était pas le but, mais le moyen, le seul moyen de faire rentrer dans son lit le fleuve débordé.
>
> (Le comte MOLÉ.)

C'est à nous d'être heureux, de répandre nos cœurs.
Comme aux jours d'autrefois, quand nous étions vainqueurs,
Quand, quittant d'Austerlitz les lumineuses plaines,
Et rentrant dans Paris, les mains de sceptres pleines,
Les bras croisés, l'œil fixe, et le front éclatant,
L'Empereur s'écriait : Soldats, je suis content!...
Les poitrines du peuple étant récompensées,
Il reprenait le cours de ses vastes pensées :
Chaque instant de sa vie avait ses grands desseins,
Et la joie à grands flots débordait de nos seins.
L'univers s'inclinait devant notre cocarde.

Chaque retour de l'homme, avec sa Vieille Garde,
Donnait à la patrie un lambeau d'avenir :
Au retour de sa cendre, il faut s'en souvenir.

O Dieu! comme, en touchant le sol de la patrie,
Sa dépouille, qu'encor la mort n'a pas flétrie,
A dû, frémissant d'aise à nos frémissements,
Pousser dans le cercueil d'heureux gémissements!
Qu'une cendre exilée aime qu'on la rappelle!
Même à ceux qui sont morts que la patrie est belle!
Et comme, en revoyant le chef de ses splendeurs,
Le peuple est remué jusqu'en ses profondeurs!
Comme, en électrisant ses sentiments plus libres,
L'étincelle d'honneur fait frissonner ses fibres!
L'ovation à peine, en remontant vers nous,
Traverse les respects qui tombent à genoux.
Que le ciel, sur la Seine où le cercueil chemine,
Des clartés de l'Empire à l'instant s'illumine :
L'astre de l'Empereur soudain est revenu.
Du héros qu'il aimait il s'est ressouvenu;
Mais les amours du peuple, à leur source première,
Ont plus que le soleil retrouvé leur lumière.
C'est le peuple surtout qui s'est remontré grand.
Tous les feux de son cœur s'allument en courant,
Toute voix se répète : Il arrive, il arrive!
Et la reconnaissance accourt sur chaque rive.
Plus haut que tous les bruits, plus loin que le canon,
Sorti des flancs de tous retentit le grand nom.
De longs ruissellements d'hommes enthousiastes,
Qui jettent derrière eux le deuil des jours néfastes,

Serpentent vers le fleuve en tous lieux décoré,
Et portent leur hommage au cadavre adoré.
Tout suit de bas en haut, de spirale en spirale,
Le mouvement d'amour, contagion morale,
Qui du fond des hameaux à la grande cité
Semble ne plus former qu'un cœur ressuscité.

— O Paris! jusqu'à toi, de rivage en rivage,
De l'adoration monte le saint ravage :
Toi, qu'il fit le chef-lieu du monde européen,
Paris, dresse au héros son arc herculéen.
Allons, que son retour ait l'air de ses victoires.
Cirque immense, à la foule ouvre tes vomitoires,
Afin qu'elle aille, avant qu'il monte à son autel,
Jeter toute son âme à son mort immortel.
Il faut tout le grand peuple au convoi du grand homme.
Le triomphe en plein air sied mieux que sous le dôme,
Car il est sans limite, à la face des cieux,
Comme la majesté du peuple et de ses Dieux.

Les acclamations bruissent dans l'espace.
Les battements aux seins disent déjà qu'il passe.
Le voilà! le sol tremble encor moins que les cœurs.
Les yeux ont peine à voir les emblèmes vainqueurs.
C'est lui qu'elle sent là, sous tout l'or qui le couvre;
Aux regards de l'esprit le triple cercueil s'ouvre;
C'est lui, ce sont les traits du vaste trépassé,
Et couché près de lui son éclatant passé!

Voilà ce beau profil qui, tourné vers les astres,

Reste encor assombri de nos derniers désastres,
Profil olympien, dont l'angle aimé des arts
Semble sculpté des mains qui firent les Césars.
Voilà ce front divin que toucha le saint chrême,
Où la France habitait, même à l'heure suprême;
Ce cerveau d'où sortit, chef-d'œuvre social,
Avec tous ses degrés son globe impérial :
Noble foyer, qui, même en ses jours de souffrance,
Fut toujours en travail des destins de la France;
Ces yeux où la pensée étincelait au fond,
D'où jaillissait l'éclair comme d'un ciel profond;
Ces lèvres d'où tombait en sublimes paroles
Le sort des royautés dont il dictait les rôles,
Et qu'encore au cercueil entr'ouvrent à demi
Les dédains de sa mort, sous un ciel ennemi;
Cette main de bienfaits en tout temps occupée
Qui portait aussi haut le sceptre que l'épée,
Et dont le doigt, tendu vers un but surhumain,
Aux temps comme aux soldats indiquait leur chemin;
Cette large poitrine ouverte à tout oracle,
Où les instincts du peuple avaient leur tabernacle :
Soleil de la bataille, elle allait en courant
Annoncer la victoire au loin de rang en rang,
Et sous les blancs revers de son habit de guerre
Elle cachait ce cœur d'où partait son tonnerre.
Le voilà ce grand cœur pour nous si paternel,
Des plus beaux sentiments sanctuaire éternel,
Qui ne battit jamais que pour de grandes choses,
D'où sortit tout l'éclat de nos métamorphoses;
Où le peuple savait que veillait son bonheur,

Où nos prospérités naissaient de notre honneur :
Le voilà tout froissé des mains de l'Angleterre,
Ce cœur qui renfermait l'avenir de la terre !....
Tout est là, tout le dieu du peuple en qui l'on croit,
Tout un empire, un monde en cet espace étroit.
Tant de clameurs d'amour évoquaient l'ombre auguste,
Qu'espérant un miracle, et croyant le ciel juste,
La foule s'attendait à voir le grand martyr,
Radieux, du cercueil se lever et sortir.

— De l'exil sur ses os ne pèse plus la terre;
Le grand martyr n'est plus aux fers de l'Angleterre.
Pour elle, c'est assez de l'avoir vu souffrir,
Et d'avoir mis cinq ans à le faire mourir;
D'avoir, un quart de siècle, emprisonné sa tombe :
Sur la reine des mers qu'un tel forfait retombe!
Ne l'oublions jamais. Ses ministres bourreaux
Par haine de la France ont tué le héros.
Elle avait trop tremblé, la France était trop grande,
Pour qu'elle ne fît pas à sa peur cette offrande.
Maintenant que sa peur s'est changée en remord,
Albion nous le rend, parce qu'il est bien mort.....
Mort! oh! non..... le grand homme est encor dans sa cendre.
Un jour, en Angleterre elle pourra descendre;
Un jour, que, la portant en tête de nos rangs,
Nous irons déchirer ce vieux nid de tyrans,
Et qu'inspirés par lui, lançant encor sa foudre,
Nous le ferons régner, mort, sur leur trône en poudre.

Paris, 1840.

L'EMPEREUR N'EST PAS MORT.

APOTHÉOSE.

Si ce n'est en tous lieux, où donc son âme est-elle?
Où donc ne règne pas sa pensée immortelle,
Harmonie aux larges accords?
Est-ce donc qu'au tombeau s'arrête l'existence?
Un héros n'a-t-il pas après lui sa substance?
L'homme n'est-il que dans le corps?

L'Empereur n'est pas mort : il vit dans son génie,
Providence du peuple et du peuple bénie,
Il vit dans ses créations;
Dans l'ordre de nos lois, dans nos forces vitales,
Dans nos élans d'honneur, puissances génitales
Qui font les grandes nations.

L'Empereur n'est-il pas avec sa renommée
Le cœur du peuple encor et l'âme de l'armée,
L'esprit de l'honneur en danger?
N'a-t-il pas fait comprendre à la France elle-même
Quelle brèche elle fait à tout vieux diadème
Quand veut le savoir l'étranger?

Tout un grand peuple était la base du grand trône.

L'Empereur ne voulait, au haut du vaste cône,
Que ce que le peuple a voulu.
Un grand homme en créant crée une foi profonde :
Pour imposer le bien de sa pensée au monde,
Il a besoin de l'absolu.

Le génie a toujours sa raison despotique.
— Sa dictature allait à son but politique,
Pour nous en léguer les bienfaits.
Chaque gloire venue en enfantait une autre.
Nous vivons de sa vie, il vit donc de la nôtre;
Sa vie..... est ce qu'il nous a faits!....

Paris, 1840.

LA JEUNESSE DORÉE DE 1845.

AU GÉNÉRAL SOURD [1],

BARON DE L'EMPIRE.

Quand sur nos boulevards, calme et pensif toujours,
Étalant sur ton sein l'étoile des grands jours,

[1] Tout le monde sait que le brave général, honorable débris de nos vieilles gloires, n'a qu'un bras; l'autre est resté sur le champ de bataille. Le général Sourd est le type vivant de nos temps héroïques.

Avec ces mâles traits où ton passé respire,
Noble Sourd, pur rayon du soleil de l'Empire;
Quand seul, et promenant tes pas d'ancien vainqueur,
Tu passes, le front haut, mais moins haut que le cœur,
La foule, que l'ardeur des intérêts anime,
Les oublie à ta vue; un respect unanime
Honore ton passage environné d'égards.
Sur ton bras droit absent s'en vont tous les regards,
Et chacun dit l'histoire alors, en termes graves,
De ce bras enterré sous les honneurs des braves,
Lorsque, illustre amputé, le front souillé de sang,
Reprenant le galop vers le danger croissant,
En tête des dragons, héros faits à ta taille,
Tu soutins jusqu'au bout l'effort de la bataille,
Et meurtri, mais brisant les carrés, beau tableau!
Tu cédais en lion les champs de Waterloo!....
Fatalité d'un jour! hasards expiatoires
Qui nous dépossédaient de vingt ans de victoires!
D'un drame gigantesque aveugle dénoûment!
N'importe! — En ces grands jours de mâle dévoûment,
La patrie était belle; elle vivait de l'âme,
L'honneur fécondait tout de sa puissante flamme.
Chaque existence en elle avait un seul flambeau:
L'amour du grand marchait avec l'amour du beau.
Tout allait droit et ferme au but, sans ligne oblique;
Chaque orgueil s'immolait à la gloire publique.

Oh! c'était admirable alors!... c'est pour cela,
Quand on te voit passer, Sourd, qu'on dit: Le voilà!
Le voilà! c'est-à-dire, admirez dans cet homme,

Bronze égal à l'airain de la place Vendôme,
Admirez sur ce front ciselé, mais si fier,
O Français d'aujourd'hui, notre France d'hier.
Moderne Cynégire, il représente l'ère
D'amour patriotique et d'élan populaire
Où comme un feu du ciel en tous lieux nous passions
Pour allumer partout les hautes passions,
L'enthousiasme ardent pour la grandeur humaine,
Et toutes les splendeurs de la vertu romaine;
Où dans la vieille Europe, au loin remise à neuf,
Nous semions les grands droits nés de quatre-vingt-neuf;
Et du sang de la France arrosant ces semences,
La révolution faisait des pas immenses.
La jeunesse d'alors, pleine d'un feu divin,
Diamant dont l'éclat ne brillait pas en vain,
Étincelante d'âme, adorant la patrie,
Élevait jusqu'aux cieux sa belle idolâtrie.
S'immoler pour la France était le grand bonheur:
Chacun plus que la mort craignait le déshonneur.
C'est alors, général, fils du peuple, âme forte,
Que, se précipitant où le danger l'emporte,
Ta valeur, sur ton corps écrite par le feu,
Montait de grade en grade au niveau de ton Dieu.

Pensais-tu, quand, ployant sous tant de gloire acquise,
Au pas accéléré l'Europe était conquise;
Quand, semant sous vos pas ses principes nouveaux,
La révolution fécondait vos travaux;
Pensais-tu, quand partout, de lumière suivie,
Votre ardente jeunesse allait jetant sa vie;

Quand, au bruit des vivat bien plus que des canons,
L'histoire enregistrait tant d'admirables noms,
Pensais-tu qu'après elle une ère si hardie
Ne laisserait qu'un sang de race abâtardie?
Bien des chardons sont nés de ces splendides fleurs.
La jeune France, hélas! a les pâles couleurs.
Cette belle amazone, à l'air chevaleresque,
Qui prenait vers les cieux un vol si pittoresque,
Oisive, l'œil sans feu, ne s'exaltant pour rien,
A le teint d'un phthisique et le cœur d'un vaurien.
Que tu dois en pitié prendre ces jeunes hommes,
Toi dont le glaive pur nous fit ce que nous sommes,
Quand tu vois sans grandeur, sans idole et sans foi,
Les jeunes d'aujourd'hui passer plus vieux que toi!
Quand sur nos boulevards, si pauvres d'énergie,
Tu vois, flétris et lourds, ces héros de l'orgie
Traîner en beaux habits si mollement coquets
Leurs ennuis paresseux fatigués de banquets!
Ils n'ont rien dont le cœur puisse se satisfaire :
Faire mal parler d'eux est leur unique affaire.
Que tu dois en toi-même, ô vaillant général,
Mépriser ces grands nains, si nuls, sans nerf moral,
Ces générations de nos gloires sorties,
Dont le plaisir dissout les âmes amorties,
Qui marchent au scandale avec des fronts moqueurs,
Qui foulent d'un pied vil nos lauriers de vainqueurs,
Et qui, se pavanant dans leurs vices prospères,
Démentent sans pudeur les grandeurs de leurs pères!
Était-ce pour nourrir leur vanité sans but
Que les rois, de ton temps, nous payaient leur tribut?

Rien de beau ne les pousse : intrépides à table,
Galvanisant de vin leur langueur lamentable,
Traînant leur léthargie aux balcons d'Opéra,
Dans l'âge où le grand vol de l'aigle s'opéra,
Ils colportent partout leur pâleur élégante;
Ils n'ont pour s'illustrer qu'une main qui se gante.
Leur gloire est de tirer vanité d'un tailleur:
Ce n'est que pour des riens qu'ils ont l'air batailleur.
Sans respect du vieillard, sans estime des femmes,
Ils ne se doutent pas même qu'ils sont infâmes.
Les propos dépravés, l'amour on ne sait où,
Le jeu, la soif du gain, un luxe sot et fou,
L'art de vivre inutile au fond de l'égoïsme,
C'est là ce qui compose aujourd'hui l'héroïsme :
C'est à qui deviendra le plus mauvais sujet:
De leurs doutes railleurs Dieu lui-même est l'objet.
Il n'est plus de patrie, il n'est plus de grande âme.
Ces rusés conquérants de tout honneur de dame
N'ont de l'ambition, loin des nobles accords,
Que pour flétrir le cœur et cultiver le corps.
Le jour, d'un vil tabac s'enivre leur paresse;
La nuit, leur sang brûlé veille encor dans l'ivresse :
Vieillards anticipés, dans leurs goûts indécents,
Ils n'ont jamais compris que le culte des sens.
Le dogme qui les guide est celui d'Épicure.
Les devoirs sur leurs cœurs demeurent sans piqûre;
Leur valeur ne connaît que les luttes du jeu :
Souvent plus que de l'or est mis dans leur enjeu.
Leur probité se rouille. Heureux, encor novices,
Ceux qui ne jettent pas leur honneur dans leurs vices!

5.

Il en est dont l'orgueil, levant d'adroits impôts,
Pour briller, de leurs clubs font d'élégants tripots.
Le faste est le besoin de ces nullités vides.
Tous les dissipateurs ont des âmes avides.
Les prodigalités, dans notre âge d'argent,
Posent bien dans le monde un mérite indigent.
Que de stupidités brillent par leur dépense!
De tout fond personnel l'étalage dispense.
Ce besoin d'éblouir, dont le monde est atteint,
Fait éclore partout des vanités faux teint.
La jeunesse elle-même, en cette ère néfaste,
N'a pour se distinguer que les combats du faste;
Mais cet art d'habiller l'homme d'un vernis faux
Mène souvent au crime à travers les défauts.
Que de nobles fripons, même dans le grand monde,
Enfante cette soif d'une grandeur immonde!
O jeunesse dorée! accroupie à présent,
Hors des forces du cœur dont Dieu te fit présent,
Dans les brutalités d'une vie animale,
Quand donc secoûras-tu ta paresse anormale?
Quand voudras-tu sortir, prisonnière des sens,
Du cercle vicieux qui te presse en tous sens?
Où sont les souvenirs, sybarite en souffrance,
De la France d'hier et de l'ancienne France?
Les maisons d'autrefois, les nouvelles maisons,
N'ont donc plus les vertus de toutes leurs saisons?
N'est-il plus de fleurons pour les antiques races?
L'Empire n'a-t-il pas aux siens marqué ses traces?
Ou jeunes parvenus, ou jeunes descendants,
Pourquoi ne pas subir d'illustres ascendants?

Les arts, le parlement, les camps de l'Algérie,
Les sciences, enfin tout ce qu'est la patrie,
La doctrine du Christ qui repousse en tout lieu,
Le but de l'âme, enfin tout ce qui mène à Dieu,
N'ont-ils donc pas assez de sublime matière
Pour agrandir le cours de l'existence entière?
Mais non : mieux vaut remplir, les devoirs exceptés,
Ses jours du vil travail des lâches voluptés;
Mieux vaut noyer son âme aux flots stagnants des vices;
Mieux vaut n'aimer que soi que rendre des services.
Mais est-ce donc s'aimer que de ne vivre pas?
Est-ce donc exister que de traîner ses pas?

Ainsi donc, général, cette tourbe dorée,
Par qui la folle vie est la seule adorée,
Doit frapper ton esprit d'une immense douleur,
La voyant chiffonner son drapeau sans couleur!
Dissipatrice, nulle, en sa chute hâtée,
N'osant pas croire en Dieu, n'osant pas être athée!
Libertine, perdant et ses jours et ses nuits
A l'étourdissement de ses obscurs ennuis!
Voilà donc la jeunesse incapable et sans lustre
Qui succède aux héros de ton époque illustre!
Oh! c'était bien la peine, ô règne des vaillants,
De créer tant d'éclat pour ces cœurs défaillants!
De la démocratie ô vastes renommées,
Géants, vous bâtissiez un temple à des pygmées!
Et toi, Napoléon, grande fut ton erreur
Quand, voulant consteller ta voûte d'empereur,
Tu fis dans ton beau ciel luire plus d'une étoile

Qui devait s'éclipser quand baisserait la toile.
Ces fameux parvenus, par toi fanatisés,
De leur nom de bataille en vain débaptisés;
Ces hardis compagnons de tes travaux d'Hercule
Que ta main blasonna d'un vernis ridicule;
Ces enfants de la gloire, empourprés de travers,
Qui t'ont abandonné quand vinrent les revers,
Eh bien! qu'ont-ils produit, afin qu'on les remarque,
Ces seigneurs d'un moment? Combien d'hommes de marque?
De leur sang appauvri rien de grand n'a germé.
Tout l'honneur du blason en eux s'est renfermé.
La génération éclose du grand règne
N'a plus rien qu'on admire ou plus rien que l'on craigne.
Des coureurs de plaisirs! .... voilà dans quelles mains,
Jeune Europe, est tombé l'avenir des humains.

Mais non, ô brave Sourd, fils du peuple, la France
N'a pas mis dans ces cœurs toute son espérance.
Il est encor des fils et du peuple et du roi
Qui du beau nom français au loin portent l'effroi,
Qui font voir à l'Afrique, eux que la gloire inspire,
Que des héros sont là comme au temps de l'Empire;
Que le mal n'a gagné que quelques fractions;
Que le feu n'est pas mort des grandes actions,
Et que, s'il le fallait, féconde pour l'histoire,
La France aurait toujours ses pourvoyeurs de gloire.
L'honneur, un jour donné, n'a qu'à frapper son sein:
Tout armé de sa foudre, il en sort un essaim;
La jeunesse, en tous lieux perdant ses jours stériles,
N'est pas toujours si morte aux actions viriles :

Il est de jeunes cœurs, soit en haut, soit en bas,
Que l'étude aiguillonne ainsi que les combats.
L'Afrique à l'univers dit encor qui nous sommes.
Le grand peuple toujours fait souche de grands hommes.
Fils de la Liberté, cette mère des forts,
Nos soldats font en eux revivre nos grands morts.
Là, c'est Lamoricière et sa fougue bretonne,
Là, c'est Bedeau qui pense ou Cavaignac qui tonne,
Et tant d'autres enfin, dans les rangs les plus bas,
Dont l'héroïsme obscur marque toujours le pas.
Leur sang tout plébéien fait pousser pour l'histoire
De nouveaux noms mûris au feu de la victoire.
Que de braves, changeant leur épée en flambeau,
Luttent à qui rendra l'honneur français plus beau!

Paris, 1846.

LES FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL FOY.

ODE

Que l'homme dise ce qu'il est sans la gloire !
La tombe répondra.
(G. Desjardins.)

Qui pleure un homme libre est digne encor de l'être,
Il le sera bientôt, il l'est déjà peut-être.
(J. Lefèvre. — Ode.)

I.

Un triomphe a paru comme aux fêtes de Rome,
Mais sous les pompes du malheur:

Cent mille citoyens au tombeau d'un grand homme
L'ont salué de leur douleur.
Tous les représentants de nos gloires vivantes
Escortaient de leurs pleurs ses cendres triomphantes;
Mais ils pleuraient avec orgueil;
Et, portant cette perte en sa pâleur écrite,
Le peuple, comme un bien dont la patrie hérite,
S'est emparé de son cercueil.

II.

On le voyait flotter sur trois cents têtes nues:
C'était le pavois de la mort;
Et les torrents glacés qui descendaient des nues
N'arrêtaient point le saint transport.
A travers nos respects ces pieuses reliques
Des louanges du cœur et des larmes publiques,
En passant, recueillaient l'adieu:
Et la patrie en deuil, qui paraissait plus grande,
Semblait, mère voilée, accompagner l'offrande
Que la gloire envoyait à Dieu.

III.

La France couronna les cendres de Voltaire
Des honneurs d'un grand souvenir,
Car envers ses grands noms un peuple est tributaire,
Quand ils s'en vont dans l'avenir.
Ainsi la République au char de sa fortune
Éleva comme un dieu l'aigle de la tribune:

Un temple attendait Mirabeau;
Aujourd'hui comme alors un autre aigle s'envole.....
— Ainsi que Scipion montait au Capitole,
Ils sont montés à leur tombeau.

IV.

Tous les rangs inclinés sur la tombe nouvelle
Ont proclamé le mort vainqueur:
C'est par de tels tributs qu'un grand peuple révèle
Ce qu'il a de grand dans le cœur.
Aux lueurs des flambeaux qui chassaient les ténèbres,
Le sacre de la foule en éloges funèbres
Couronnait ce grand souvenir:
Ces royautés des morts que la tombe renferme
Ont des enseignements où la liberté germe
Pour les moissons de l'avenir.

V.

La liberté moderne est presque à sa naissance:
Son fruit n'a jamais avorté;
Mais ce n'est pas le sang, c'est la reconnaissance
Qui féconde la liberté.
Quel est donc ce héros que célèbrent nos larmes?
Il est sorti sans tache, et libre avec ses armes,
Des grandeurs de Napoléon.
Son nom, qui s'est inscrit dans nos champs de victoire,
Du haut de la tribune a volé dans l'histoire,
Cet universel Panthéon.

VI.

Quels exploits ont servi de cortége à son ombre
Que l'enthousiasme applaudit?
Ce n'est pas l'étendue et moins encor le nombre,
C'est la vertu qui les grandit.
Lorsque, lion terrible avec sa renommée,
Le peuple s'élança contre l'Europe armée
Pour la conquête de ses droits,
Ce sublime torrent qu'une tempête enfante
Déborde, et dans ses bonds fait trembler d'épouvante
Le sceptre dans la main des rois.

VII.

Pour graver sur son corps les preuves les plus sûres
De sa haine pour l'étranger,
Foy partout se présente aux premières blessures
Et partout au dernier danger.
Donnant sa part de sang, pur d'un lâche égoïsme,
Son bras dans nos succès prend sa part d'héroïsme,
Jusqu'à l'heure de leur déclin.....
Avant que nos lauriers aient fait pencher nos têtes,
L'Europe aura marché sous l'arc de nos conquêtes
Des Pyramides au Kremlin.

VIII.

— La liberté sans guide en un sanglant orage
Voguait sur des flots en fureur;

Et ce vaisseau flottant avait par un naufrage
Échoué sur un empereur.
Sa gloire despotique accouche d'un empire
Qui grandit, couvre au loin l'Europe, et puis expire
En nous rassasiant d'orgueil.
Il n'a fait que camper sur son trône de flamme;
Mais ses créations nous restent, et c'est l'âme
Qui règne du fond du cercueil.

IX.

Sous la paix des Bourbons la France se relève;
La honte a-t-elle ses bienfaits?....
La grande armée abdique et rompt son noble glaive
Aux pieds des rois qu'elle avait faits.
La charte rétablit le règne des paroles :
La tribune ouvre alors un cours de nouveaux rôles,
Plus puissants que celui des rois.
Là, portant les débris de son corps en souffrance,
Foy s'y vient immoler pour la nouvelle France:
On meurt à vaincre pour nos droits.

X.

La tribune est un camp où, changeant de victoire,
Sa voix cherche à nous rallier:
Si quelque bouche esclave insulte notre gloire,
Il en devient le chevalier.
— Tout ce que sa valeur aux combats eut de flamme,
Tout le feu des vertus qui lui consumaient l'âme,

En lui rayonnaient à la fois.
Sa guerre d'orateur fit tressaillir nos villes,
Et quand il défendait nos libertés civiles,
Son épée était dans sa voix.

XI.

Voyez-vous sur son front un cœur sans imposture,
Et sa foudre dans son regard?
Il tenait à la fois, dans sa double nature,
De Démosthène et de Bayard.
Son éloquence éclate en rapides merveilles.....
Mais, hélas! il tarit, au flambeau de ses veilles,
Le sang qui restait des combats.
Il meurt!.... Est-ce mourir? La France désolée,
Sa couronne à la main, lui dresse un mausolée
Où la mort seule n'entre pas.

XII.

La France, dont la gloire est une idolâtrie,
Se pare de ses actions;
Car de ce beau soleil que l'on nomme patrie
Les citoyens sont les rayons.
De ceux qui ne sont plus la gloire nous console.
Tel le beau nom de Foy ceint de son auréole
Prend son rang dans les noms fameux.
Le souvenir se lève alors que l'homme tombe.
— Que de rois sont passés du trône dans la tombe
Dont les noms sont passés comme eux!

Paris, 1826.

CHANT DE GUERRE.

La Marseillaise suppose toujours la patrie envahie et nos sillons abreuvés du sang des étrangers. Je voudrais un chant de guerre qui serait comme le cri de la révolution de 1830, et qui aurait toute la fierté des victoires de l'Empire, dont il faudrait s'inspirer.

(Paroles de la reine Hortense en 1830.)

I.

Quand la patrie, en ses alarmes,
Nous a crié : Debout ! aux armes !
Marchons : la gloire a tant de charmes !
Au champ d'honneur il faut courir.
La liberté jette sa flamme :
Tout un grand peuple qui s'enflamme,
Le sabre en main, le feu dans l'âme,
N'a qu'un seul cri : Vaincre ou mourir !

CHOEUR.

Honte aux esclaves !
Gloire aux grands cœurs !
La patrie est au camp des braves ;
La Liberté fait les vainqueurs.

II.

Sous l'oriflamme tricolore,
Que notre foudre au loin dévore

Tous les rois qui voudraient encore
Se révolter contre nos droits.
En avant, puisqu'on nous soulève!
La France, alors qu'elle se lève,
Au premier pas brise du glaive
Le diadème au front des rois.

Honte aux esclaves!
Gloire aux grands cœurs! etc.

III.

Nous sommes tous fils de la guerre :
Notre aigle, armé de son tonnerre,
Tenait l'Europe dans sa serre :
Des rois étaient nos généraux.
La France, reine dans l'histoire,
Quand ses rivaux bravaient sa gloire,
Allait broyer leur territoire
Sous ses mitrailles de héros.

Honte aux esclaves!
Gloire aux grands cœurs! etc.

IV.

Que tout monarque s'en souvienne!...
Austerlitz est tout près de Vienne :
S'il faut qu'un jour Iéna revienne,
La même foudre est dans nos mains.

Aussi rapides que nos balles,
On sait nos marches triomphales :
Europe, de tes capitales
Nous connaissons tous les chemins.

Honte aux esclaves !
Gloire aux grands cœurs ! etc.

V.

Comme aux jours de la grande armée,
Avec ta vaste renommée
Guide notre marche enflammée,
Ombre du grand Napoléon.
Ton nom remplace ta personne.
Viens, en avant ! la charge sonne :
Il nous faut une autre colonne,
La gloire attend au Panthéon.

Honte aux esclaves !
Gloire aux grands cœurs ! etc.

VI.

Qu'importe au brave qui succombe !
La Patrie est là quand il tombe.
La Liberté vient sur sa tombe,
Debout, chanter son beau trépas.
Un peuple fier n'a point de maître :
Il est toujours ce qu'il veut être :

Pour vaincre, il n'a qu'à se connaître;
S'il sait mourir, il ne meurt pas.

Honte aux esclaves!
Gloire aux grands cœurs!
La patrie est au camp des braves;
La Liberté fait les vainqueurs.

Château d'Arenenberg, 1830.

LES ADIEUX.

ODE

DERNIERS VERS ADRESSÉS A Mlle DUCHESNOIS.

Qu'ils étaient beaux ces jours où, montant sur la scène,
Tu vins nous émouvoir pour la première fois,
Et révéler une âme, aux rives de la Seine,
Dans les merveilles de ta voix!

Tu parus, et déjà ta jeune renommée
Semblait depuis longtemps régner au fond des cœurs;
Déjà dans les beaux-arts ta gloire était nommée
Comme celle de nos vainqueurs.

C'était quand l'Aigle altier sur ses immenses ailes
Portait un vaste empire, au long bruit du canon,

Lorsque, dans notre ciel, en vives étincelles
Éclatait un sublime nom.

Alors les arts aussi, dans un sublime ensemble,
Occupaient à l'envi de hautes régions,
Et nos célébrités marchaient toutes ensemble
De pair avec nos actions.

Tout était grand : l'honneur régnait; une seule âme
Exaltait notre France et son peuple si beau,
Et tout enthousiasme, universelle flamme,
S'allumait au même flambeau.

Quel héroïque temps! Une ardente harmonie
Faisait d'un seul élan mouvoir ce vaste corps;
La victoire, les arts, les lois et le génie
En étaient les divins accords.

Le théâtre, au niveau de ces jours d'épopée,
Eut son beau règne aussi, sa part de nos splendeurs :
Le poignard de Talma valait bien une épée
Dans le plateau de nos grandeurs.

Talma!... Napoléon de l'empire tragique,
Prit son rang de grand homme en ce cours sans pareil :
Et tu fus, comme lui, dans ce monde magique,
Un beau rayon du beau soleil.

Toi, que l'homme du siècle appelait Phèdre, Alzire;
Toi qu'il applaudissait de ses puissantes mains;

Toi que l'amour public, que tout grand cœur désire,
Suivait dans tes brillants chemins;

Souviens-toi de ce temps si fécond en merveilles,
Où parmi nos lauriers ta palme avait ses droits,
Quand l'Empereur t'offrait, pour distraire ses veilles,
Un vaste parterre de rois.

Tu suivis dans le Nord ses tentes de victoire,
Car tout héros se plaît aux tragiques douleurs;
Et souvent de ses yeux, où flamboyait la gloire,
Tu fis tomber d'illustres pleurs.

Tout était grand alors; tout a changé de face :
Avec l'ardent soleil les planètes ont fui.
Un grand homme est souvent tout au monde; il s'efface,
Son monde s'efface avec lui.

Adieu l'enthousiasme où l'âme en feu s'inspire!
Adieu tout notre Olympe aux splendides beautés!
Adieu de nos beaux-arts tombés avec l'Empire
Les fraternelles royautés!

La tragédie abdique, aux époques vulgaires.
Il lui faut des cœurs hauts, des peuples qui soient grands,
Des règnes lumineux et beaux, comme naguères,
Quand les rois servaient dans nos rangs.

A quoi bon qu'aujourd'hui ton beau talent s'enflamme,
Sœur de Talma? Les arts sont descendus si bas!...

Qui donc te répondrait, traductrice de l'âme,
Dans un monde qui n'en a pas?

Prêtresse des beaux vers et des nobles pensées,
Tout est prose aujourd'hui, tout rampe, hommes et mœurs.
Quand les vils intérêts aux passions glacées
Règnent, ô gloire, alors tu meurs.

Puisque donc le théâtre a perdu tout son lustre,
Duchesnois, plus de feu sacré, fais tes adieux.
Aux illustres talents il faut une ère illustre,
Aux grands acteurs des demi-dieux.

Paris, 1833.

LA MAGNANIMITÉ.

ODE.

A LOUIS-PHILIPPE.

Au-dessus de la raison d'État il y a la raison de l'âme et la raison publique.

Dans ce beau pays de France, le principe politique qui aura toujours le plus de faveur sera ce principe d'autorité tempérée que nos institutions réalisent, et qui, alliant si bien la stabilité au mouvement, l'ordre à la liberté, permet à la nature de l'homme d'atteindre au plus haut degré de dignité et de grandeur que le Créateur ait réservé à la créature.

(Le comte Molé.—Discours à l'Académie française.)

Il existe une nation, s'appelant la nation française, qui ne cessera de marcher à la tête des sociétés humaines, comme la nuée lumineuse qui guidait Israël dans le désert.

(Le comte Molé.)

I.

Être Roi des Français, c'est être magnanime.
Ce peuple, que l'honneur anime,
Est à l'avant-garde du temps.
Modérer son grand cœur par d'ardentes sagesses;
Développer dans ses richesses
Son génie aux bonds éclatants;
D'un pas constant, mais pacifique,
Dans sa route philosophique,
Guider la Liberté, secouer son flambeau;
Mettre en action sa parole,

Relever de Dieu seul..... quel rôle!
Dans les sphères de l'homme en est-il de plus beau?

Quand l'humanité crie : A moi, France! — la France
Tient prêts pour toute délivrance
Ses dévoûments de haut aloi.
Quand la gloire a dit : Viens! — et la liberté : Marche!
Vite, ce peuple porte l'arche
Où des nations luit la loi.
Dès qu'un éclair lui touche l'âme,
Sa passion du beau s'enflamme.
Où sa lave est utile, il y court en volcan.
Sa plume ou son glaive féconde;
Et pour faire avancer le monde,
Dieu souvent en a fait son grand aide de camp.

Qui sait mieux vers le but les chemins qu'il faut prendre?
Peuple homérique, à le comprendre,
On rayonne de plus d'éclat.
Qu'il est beau de régner sur lui! quand l'heure sonne,
D'être sa pensée en personne!
Un règne est un apostolat.
L'Empereur, dictateur d'urgence,
Cette sublime intelligence,
Sut bien ce que la France avait au fond du cœur!
Dans son ascension savante
Il se fit la raison vivante
Du peuple; il en était le symbole vainqueur!

La révolution, qui le crée à sa taille,

Sur son blanc cheval de bataille
S'élance et bondit avec lui.....
C'est le peuple-empereur. — Place! le grand principe
Dans l'Europe qu'il émancipe
Aux éclairs de sa foudre a lui.
Place, vieux trônes! — le génie
De la nation rajeunie
Rajeunit l'Occident, en brisant le passé.
— Place à l'aigle, vieux rois qu'il dompte!
C'est l'esprit du siècle qui monte
Et qui sème la vie où sa foudre a passé.

Oh! qu'avec l'Empereur la patrie est féconde!
Toutes ses pousses qu'il seconde
Sont des jets de vitalité.
Il fait de son épée, en son cours populaire,
L'aiguille de la nouvelle ère
Au cadran de l'égalité.
Par lui toute grandeur morale
Gravite au bout de sa spirale,
Pôle où brille pour tous l'étoile de l'honneur.
Les arts, les hauts faits, l'industrie,
N'ont qu'un horizon, la patrie,
Et tout bonheur privé se perd dans son bonheur.

Deux fois grand, son épée au dehors civilise,
Son sceptre au dedans fertilise,
Deux leviers de l'ordre nouveau.
Il a donné l'élan. La France, qu'il remue,
Et la vieille Europe qui mue

Par lui vont au même niveau.
Captif, la pensée unitaire
Du conquérant humanitaire
De sa lèvre a jailli jusqu'au suprême adieu;
Il meurt, sa mort le transfigure;
Le peuple à son ciel l'inaugure,
Et la démocratie accouche de son dieu!

Dieu des peuples, partout sa mémoire étincelle.
Sa monarchie universelle,
Il l'a conquise par sa mort;
Et partout Albion, qui tua le grand homme,
Trouve dans l'éternel fantôme
L'éternité de son remord.
Du Golgotha de Sainte-Hélène,
D'où sa gloire a repris haleine,
Le grand martyr du doigt la montre à tous les yeux;
Et maintenant, c'est l'Angleterre
Qui traîne par toute la terre
Les fers que l'Empereur lui rejeta des cieux!...

II.

Aujourd'hui la grande ombre ou châtie ou protége;
Les peuples lui font un cortége
D'ardentes adorations.
— Louis-Philippe, roi né d'une sainte crise
Comme lui, vous l'avez comprise,
Cette équité des nations.
L'ère Napoléonienne
Est la grande ère citoyenne,

Sire, que vous suivez, qui vous a fait venir;
L'œil fixé sur la grande image,
Tout votre règne est un hommage
Au règne créateur qui nous fit l'avenir!

Symbole comme lui de l'époque où nous sommes,
Sur le plus beau trône des hommes,
Vous êtes l'esprit de nos droits;
Comme lui de l'État assurant l'équilibre,
Vous avez à rendre plus libre
Le peuple... à la hauteur des rois!
Des deux missions de l'Empire,
Celle du dedans vous inspire :
C'est de mûrir le fruit que la France a porté.
Vous aurez fondé dans l'histoire,
Lui l'égalité par la gloire,
Et puis vous par les lois, Sire, la liberté.

Oh! que vous fûtes bien animé de notre âme,
Lorsqu'au dénoûment d'un grand drame,
Roi de par le peuple vainqueur,
Du Dieu national relevant la statue
Dans un jour néfaste abattue,
Vous relevâtes notre cœur!
Du grand règne royal apôtre,
Et de ses chefs armant le vôtre,
Vous avez fait marcher le temps avec son nom;
Et sous nos émeutes vidées,
Vous avez repris ses idées,
Elles qui vont plus droit au but que le canon.

Qu'elle s'inspire bien votre philosophie,
Quand, dans la paix qui fortifie,
Rebâtissant l'ordre nouveau,
Des monuments de l'homme, étude de nos veilles,
Elle clôture les merveilles,
Ces rayons du divin cerveau!
En célébrant ses fiançailles
Avec nos gloires dans Versailles,
Votre règne à l'histoire élève un Panthéon!
Votre sceptre sur nos trophées,
Comme la baguette des fées,
Fait avec tous les arts surgir Napoléon.

Et pourtant son tombeau, cette geôle dernière,
Gardait sa cendre prisonnière :
L'heure de sa Pâque sonna.
Pour que dans la patrie il reposât à l'aise,
C'est vous qui de sa tombe anglaise
L'avez tiré, pour l'Hosanna!
C'est vous, aux longs transports du monde,
Qui du fond de la mer profonde
Avez fait voyager l'apothéose en feu.
— Sans doute aux fers de l'Angleterre
Son cercueil dominait la terre.....
Mais le centre est partout où se trouve le dieu.

III.

A vous, Sire, l'honneur d'une si grande chose!
Donc couronnez l'apothéose,

Et traitez l'Empereur en roi.
Sa famille, c'est lui qui la fit criminelle,
C'est son nom qu'on poursuit en elle :
Il est rentré mort..... plus d'effroi.
La proscription est dissoute;
Ah! puisque sa gloire est absoute,
Pourquoi n'absoudre pas son sang de ses revers?
Oh! pourquoi tant d'idolâtrie,
Si sa famille est sans patrie,
Si le sang du grand homme est encor dans les fers?

Sire, vous l'emportez. Nos jours ne sont plus sombres;
Vous avez dissipé les ombres
Qui tourmentaient nos horizons.
O Dieu, d'un règne calme, et qui fut lent à naître,
Que la douce clarté pénètre
Dans les tristesses des prisons!
Toute raison d'État a son jour de divorce!
La clémence est toujours la force;
Le bien qu'il fait d'en haut console un roi souffrant.
Pour la mort d'un fils quel dictame
Est l'égal de la grandeur d'âme?
Le vrai baume des rois, Sire, c'est d'être grand.

15 décembre 1842.

LES ÉTRENNES D'UN PRINCE.

AU COMTE DE PARIS.

L'AMNISTIE.

Prince enfant, le retour de chaque nouvel an
Des sentiments humains renouvelle l'élan :
Partout où l'art du cœur ne laisse rien en friche,
Sous le toit noir du pauvre ou le plafond du riche,
Dans le palais des rois, que garde un peuple armé,
Dans l'église où Dieu même est heureux d'être aimé,
Dans l'ombre des prisons où le remords espère,
Dans l'hospice où l'enfant trouvé retrouve un père,
Partout, grands ou petits, heureux ou malheureux,
Le premier jour de l'an est un beau jour pour eux.
Partout, longtemps avant qu'il ne vienne, on y pense.
Celui qui fait le bien y voit sa récompense;
Et ceux qui, par malheur, ont besoin d'un pardon
L'attendent comme un jour où leur grâce est un don.
Oh! que d'inimitiés ce doux soleil efface!
Toute chose reprend une meilleure face.
Le bonheur, chaque main se met à le semer.
Ce jour-là, tous les cœurs se hâtent de s'aimer;
D'un feu tout fraternel chaque regard scintille.
C'est le jour des enfants, le jour de la famille.

Bienheureux est le cercle, au foyer paternel,
Où ne manquera pas un absent éternel!
Bienheureux les enfants, sans souvenance amère,
Que leur père présente aux baisers de leur mère!
Fortunée est la mère, en ces jours si vivants,
Qui garde à son époux sa guirlande d'enfants!
Oh! que de chaste joie en tout séjour s'épanche!
L'amour des grands parents avec orgueil se penche
Sur le front bien-aimé des tout petits humains,
Qui, bénis, à genoux, tendent leurs jeunes mains,
Et qui vont recevant, dans leur naïve adresse,
Avec les grands cadeaux des trésors de tendresse!
Car toujours le passé, qui toujours se souvient,
Se plaît à se revoir dans l'avenir qui vient.

Enfant des jours futurs, toi qui seras un homme,
Comte, que de son nom la grande cité nomme,
Fils de ce d'Orléans que la France a pleuré,
Déjà par le malheur, jeune cœur effleuré,
Orphelin qui souvent, tendre sujet d'alarmes,
D'une mère, âme forte, as essuyé les larmes,
Tu sais que, puisque Dieu nous regarde penser,
Ses faveurs pour le bien doivent se dépenser;
Que la grandeur humaine est dans l'art d'être grande;
Que Dieu tient la vertu pour la meilleure offrande,
Et que plus sa bonté plaça haut notre sort,
Plus il veut que le cœur prenne un plus large essor.

Te voilà, noble enfant, sur la route éphémère
Que guide, pur soleil, l'amour pur de ta mère;

Te voilà sur le faîte où règne un saint effroi,
Où le ciel te condamne au malheur d'être roi!
C'est là que des grands cœurs se fait l'apprentissage;
C'est là qu'ayant toujours quelque sombre présage,
Le monarque, au pouvoir par l'ouragan jeté,
Armé d'un sceptre lourd chèrement acheté,
Pour que ton jeune sort, un jour, n'ait rien qu'il craigne,
Travaille en ses terreurs à t'aplanir ton règne.

Maintenant que la guerre, aux poëmes de sang,
Respecte des États le bien-être croissant;
Maintenant qu'étouffant les voix provocatrices,
Le siècle a refermé ses longues cicatrices;
Que partout l'industrie efface le vieux mal;
Que la raison humaine a pris son cours normal;
Maintenant que l'Europe ajuste, sans souffrance,
Sa marche pacifique au pas de notre France;
Et que notre sommeil, qu'on imite en tout lieu,
Enrichit l'Occident de la trêve de Dieu;
N'est-il pas temps qu'enfin dans la même patrie
La liberté de tous cesse d'être flétrie?
N'est-il pas temps, alors qu'en lui-même il a foi,
Que le pardon royal sorte du cœur du roi?

Que le pouvoir soit bon comme Dieu qui le donne.
Le plus fort sur la terre est celui qui pardonne.
Beau Comte de Paris, Paris est la cité
Où réussit le mieux la générosité.
Quand gronda de Juillet le grand jour, jour terrible,
Où le peuple levé passait tout à son crible,

Où tout resplendissant d'une horrible beauté,
Étouffant sur son sein l'antique royauté,
Ce peuple, fier vainqueur, qui posait pour l'histoire,
Sur le bord des excès enrayait sa victoire,
Déposait ses fureurs en reprenant ses droits,
Et donnait sa clémence en spectacle aux vieux rois.
Telle fut, en tout temps, la nation française :
Dans l'air chevaleresque elle respire à l'aise,
Et les princes heureux qui règnent sans rigueur
Sont les chefs dont les lois vont le mieux à son cœur.
Jeune drapeau d'honneur, qu'un souffle ami seconde,
Que déploie une mère en beaux rêves féconde,
Souviens-toi de ton père et sois digne de lui,
Chez ce peuple brillant dont tant de gloire a lui.
Pour plaire à ce grand peuple il faut qu'on lui ressemble.
Enfant, dans l'avenir, si vous marchez ensemble,
Que de ses beaux instincts s'inspire ton esprit!
La France aima toujours celui qui la comprit :
Fais donc l'essai d'une âme en qui la mienne espère.
Commence ton pouvoir au cœur de ton grand-père,
Sur ce cœur tant de fois brisé, grand s'il est droit,
Qui du trône et du peuple a ressoudé le droit.
De tout ce qui du sceptre encourut la disgrâce,
Fils d'un jeune cercueil, demande-lui la grâce.
Puisque Dieu rassainit l'air de nos horizons,
Que la sérénité passe dans les prisons.
Bien des frères, des fils, des époux et des pères
Attendent là leur part des jours qu'il fait prospères.
Enfant, dis-lui qu'on souffre et qu'on est oublié.
Le roi n'a pas besoin d'être bien supplié;

Car sa vie orageuse, en ses luttes diverses,
Eut ses grandes douleurs et ses rudes traverses.
Qui n'eut pas son calice à Dieu cent fois offert?
Rien ne rend indulgent comme d'avoir souffert.
Dis-lui que, désolés jusques à la folie,
Des captifs, du calice ayant vidé la lie,
Dans leur captivité, cette première mort,
Désapprennent la vie et même le remord.
Il est beau, possesseur du champ de la victoire,
D'abdiquer la vengeance au profit de l'histoire.
Lorsqu'il eut triomphé de mille assauts divers,
La clémence d'Auguste asservit l'univers.
Il te sera facile, enfant de la patrie,
D'extraire un saint pardon de son âme attendrie.
Enfant aimé des tiens, les bénédictions
Naissent, sous l'œil de Dieu, des saintes actions.
La royauté reçut jadis bien des morsures.
La clémence est un baume à de telles blessures.
Dans combien de maisons, veuves de bien des cœurs,
Vont sous ta douce voix se fondre les rigueurs!
O combien de foyers, à la tristesse en proie,
Sous ta royale main s'ouvriront à la joie!
Les larmes qu'on efface ont une voix d'amour
Qui remonte pour nous au céleste séjour.

Il est un prisonnier, d'un beau sang, trop illustre,
Qui voit périr la fleur de son septième lustre.
Comme toi, près du trône il eut un berceau d'or.
Son destin, au départ, prit le vol du condor.
L'Empereur plébéien, le plus grand des grands hommes,

Qui fit si bien savoir au monde qui nous sommes,
Fut son oncle : à travers son règne surhumain,
Pour le faire grandir, il le prit par la main :
L'horizon devant lui s'entr'ouvrait large, immense,
Il suivait l'Empereur, si grand par sa clémence,
Il montait avec lui; mais avec lui tombé,
Fils de reine, en un jour, triste, il a succombé.
Descendu du pouvoir plus vite qu'on n'expire,
Il est mort aux grandeurs de la mort de l'Empire.
C'est ce même jeune homme, à la gloire promis,
Qui gît dans un abîme où son passé l'a mis.
Il a cru dans un rêve, ô pardonnable offense!
Lorsque le grand drapeau, si cher à son enfance,
De nouveau sur le monde agitait ses grands plis,
Il a cru que ses jours d'exil étaient remplis,
Puisque la liberté rentrait dans son orbite.
— Au cœur de l'exilé l'illusion habite, —
Il a cru..... Le mortel qui renaît du trépas,
En revoyant le ciel, à quoi ne croit-il pas?
Le voilà, sans présent, lui, le sang du grand homme,
Dans les ombres d'un fort perdu comme un fantôme;
Lui, qu'enfant appelaient les merveilles des camps,
Il a recommencé la mort depuis cinq ans.

O souviens-toi de lui, prince, à qui l'on enseigne
A réjouir tes yeux des splendeurs du grand règne;
Fais de ton noble cœur sortir un noble vœu.
Napoléon le Grand remeurt dans son neveu;
Enfant, heureux de vivre, et si beau de ta vie,
Rends au pauvre captif sa liberté ravie.

Luis sur les prisonniers, aube du nouvel an.
Les générosités ont un grand jour d'élan;
Allons, enfant heureux, que de bien loin appelle
La couronne, que Dieu ne fait pas toujours belle,
O Comte de Paris, à l'avenir si beau,
Que pousse vers le bien une voix du tombeau,
Exerce, enfant royal, tes grâces souveraines :
Les bienfaits sont d'un roi les plus belles étrennes.
Demande une clef d'or pour rouvrir les prisons.
De bonne heure embellis tes riants horizons.
O petit conquérant! que ta victoire sainte
Du palais de nos rois illumine l'enceinte!
A l'ange du pardon on ne refuse rien :
Va, c'est déjà régner que de faire le bien.

Décembre 1844.

UN ADIEU.

A MADEMOISELLE MARS.

Sur l'horizon des arts, plus d'un nom qui rayonne,
En brillant trop d'un jour, a terni sa blancheur :
Un seul jour peut faner la plus belle couronne;
La tienne a toute sa fraîcheur.

C'est le même parfum d'élégance et de grâce
Qu'exhale ton talent qui fut jeune toujours;
Les pas du Temps sur lui n'ont pas laissé de trace :
Il est encor dans ses beaux jours.

Du temple de l'Esprit séduisante prêtresse,
Par toi le feu sacré s'est conservé si beau;
Chacun de tes regards, habile enchanteresse,
Fut un rayon du saint flambeau.

Chaque son de ta voix, merveilleuse harmonie
Qui charma si longtemps l'ardente nation,
Semblait, en expliquant les secrets du génie,
En être l'émanation.

Lorsque la tragédie allait remuer l'âme
Du héros conquérant sur son trône vainqueur,
Toi, tu faisais monter à son front ceint de flamme
Les sourires de son grand cœur.

Tu pris ton rang d'éclat dans cette grande histoire,
Tu marquas ton passage en ce cours sans pareil;
Et, planète d'amour au firmament de gloire,
Tu scintillas près du Soleil.

Aujourd'hui que l'Empire a replié sa voile,
Abdique ton pouvoir de charme comme lui;
Dans tes beaux souvenirs, cache-toi, douce étoile :
On luit toujours quand on a lui.

LES DEUX PRINCESSES.

POÈME LYRIQUE.

Deux femmes dont le siècle aura gardé la trace,
Qui toutes deux sortaient d'une splendide race,
Ensemble ont éteint leur flambeau.
C'était le sang des rois qui coulait dans leurs veines.
Du sommet des grandeurs, que la mort rend si vaines,
Elles ont gravi leur tombeau.

Les voilà hors du temps. C'est presque à la même heure
Qu'a glissé leur cercueil dans la sombre demeure
Où les vers sont rois du néant.
Dieu sur nos horizons les avait installées.
Comme tout ce qui vient, elles s'en sont allées
Dans l'infini toujours béant.

A genoux! — Car la mort est une loi divine.
L'autre vie est la vraie, et le cœur la devine :
Tout n'est pas la terre. — A genoux!
La mort vit. — On s'élève alors qu'on croit descendre.
Dieu rappelle vers lui tout ce qui n'est pas cendre.
La matière, ce n'est pas nous.

Non, non, il n'est pas vrai qu'on ne soit que poussière.

C'est l'inconnu, c'est l'âme, où la vie est entière,
Qui fait en nous l'être accompli.
Elle doit compte à Dieu de ce qui fut en elle.
Mourir, c'est aborder la justice éternelle.
La vie est un devoir rempli.

Franchissant de la nuit les invisibles portes,
Elles vont donc à Dieu, les deux princesses mortes,
Porter le bilan d'ici-bas.
Elles vont toutes deux, sans cortége et sans pompe,
Voir, dans l'éternité, celui que rien ne trompe
Et qui sait ce qu'on ne sait pas.

L'une est la sœur d'un roi qui régna sur la France;
Son cœur s'est arrêté tout d'un coup, sans souffrance,
Calme et n'ayant rien d'inquiet.
L'autre à Napoléon, qui fut déserté d'elle,
Déroba ses vertus et se fit infidèle :
— Allez devant Celui qui est!....

LA VEUVE DE NAPOLÉON, MARIE-LOUISE.

Louise de Lorraine, approche,
Dit la voix qui se fait entendre chez les morts;
La peur est la sœur du reproche.
Tu trembles! — tu n'as plus ici que tes remords.
Fille du Danube, moi-même
Près du cœur d'un soldat suprême
Je t'avais fait monter au plus beau trône humain.
Je voulais que par toi le géant populaire

Aux vieux temps décrépits soudât la nouvelle ère :
C'est moi qui te mis dans sa main.

Ton immortalité commence
Du jour où le héros te prend dans son bonheur.
L'histoire, aux cris d'un peuple immense,
Fait rayonner ton front des clartés de l'honneur.
Te voilà près du ciel..... La terre,
Pour qu'il éteigne son tonnerre,
Veut que Napoléon s'inspire de ton cœur :
Pour asseoir l'avenir sa gloire te fait mère;
Ton rôle est grand et beau. Mais tout n'est qu'éphémère,
Et le temps vaincra son vainqueur.

Tu ne compris rien du grand homme,
Ni sa pensée en feu, ni son but, ni le mien.
Tu ne fus qu'un léger fantôme
Que dissout la tempête et qui ne laisse rien.
Pour toi, quand croule sa fortune,
Quelle occasion opportune
De lui rendre du cœur ce que le sort lui prend !
En t'armant de ton fils, épouse et mère illustre,
Tu pouvais du grand trône éterniser le lustre :
On est toujours fort d'être grand !

L'enthousiasme t'eût bénie.
La femme, aux jours de crise, a tant d'âme à donner.
Le dévoûment est son génie.
Toi, ta vertu s'en va, dès qu'il vient à tonner.
Qu'une âme jette une étincelle

En France, et l'âme universelle
D'héroïsme à l'instant s'embrase et resplendit.
Mais toi, tu ne sais pas ce qu'un élan peut faire,
Et tu restes muette, en ton aride sphère,
A ce que la gloire t'en dit.

Du grand homme et de son empire
Tu n'es, fille du Nord, que la fatalité.
Sa chute en trouve une de pire;
C'est la tienne, où se meurt ton immortalité.
Oui, quand l'Europe l'emprisonne,
Quand l'air d'Albion l'empoisonne,
Napoléon le Grand ne t'a pas dans ses fers;
Et tu ne franchis pas tout ce qui t'en sépare,
Et tu ne voles pas chercher, femme barbare,
Ta part des maux qu'il a soufferts!...

C'est que tu n'aimais point. — C'est l'âme
Qui fait les chastes feux et les grands sentiments.
Qui n'aime pas n'a pas de flamme.
Tout s'éteignit en toi, devoirs, instincts, serments.
Andromaque inspirait Homère.
Toi qui ne sus pas être mère,
Tu n'obtiendras du temps qu'un éternel affront.
Impératrice, épouse, et mère, trois fois sainte,
Trois fois la majesté dont ta tête fut ceinte
Tomba, coupable, de ton front.

Tu désertas la poésie
Pour les bas-fonds des sens où ne vit que le corps.

Tu bus la grossière ambroisie
Dans la paix des plaisirs où l'âme est sans accords.
Aussi quand, terne et profanée,
Du bas de ta grandeur fanée,
Ta vie au ver funèbre a livré ses lambeaux,
Le mépris de la terre a fait silence! — Arrière!
Loin du ciel, être impur qui ne fus que matière,
Comme les larves des tombeaux!

Et la terrible voix se tut : les cieux tremblèrent;
Et dans l'immensité les esprits se troublèrent;
Et deux ombres alors, d'inégale grandeur,
Passèrent, rayonnant d'une blanche splendeur;
Et ces ombres, fuyant cette âme réprouvée,
Semblèrent s'indigner de l'avoir retrouvée;
Mais bientôt la moins grande obtint, hélas! de Dieu
La faveur d'échanger un éternel adieu.
Et la terrible voix qui, semblable à la foudre,
Résonne au fond des océans,
S'écria : Comparais, toi qui sors de ta poudre,
Adélaïde d'Orléans!

LA SŒUR DE LOUIS-PHILIPPE, ADÉLAIDE.

Aux sentiers purs où je convie
Les vrais fidèles de l'honneur,
L'abnégation fut ta vie
Et le dévoûment ton bonheur.
Ta nature fut d'être grande.

Tu fis de ton cœur une offrande
Aux chastetés du célibat,
Afin que l'âme plus vivante
Revînt à moi plus triomphante,
Puisque la vie est un combat.

La vertu, ce travail des âmes,
Par qui du sort on est vainqueur,
Elle est l'héroïsme des femmes :
C'est l'Esprit-Saint au fond du cœur.
Le tien fut pur : ce qui l'anime
Dans son célibat magnanime,
C'est l'enthousiasme du beau.
Il a la foi des nobles choses.
Les saintes vérités écloses
Dans ta pensée ont un flambeau.

La révolution de France,
Cette conséquence des temps,
Volcan d'une vieille souffrance,
Que depuis Jésus-Christ j'attends,
Tu la comprends, femme héroïque;
La patrie, en ton cœur stoïque,
Reprend son rang en premier lieu.
Tu comprends qu'en sa réussite
La liberté qui ressuscite
Est l'éternelle loi de Dieu.

Lorsque l'ouragan politique,
Qui ne te prend rien de ta foi;

Brise un sceptre paralytique
Dans les mains d'une ombre de roi,
Tu n'en restes pas moins Française.
Sous le trône de Louis Seize,
La France est en mal d'avenir.
De la rédemption c'est l'aube
Qui doit faire le tour du globe.
Tu vois le grand soleil venir.

L'avenir est venu. La France,
Révélatrice en action,
Met, peuple de la délivrance,
Tout peuple en résurrection.
La vieille Europe s'est dissoute.
Par la gloire et le temps absoute,
La révolution grandit.
Elle s'avance d'un pas ferme.
Le gouffre, à ma voix, se referme,
Et tout va comme je l'ai dit.

Oh! qu'il fut beau pour le ciel même,
Le jour où, s'armant de ma loi,
Le peuple de sa main suprême
Fit de ton frère un nouveau roi!
C'est alors que, sœur magnifique,
Poussant le règne pacifique,
Retenant le char emporté,
Toi tu t'avanças des premières,
Et sur le trône des lumières
Tu patronas la liberté!

La passion du beau t'enflamme.
De la vie elle est le ressort.
Tu sais, amazone de l'âme,
Que l'héroïsme est roi du sort.
Tu sais que, du temps grande hostie,
Toute nouvelle dynastie
En s'immolant fait sa beauté;
Et qu'il faut dans toute famille
Que le soleil du peuple brille
Pour mûrir toute royauté!

Des droits révélés chaste apôtre,
Femme-philosophe à la cour,
Tu fus le contraire de l'autre,
L'impératrice sans amour.
Au premier coup de vent flétrie,
L'Autrichienne sans patrie
Baisse le cœur plus que le front.
Mais dans l'intrépide Française
La fortune, bonne ou mauvaise,
Ne sait où placer un affront.

C'est que tu gardais pour richesse
Un patriotisme éternel.
Tes conseils étaient la sagesse,
Ta force l'amour fraternel.
L'autre fut pauvre en tout son être.
Toi, que mon soleil a fait naître,
Toi qui toujours as combattu,
Viens, femme, auprès de Dieu qui t'aime,

Recevoir l'immortel baptême!
Repose-toi de ta vertu.

La grande voix se tut, et l'âme bienvenue,
Par l'Hosanna céleste à l'instant reconnue,
Retrouvant un ami dans chaque séraphin,
S'installa près de Dieu dans le bonheur sans fin.

LES IMPÉRIALISTES,

OU

UNE PAGE D'HISTOIRE.

A MADAME LA BARONNE SALVAGE DE FAVEROLLES.

L'orgueil, s'il est permis à l'homme d'en avoir,
Sied à ceux dont l'esprit a le don d'entrevoir,
Et qui, hors du courant des foules égarées,
Pressentent les grandeurs par le sort préparées.
Quand tout semble autour d'eux ne plus se souvenir,
Ils trouvent dans leur foi la loi de l'avenir.

Vous souvient-il, Français, de l'époque néfaste
Où l'honneur fit chez nous un naufrage si vaste,
Quand trahi, non vaincu, le prisonnier des rois,

A qui de son grand sceptre on faisait une croix,
Alla sur son calvaire anglais, à Sainte-Hélène,
Clore sa majesté dont la terre était pleine?
Nos libertés semblaient, jonchant le même écueil,
Avec Napoléon dormir dans son cercueil.
Eh bien! du règne éteint l'immense sépulture
Recomposait dans l'ombre une Pâque future;
Et l'immortelle mort de nos droits les plus beaux
Redevenait la vie éclose des tombeaux.

Le monde appartenait aux geôliers du grand homme
Dont la cendre devait rentrer sous le vieux dôme.
La France, leur victime et leur épouvantail,
Niobé que les rois dépouillaient en détail,
Pâle, le front meurtri, le cœur mort, les mains vides,
Tombait sous les rançons de ses vainqueurs avides,
Et l'ancien monde, au joug de leur paternité,
Paraissait en avoir pour une éternité!...
Tout semblait dit. — Les lis fleurissaient pour les fêtes
Sous le soleil bâtard levé sur nos défaites;
Et les Bourbons, armés d'un sceptre raccourci,
A la Sainte-Alliance, hélas! disaient : Merci!
Ils avaient ce malheur, sur qui rien ne se fonde,
De personnifier notre chute profonde.
Rois de la déchéance, exécuteurs du sort,
Ils relevaient sans vie un trône sans ressort.

N'importe! on s'amusait de nos maux : les cantiques
Glorifiaient l'orgueil des royautés antiques;
L'oligarchie autour de nous dansait en chœur;

Le sceptre des Bourbons nous traversait le cœur;
Et l'Europe foulait, pour venger Louis Seize,
Le cadavre fumant de la gloire française.
La révolution des principes nouveaux
Expirait comme Hercule après ses grands travaux;
Car les rois lui taillaient, pour terminer la crise,
Sa robe de Nessus dans la capote grise.
Ainsi l'aveuglement de ces temps pleins d'erreur
Croyait tuer l'idée en tuant l'Empereur;
Et nul roi ne voyait qu'on créait un Messie
Pour les retours futurs de la démocratie.

En attendant ces jours, qu'au delà des cyprès
Dieu devait ramener trente-trois ans après,
Les Bonaparte en deuil, dans leur gloire importune,
Erraient, ne conservant qu'un nom de leur fortune;
Et ces grands parias, proscrits de tout sentier,
N'étant d'aucun pays étaient du monde entier.
Les soldats du grand homme, expulsés de la gloire,
Martyrs de l'héroïsme expiré sur la Loire,
S'en allaient, eux aussi, libérés de l'honneur,
De leurs grands souvenirs cacher l'obscur bonheur;
Et pleins du feu sacré, au sein des foyers sombres,
Ils adoraient entre eux leur soleil couvert d'ombres.
Leur long apostolat, sur leurs autels ruraux,
De leurs calleuses mains grandissait le héros;
Et pendant que des rois se grisait la victoire,
Nos vieux braves faisaient marcher la grande histoire.

Nous étions quelques-uns, parmi les naufragés,

Qui gardions notre dieu dans nos cœurs outragés.
Pendant que la marée, en montant dans nos villes,
Entraînait dans son flux des flots d'âmes serviles,
Lorsque la bourgeoisie et le monde élégant
Précipitaient leur culte aux pieds du roi de Gand.
De rares défenseurs de l'immense victime
Remplissaient les devoirs d'un sacerdoce intime;
Et dans la liberté de leur amour fervent,
Ils rendaient leur grand mort, partout, toujours vivant.

Mon âge dépassait le siècle d'une année.
Aux soins d'un vil repos toute âme condamnée
S'indignait. — Waterloo fit couler tous mes pleurs,
Et ma muse naquit des publiques douleurs.
Le deuil de la patrie est fécond en poëtes.
Les indignations restent-elles muettes?
Je chantai hautement le Christ de nos soldats,
Que reniaient, comblés, tant d'éclatants Judas.
L'audace d'un enfant devint un sacrilége,
Et l'ordre d'un Bourbon m'extirpa du collége.
Le jeune lycéen eut, sous le drapeau blanc,
L'honneur d'être expulsé par un prince du sang :
Toulouse s'en souvient. Les préfets et les maires,
Qui traitaient mes amours de coupables chimères,
Me lançaient leurs limiers comme au pas d'un vaurien.
Quand il bat pour quelqu'un, le cœur n'a peur de rien.
J'étais brave d'aimer; l'incorrigible élève
Tirait pour son héros et la plume et le glaive.
Avec de la bonne encre et du sang généreux,
On craint peu les tyrans; les craintes sont pour eux.

J'avais, pour appuyer ma jeune idolâtrie,
L'Empereur d'un côté, de l'autre la patrie.
Dans ces deux mots si grands, dans ces deux noms si beaux,
Nous, vaincus, pour marcher, nous avions deux flambeaux,
Et nous marchions..... L'Empire en nous gardait son germe.
Du triomphe royal nous pressentions le terme.
Fils du peuple, en ayant l'âme et le souvenir,
Nous sentions dans nos seins fermenter l'avenir.

A chaque phase humaine il faut sa dynastie
Qui de l'autorité des temps soit investie.
C'est le siècle qui marche avec un front nouveau.
C'est elle qui pour sceptre apporte un saint niveau,
Et dont la force neuve, en qui Dieu se révèle,
Devient des droits de tous la majesté nouvelle.
L'Empereur mort, son fils pour le peuple était lui.
Ses feux vont encor loin quand le soleil a lui.
S'il tombait à son tour, l'orphelin de la gloire
A d'autres successeurs léguait la grande histoire.

C'est ainsi qu'inspirés, nous autres jeunes gens,
Des résurrections intrépides agents,
Nous allions vers le but armés d'une foi sainte:
Car d'un volcan mortel la charte était enceinte;
Et lorsque l'Empereur sur son calvaire en feu
Mourut..... c'est vers son fils que nous suivîmes Dieu.
L'univers tressaillit à la mort du grand homme.
De tous les cieux soudain s'empara son fantôme:
L'imagination des peuples le comprit.
Les grands morts ont pour eux l'espace de l'esprit.

Ma muse, dans ces temps de tristesse biblique,
Transfigura le dieu de la grandeur publique.
J'annonçai, dans le vide où nos cœurs s'abîmaient,
Qu'à l'horizon des lis des foudres se formaient.
Toute pensée en deuil se change en prophétesse.
Déjà Dieu remuait le cerveau de Lutèce.
Le fils de l'Empereur, quoique absent et gardé,
Des yeux du peuple en feu se sentait regardé.
Il était le drapeau des victoires prochaines.
La royauté flottait, en secouant ses chaînes.

Elle sombra! — Le peuple enfin se réveillait.
Waterloo s'écroula sous les pieds de Juillet.
La Restauration (nos mœurs sont ainsi faites)
Avait les flancs rongés du mal de nos défaites.
Les cancers de l'honneur sont toujours les moins longs.
N'est-ce donc pas mourir que vivre à reculons?
La vie est d'avancer pour tout corps politique :
Dès qu'on est hors du peuple on est paralytique.

L'ouragan de Juillet avait tout effacé,
Car les Bourbons n'étaient que les rois du passé.
Et pourtant, par l'effet d'une folle entremise,
Sous un autre Bourbon la liberté fut mise.
Ceux par qui le veau d'or est toujours adoré
Glissèrent dans ses mains un sceptre redoré.
Ainsi Louis-Philippe, heureux avant l'orage,
Reprit le joug royal pour un nouveau naufrage.
Destin fatal, qui place Ulysse d'Orléans
Sur un cap de tempête, entre deux océans!

L'habileté du roi-citoyen mit sa force
A faire avec le peuple un funeste divorce:
Tout règne se dissout quand le peuple est à part.
Sa royauté devait périr de son départ.
Ce philosophe roi, malade d'origine,
Et qui voulait le bien plus qu'on ne l'imagine,
Ne put que marcher mal sur un chemin étroit.
En France, on doit tomber quand on part du pied droit.
Jeu bizarre du sort! les Bourbons des deux branches,
Par qui nos libertés furent fortes et franches,
Virent ces libertés les frapper sans remords.
C'est qu'ils ne conduisaient que des intérêts morts!

O souvenirs pour moi d'une douce importance,
Quand je fis de son deuil sortir la reine Hortense,
Quand, couvert de poussière et d'orgueil tout fumant,
J'annonçai de Juillet le grand événement!
Le jour naissait à peine : heureux de mon aubade,
J'accourais au galop du grand-duché de Bade.
On l'éveilla; mon sein portait les trois couleurs.
Elle comprit..... sa joie éclata par des pleurs!
La révolution la trouva digne et calme.
De ses douleurs d'exil, moi, j'y voyais la palme.
Dieu! — dit-elle, à l'aspect du bonheur imprévu,
Ce beau jour, l'Empereur, hélas! ne l'a point vu!
La reine s'oubliait pour penser au grand homme.
Rêveuse, elle ajouta : Mes fils, le roi de Rome.....
Ah! leur drapeau de gloire en France est de retour;
Mais nous, peut-être encor ce n'est pas notre tour.
Il faudra que la France, où d'Orléans respire,

Passe encor par ce roi pour aller à l'Empire.
Chère France, le sort..... qui peut le pénétrer?
Moi, c'est par un cercueil que je dois y rentrer.

Ainsi que l'Empereur morte sur un calvaire,
La reine, qu'avec lui notre culte révère,
D'un triomphe plus grand n'a point vu le beau jour.
De son fils à sa vie a manqué le retour.
Le vide l'a tuée..... elle n'eut auprès d'elle,
De toutes ses grandeurs, qu'une femme fidèle,
Un cœur, frère d'exil, comme les aime Dieu,
Qui recueillit le sien dans son suprême adieu.
Sa douce majesté, pour jamais endormie,
Pour la rendre à la France eut du moins une amie,
Qui, forte jusqu'au bout, dame d'honneur du deuil,
Comme on servait son trône a servi son cercueil[1].

La reine avait dit vrai. — Le grand peuple en layette
Dans les mains d'Orléans fût mis par Lafayette.
Pour mieux recommencer, la Révolution
Demande au roi nouveau son absolution.
Et cependant la France était bonapartiste!
Le monde officiel est un terrible artiste!
C'était le roi de Rome, espoir de nos douleurs,
Que demandait le peuple avec les trois couleurs.

[1] Tout le monde a reconnu madame la baronne Salvage de Faverolles, que l'auguste reine a nommée, sur son lit de mort, l'exécutrice testamentaire de ses dernières volontés. Ce fut cette infatigable amie qui conduisit la dépouille mortelle de l'exilée d'Arenenberg à Rueil, auprès de l'impératrice Joséphine. Quel honneur vaut celui-là?

Au lieu du coq sans vol, aux ailes retenues,
Nos drapeaux attendaient les aigles, rois des nues.
Mais les grands souvenirs furent mis de côté,
Et la Banque en tremblant bâcla sa royauté.

Pour les Napoléons, demeurés sans défense,
D'un exil plus cruel recommença l'offense.
La reine me chargea de messages secrets
Où régnaient ses fiertés bien plus que ses regrets.
J'étais seul..... je trouvai toutes les consciences
Pour le joug d'or nouveau pleines d'impatiences.
Tous ces grands que l'Empire avait largement faits,
Ainsi que leurs devoirs, oubliaient ses bienfaits.
Que de blasons cachés de la nouvelle roche!...
Ils n'étaient pas sans peur, n'étant pas sans reproche!
Les lettres de la reine et mes appels de cœur,
Rien ne fit..... le soleil levant était vainqueur.
Les déserteurs disaient, dans leur cynisme immonde,
Que les Napoléons n'étaient plus de ce monde.
Vous mentiez : car le peuple, ô beaux caméléons,
Persistait à se voir dans les Napoléons.
J'étais du peuple, moi..... je pressentais dans l'âme
Les retours du grand nom qu'aujourd'hui l'on proclame;
Et toujours seul, poëte obscur, mais vrai croyant,
J'osai me mesurer avec Châteaubriant.
Il mit pour Henri Cinq son cœur dans un volume,
Pour les Napoléons je dégaînai la plume;
Mais pendant ces tournois de deux fidélités,
La bourgeoisie allait dans ses fatalités.

Ce fut dans ces temps-là que l'héroïque Hortense
Du doux nom de Blondel couronna ma constance,
Et que pour un duel, où courut mon bonheur,
Elle me protégea d'un talisman d'honneur.
En tous lieux, quand la France oubliait d'être juste,
J'étais le chevalier de la famille auguste.
Ce fut dans ces temps-là que l'ombre des cachots
Fermentait sur mon cœur comme l'eau sur la chaux.
Mon jeune enthousiasme, au feu démocratique,
Aimait pour les déchus à se mettre en pratique.
Le napoléonisme était un long combat;
On est fier de souffrir quand l'âme est au débat.

C'est alors que, touché de mes coups de jeunesse,
Dans ses affections m'offrant mes droits d'aînesse,
L'Empereur d'aujourd'hui, le délaissé d'alors,
Dont s'inquiétaient peu nos seigneurs tricolors,
L'exilé, qu'attendaient nos suprêmes comices,
De ses hardis secrets m'accorda les prémices.
Ne le voir qu'un instant, c'était l'aimer toujours.
Du destin dans ses yeux j'entrevis les retours.
Le premier, révélant sa nature loyale,
Je dis ce qu'il serait en pleine cour royale.
Les juges souriaient..... les froids municipaux,
Eux, me serraient la main, y sentant mes drapeaux,
Et lorsque je rentrais dans mes cachots humides,
Comme ils n'étaient point vus, devenant moins timides,
Ils disaient : « La patrie emboîtera son pas;
Qu'il vienne!... » Le captif ne se trompait donc pas!
Car il avait compris qu'après le roi de Rome

Tout l'Empire devait sortir de ce jeune homme :
Car il avait surpris dans son calme rêveur
L'élan d'un patriote et l'âme d'un sauveur.

Souvent l'enthousiasme est de la clairvoyance.
Les sarcasmes pleuvaient sur notre imprévoyance.
Insensés, disait-on, où vous égarez-vous?

Les sages si prudents n'étaient-ils pas les fous?
Pour prix de mes combats, qu'on frappait d'anathème,
Le prince de mon fils consacra le baptême;
Et filleul de l'exil, ce fils, dès son berceau,
De l'Empire futur obtient le premier sceau.
Louis-Napoléon de bonne heure inaugure
L'art des affections : c'est d'un heureux augure.
Car du cœur du grand homme héritant les beautés,
S'il doit lui ressembler, c'est par les beaux côtés.

Pour mettre cependant son culte en évidence,
Le peuple s'entendait avec la Providence.
La nation d'en haut se parquait dans l'erreur;
La nation d'en bas couvait son Empereur.
Les soldats-laboureurs, apôtres sous le chaume,
Partout des d'Orléans dépiéçaient le royaume.
On voyait dans Paris, seuls, deux et trois fois l'an,
De leurs vieux souvenirs ressuscitant l'élan,
On voyait les débris de nos grandes batailles,
Mutilés, et le front paré de leurs entailles,
Aller, tristes mais fiers, le cœur plein du passé,
Apporter leur hommage à leur grand trépassé.

La foule avait pitié de leurs nobles misères.
Ils semaient l'avenir dans leurs anniversaires.
Leurs vieux habits de guerre ornaient d'un saint orgueil,
Comme autant de surplis, ces prêtres d'un cercueil.
Pour les regards du peuple, au deuil expiatoire,
Chaque uniforme était une page d'histoire.
Leur culte ainsi formait, près d'un trône mourant,
Entre les Bonaparte et le peuple un courant,
Un fluide d'amour, une ligne électrique,
Qui devait éclater par un réveil féerique.

Le réveil est venu : plus prompt qu'un biscaïen,
Le volcan a lancé le grand nom plébéien.
La foudre est le remède alors qu'un mal empire.
Austerlitz a rendu le soleil de l'Empire;
Et l'heureux fils d'Hortense, ouragan réfléchi,
Qui sous les vents du sort n'avait jamais fléchi,
Le prince (Dieu les fait ainsi quand l'heure sonne)
Qui trois fois pour la France a joué sa personne,
A la troisième fois, à l'instar du héros,
Par un coup de tonnerre a tué le chaos.
Il est bien l'héritier de l'immortelle hostie.
Le grand peuple a repris sa grande dynastie.
L'aigle a remis sa serre au bout de nos drapeaux.
La Révolution va grandir au repos.
L'ordre qu'avait détruit l'invasion fatale
Recommence le cours de sa force vitale.
Nos vétérans d'honneur ne demandent plus rien.
Ils disent comme Dieu, l'œuvre faite : C'est bien!
Une métamorphose immense, universelle,

Au front de la patrie en tous lieux étincelle.
C'est qu'en haut, comme il faut qu'en ait le genre humain,
Nos droits ont une tête, et la tête une main!

Maintenant, c'est toujours le même phénomène :
Ceux qu'un flux emporta, le reflux les ramène.
Les insulteurs d'hier, fiers courtisans du jour,
De l'astre aux rayons d'or inondent le séjour.
Qu'importe! le soleil prend tout dans son orbite.
C'est au fond de nos cœurs que le triomphe habite.
Nous avons fait pousser l'arbre sur un cercueil.
A d'autres les beaux fruits; mais à nous seuls l'orgueil!
Et comme Galilée, en qui la foi respire,
Disons : La nation tournait donc à l'Empire!

Oui, dans les mauvais jours, quelques rares soutiens,
Seuls, nourrissent la foi, comme au temps des chrétiens.
Ils ont au fond du cœur une seconde vue,
Qui prévoit de bien loin toute chose imprévue.
Oui, pendant que le monde, aux instincts inconstants,
S'enfonce, aveugle et sourd, dans le limon des temps,
Pendant que l'intérêt, qui de tout s'accommode,
Courtise, en les frondant, les pouvoirs à la mode,
Il est des dévoûments intraitables, sans peur,
Qui des succès du jour voient le prisme trompeur,
Et, défenseurs obscurs d'un empire qui tombe,
Suivent le doigt de Dieu qui doit rouvrir sa tombe,
Découvrent sur la route où la gloire a passé,
Par delà le présent, le retour du passé,
Et qui, d'un grand principe intrépides apôtres,

Allument leur lumière aux ténèbres des autres.
Ces privilégiés des fidèles amours
Lisent à l'horizon quand viendront les beaux jours.
Chrysalides d'un culte absent des folles joies,
Pour les manteaux futurs ils font leurs lentes soies;
Et vers le but lointain fixant toujours les yeux,
Ils attendent l'instant de s'envoler aux cieux.
Aussi, quand leur triomphe est né de leurs défaites,
Les résurrections les font croire prophètes.
C'est alors, au retour de leur culte vainqueur,
Qu'on s'aperçoit combien on voit loin par le cœur.
Alors ces précurseurs, conservateurs de l'âme,
Gardiens du feu sacré d'où doit jaillir la flamme,
Disent avec orgueil, quand la flamme a jailli :
Nous étions dans le vrai; seul, le monde a failli.

Paris, 1853.

L'INAUGURATION

DU CHEMIN DE FER DE DIJON.

ODE.

AUX DIJONNAIS.

I.

L'eau mugit; du départ le siphon siffle l'heure,
Le colosse s'ébranle, et le sol qu'il effleure
Tremble sous le convoi qui fuit.

Les distances s'en vont; et, dévorant l'espace,
Le géant voyageur serpente, glisse et passe :
On dirait que le vent le suit.

II.

Homme, Dieu t'a fait roi des puissances occultes,
Ton génie a conquis tous les secrets incultes
Que la nature te cachait.
L'air, les astres, les mers, l'infini, l'invisible,
Homme, tout t'appartient, car tu peux l'impossible :
Dieu t'a marqué de son cachet.

III.

Toi-même, tu te fais créateur. La science
Vient de lui. L'univers est dans ta conscience;
Tes pas sont des conquêtes d'or.
L'industrie, en marchant, cherche, pénètre, invente,
Et court à l'avenir, chaque jour plus vivante,
Avec des ailes de condor.

IV.

La vapeur, à présent, jeune reine du monde,
Comme l'imprimerie, est la force féconde
Qui produit d'immenses accords.
Aujourd'hui, cœur à cœur, les cités se répondent :
Sur les lignes de fer les peuples se confondent
Et ne forment plus qu'un seul corps.

V.

Les rails, qui des États franchissent les enceintes,
Sont les fils conducteurs des fraternités saintes,
Ces fluides nationaux.
Une âme universelle au loin se communique,
Et l'Europe devient une famille unique
Déroulant ses vastes anneaux.

VI.

Inaugure, ô patrie, une de ces artères
Qui de la grande vie accroissent les mystères.
Dijon, Lyon, Marseille, Alger :
Ce sont les quatre points d'une route vitale
Par où, comme un cerveau trop plein, la capitale
A des forces à dégager.

VII.

C'est par là que Brennus s'en alla prendre Rome,
Que Bonaparte apprit à se faire grand homme,
Nouveau Jason d'une autre Argo ;
C'est par là que la gloire ouvre toujours sa voie;
C'est par là que nos coups vont où Dieu les envoie :
C'est le chemin de Marengo!

VIII.

Oh! combien l'Empereur serait fier de nos fêtes,

Fier des prospérités que la science a faites,
Fier des merveilles de nos arts!
Oh! comme il aimerait, ce Dieu de nos annales,
Les prodiges sortis des mains nationales!
Ces spectacles vont aux Césars.

IX.

Son neveu, qu'il inspire et qui le représente,
Est là, qui s'associe à la grandeur présente
De ce peuple qu'il aimait tant.
L'Empereur vit en lui; c'est lui que, forte et libre,
La foule a salué de cet amour qui vibre
Autour d'un cercueil éclatant.

X.

De nos gloires d'hier son nom reste l'emblème.
La révolution, qui résout son problème,
L'a remis sur son beau pavois.
Ce nom, qu'avait un jour brisé l'Europe ingrate,
Est encor le drapeau du monde démocrate :
Dieu l'a dit de sa grande voix.

XI.

Oh! voyez, en tous lieux, comme la foule immense
Marche à Napoléon! — Le passé recommence.
Son passage allume les cœurs.
Voyez comme la joie a le verbe énergique!

C'est que les sentiments sont la grande logique
Du peuple, aux souvenirs vainqueurs.

XII.

A toi, Bourgogne ! — à toi, Dijon, la cité-reine !
Exerce avec orgueil ta part de souveraine :
C'est le sang du héros qui vient.
Quand l'Empire croulait dans sa lutte stoïque,
C'est pour ton Empereur que tu fus héroïque.
— Gloire à celui qui se souvient !

XIII.

La liberté française, éternel phénomène,
Sur ces courants de fer de la pensée humaine
En tous lieux porte l'avenir.
La souveraineté de la raison circule ;
Nos révolutions en sont le crépuscule :
Les grandes clartés vont venir.

Dijon, 1er juin 1851.

MONK.

ODE.

Messieurs, la France est le pays de la loyauté. Laissons à Carthage sa foi punique.
(L'Empereur Napoléon.)

La trahison n'est pas de nature française ;
Sous notre ciel loyal la fourbe est mal à l'aise :
L'honneur est de notre horizon.
Il faut le grand soleil à notre grande vie :
Et de tout temps la France, au devoir asservie,
A dit, Halte! à la trahison.

Nos pères, les Gaulois, nos éternels modèles,
Droit et ferme, aux dangers couraient à tire-d'ailes :
Sans cuirasse ils bravaient le sort.
La bravoure n'a pas de ligne satanique.
Leur génie a laissé tout leur sang volcanique
Dans nos veines de peuple fort.

Rome, aux jours de terreur, s'écriait : — Qu'on se lève!
Les Gaulois vont venir : c'est l'ouragan du glaive;
Où va l'éclair vont les Gaulois.
Tout tremblait sous leurs pas. Cette indomptable race,
Qui jamais ne laissa de honte sur sa trace,
N'eut pour aïeux que ses exploits.

Qui dit brave dit franc. — Jamais la poésie
N'inventa des guerriers de moins d'hypocrisie :
Les ruses vont mal aux grands cœurs.
Braves à bout portant, sur tout champ de bataille,
Partout leur héroïsme y prend son rang de taille :
Ils sont eux, vaincus ou vainqueurs.

Leur cœur se met toujours où Dieu veut qu'il se mette.
En avant! — C'est le cri de ce peuple-comète
Dont tous les pas sont des clartés.
Tout le long de l'histoire ou passée ou nouvelle,
Sa vie est lumineuse; en lui seul se révèle
Le dieu des grandes libertés.

Que le tombeau du Christ ou qu'un peuple en souffrance
L'appelle..... Au saint appel qui répond?—C'est la France.
Les Croisades portent son nom.
Elle se précipite où l'on a besoin d'elle.
Elle est le bras du temps. L'amazone fidèle,
Pour marcher, n'a jamais dit : Non!

Quel bonheur de sortir d'une source gauloise!
Sur le Rhône, l'Adour, la Meuse, l'Ain ou l'Oise,
C'est le même courant d'honneur.
Il ne tarit jamais. — Soyons fiers de nous-mêmes.
Les abnégations sont nos plaisirs suprêmes;
C'est dans l'âme qu'est le bonheur.

Et pourtant, qui l'eût cru? dans ce pays des braves,
Il se trouve aujourd'hui des gens, des hommes graves,

Des esprits d'élite égarés,
Des fils adultérins de la grande patrie,
Qui ressuscitent Monk, Monk, cette âme flétrie,
Cette étoile aux rayons tarés!...

Monk, ce soldat-tartufe, idole des perfides,
Dont les faux sentiments, de richesses avides,
En ont fait un Judas guerrier.
Monk, ce renard anglais aux intrigues obliques,
Ce rongeur frauduleux des libertés publiques,
Dont la tente fut un terrier.

Et c'est lui qu'on exalte, à nous, Gaulois de l'âme!
A nous que l'Empereur, avec des mots de flamme,
Enthousiasmait pour le grand;
A nous, vanter ce Monk, cette vertu bachique,
Qui fit de son épée un stylet monarchique!
Et c'est ainsi qu'on nous comprend!

L'illustre misérable, un Scapin, on l'admire!
Où Cromwell eut un peuple entier pour point de mire,
En lui bâtissant l'avenir,
Lui, Monk, démolissant le temple du grand homme,
Du passé sur le trône exhume le fantôme,
Qu'un crime heureux fait revenir.

Le beau travail! — Bientôt la royauté-mensonge
Croule sous les mépris comme un stupide songe :
Les Stuarts n'étaient plus du temps.
La mort n'est pas la vie. — Alors que tout progresse,

Il faut d'autres grandeurs à la grande maîtresse,
La Liberté, qui dit : J'attends!...

Elle attendit fort peu. — Le flot qui toujours monte
Emporta les Stuarts, leur principe et la honte
Que l'Angleterre avait au front.
L'esprit humain n'a pas de halte. — La victoire
Que Monk avait volée au peuple, dans l'histoire
S'incrusta comme un lâche affront.

Son nom, le temps le cloue au pilori du monde.
Et ce héros des cours, comme un squelette immonde,
Pend au gibet des nations.
Monk, comme un type impur dans les fastes demeure.
Peuples, il ne faut pas que la trahison meure :
L'histoire a ses damnations.

Qu'il soit maudit! — C'est là l'idéal royaliste!
On voudrait d'autres Monk! Sur l'infamante liste,
Le crime attend des noms français.
Jamais! — C'est l'honneur seul qui fait vibrer nos fibres.
Nous sommes des Gaulois, des Francs, des âmes libres,
Des héros..... Monde, tu le sais!

Non, pas de perfidie en notre belle France!
Le peuple chevalier n'eut jamais de souffrance
Du côté de sa loyauté.
Deux mots, fuir ou trahir, soulèvent nos colères.
Gloire, patrie, honneur, dans nos vocabulaires
Gardent toujours leur royauté.

Ah! couvrons ces vils jours des crêpes les plus sombres,
Ces jours de chute immense où, vainqueur dans les ombres,
Tout l'Occident tomba sur nous,
Quand l'empire colosse eut son heure fatale,
Et qu'on vit piétiner dans notre capitale
Le monde, la veille à genoux!

Du feu des trahisons ce vil temps s'illumine;
L'Empereur ne pouvait crouler que par la mine.
Trois noms souillent ces jours d'enfer.
Trois Judas de nos traits sont l'éternelle cible;
Et pour toujours le peuple, en sa haine invincible,
Les marqua de son rouge fer.

Ainsi donc Monarchie, Empire ou République,
La France à l'univers par ses vertus s'explique :
Ses mains tiennent mal les poignards.
La franchise est le nerf des mœurs nationales.
Ce ne sont pas des Monks que veulent nos annales :
A la France il faut des Bayards!

Sa valeur expansive aime la ligne droite.
Rien de faux, rien d'impur, pas de pensée étroite.
Elle est l'amour en action.
Dans ce pays soldat tout est chevaleresque.
Contre le déshonneur sa gloire pittoresque
Reste toujours en faction.

C'est qu'il est avant tout, l'histoire le proclame,
De l'humanité même ou l'instrument ou l'âme :

Selon les jours, glaive ou flambeau.
Il éclaire le monde, il renverse l'obstacle.
Dans chaque acte, à Dieu même il se donne en spectacle,
Parce qu'il a l'instinct du beau.

Aux nobles nations il faut de nobles hommes.
Napoléon au siècle a montré qui nous sommes,
Partout où sa gloire a passé.
Voilà trois fois mille ans que nous vivons de l'âme.
Nos fils de nos aïeux auront la sainte flamme :
L'avenir est dans le passé.

Paris, 5 février 1851.

VIVE L'EMPEREUR.

ODE.

Quoi! vive l'Empereur, serait un cri rebelle!
Cette France adorée, et qu'il rendit si belle,
Proscrirait ce cri des héros!
Quoi! la Grèce infidèle à son divin Alcide!
Après un demi-siècle, un oubli parricide!
Donner raison à ses bourreaux!

Non, non, les nations ne sont jamais ingrates.
Ce cri dont s'enivraient nos grandeurs démocrates,

Quand les rois marchaient contre nous;
Quand frappés de la foudre, au bruit de nos fanfares,
Les royaumes prenaient nos étendards pour phares
Et s'inclinaient à nos genoux;

Ce cri que répétaient tous les échos du monde,
Quand avec l'Empereur, dans sa lutte féconde,
La France au loin dictait ses lois;
Quand, versant l'avenir de son large cratère,
La révolution fertilisait la terre
Sous ses laves de sang gaulois;

Ce cri, c'était l'élan de la reconnaissance,
C'était l'explosion de notre renaissance,
La fierté jaillissant du cœur;
C'était l'orgueil du peuple ébloui de prodiges,
Qui, grand et possédé d'héroïques vertiges,
Touchait les cieux d'un front vainqueur.

Oui, vive l'Empereur!.... Ce cri de la victoire
Qu'en vastes lettres d'or enregistra l'histoire
Sur notre globe impérial.
Oui, vive l'Empereur!.... Ce cri d'une ère épique
Que la gloire poussait, dans sa course olympique
Du Kremlin à l'Escurial!

Oh! que la France alors avait des jours de flamme!
La passion du beau lui tenait toute l'âme;
Ses destins étaient triomphants.
Un saint patriotisme embrasait sa pensée;

Et sa splendeur au loin brillait, récompensée
Par les splendeurs de ses enfants.

Du monde occidental la France était la reine.
Les rois se pénétraient, à sa voix souveraine,
D'une magnifique terreur.
Qu'elle avait bien raison, dans son idolâtrie,
D'ériger le grand homme en dieu de la patrie
Et de vivre dans l'Empereur!

Oui, vive l'Empereur! — toujours lui! — Vive l'ère
Où, montée au niveau du géant populaire,
La patrie emboîtait son pas;
Où la démocratie, heureuse de son lustre,
Planant à ses côtés, sur son pavois illustre,
Marquait le temps de son compas!

Sous le dieu plébéien, que toute langue nomme,
Être Français, c'était devenir plus qu'un homme;
C'était guider le genre humain;
C'était aller du cœur où va tout cœur de flamme;
Dans le culte du beau c'était vivre de l'âme,
Comme fit le peuple romain.

Notre génie avait le vol de l'aigle immense.
Sous le souffle divin d'un grand cours qui commence,
Tous nos pas étaient éclatants.
Le grand peuple, sorti héros de ses chaumières,
S'avançait et, le front tout chargé de lumières,
Formait l'avant-garde du temps.

Vive donc à jamais le plus grand des grands hommes
Qui, sorti de nos flancs, nous fit ce que nous sommes,
De la gloire éternel rentier,
Qui, de ses fortes mains aux vieux sceptres fatales,
Nous apprit le secret de nos forces vitales,
En l'apprenant au monde entier!

Le peuple, dont l'amour demeure intarissable,
Qui jamais ne bâtit ses temples sur le sable,
Dont le cœur est un Panthéon,
Le peuple l'a gardé ce cri de ses entrailles;
Il le pousse toujours comme au temps des batailles :
Il se sent dans Napoléon.

Ce cri retentissait, quand la démocratie
Vit son drapeau vivant, son Empereur-Messie
Tomber en défendant nos droits;
Quand l'Empire français, République faite homme,
Des principes nouveaux auguste et second tome,
Se fermait sous la main des rois.

Ce cri retentissait, quand, aux bords de la Loire,
Debout, la Grande-Armée expirait dans la gloire,
S'enveloppant de sa splendeur;
Quand elle déposait les lauriers de nos fastes,
Et qu'elle s'écriait, dans ces heures néfastes :
Plus d'Empereur, plus de grandeur!

Ce cri retentissait d'un bout du monde à l'autre,
Quand, du règne du peuple impérissable apôtre,

Martyr de la fatalité,
Sur son calvaire en feu, tué par l'Angleterre,
L'Empereur expiait, sous les pleurs de la terre,
Sa terrible immortalité!

Ce cri retentissait, quand aux vœux de la France,
Pour en déposséder l'île de la souffrance,
Albion rendait son cercueil,
Et que le Christ soldat, rappelé par nos larmes,
Revenait, mort vivant, triompher sous nos armes
Et reposer dans notre orgueil!

Enfin, quand nos destins sont redevenus libres,
Ce cri plus que jamais a vibré dans nos fibres;
Parti comme un coup de canon,
Il est sorti des cœurs pour dompter le naufrage,
Quand, ravivant sa foi dans son vaste suffrage,
Le peuple a repris le grand nom.

C'est que le peuple est juste et que le beau l'enflamme,
Qu'il a pour ses sauveurs tous les instincts de l'âme;
Son choix ne vient pas du hasard!....
Il ne s'est pas trompé. — L'héritier du grand homme
Reproduit le grand cœur qui dort sous le vieux dôme.
Auguste..... c'est encor César.

Vive donc l'Empereur! mot d'ordre de nos pères
Ce cri signifiait : Vivent nos lois prospères,
Dont l'aigle portait le bonheur!
Vive la France illustre allant de fête en fête,

L'héroïque bon sens remonté sur son faîte,
Et vive l'ordre dans l'honneur!

Car le peuple était las, le grand peuple des braves,
De n'avoir pas sa vie, emmaillotté d'entraves.
Il frappait sur le grand tombeau.
Des résurrections a jailli l'étincelle!
Au front de l'avenir, quand le monde chancelle,
C'est Dieu qui pose le flambeau!

15 octobre 1850.

TOAST DE GLOIRE,

A LA GRANDE-ARMÉE DE L'EMPIRE,

AU BANQUET DU 15 AOÛT 1850.

Amis, Français de cœur, apôtres du grand homme,
Convives, sur qui plane un radieux fantôme,
Dont l'amour, célébrant l'immortel trépassé,
Respire à pleins poumons le grand air du passé;
Soldats de la mémoire aux croyances de flamme,
Disciples du héros, vieille garde de l'âme,
Vous répondez toujours à l'appel, en tout lieu,
Quand il faut honorer la patrie et son Dieu.

Vous avez fait savoir quel grand peuple nous sommes.
L'avenir s'enrichit du culte des grands hommes.
Dans les traditions, dont l'esprit nous sauva,
Que le peuple qui vient soit celui qui s'en va.
En fêtant, chaque année, une illustre naissance,
Nous enseignons l'honneur par la reconnaissance.
Nous montrons le chemin du sublime et du beau,
Et nous gardons le feu sacré sur un tombeau.
Le Napoléonisme est le culte des braves.
On a beau le charger d'outrages et d'entraves,
Ce vrai culte de l'âme en devient plus profond.
Quand un peuple aime bien, c'est une charge à fond;
Sa logique est toujours dans son idolâtrie.
L'Empereur, n'est-ce pas l'orgueil de la patrie?
L'Empereur, n'est-ce pas, de splendeurs en splendeurs,
La révolution dans toutes ses grandeurs?
Lui, n'est-ce pas le peuple élevé sur le faîte?
O France, le quinze août n'est-ce donc pas ta fête?
La fête de tes lois, de tes quinze ans d'honneur,
Qui donnait l'Occident pour base à ton bonheur?
France, adorer ton Dieu, c'est t'adorer toi-même.
Le Napoléonisme est la gloire qu'on aime.
Voilà pourquoi nous tous, enfants du peuple fort,
Nous gardons notre Dieu plus vivant par sa mort.

Frères, vieux professeurs des vaillantes idées
Qui vont électrisant nos races décidées,
Quand, de nos souvenirs formant un Panthéon,
Nous offrons notre Pâque au grand Napoléon,

Frères, n'oublions pas, dans leur grandeur lointaine,
Les vastes compagnons du vaste capitaine;
Ces héroïques bras qui, partout éclatants,
En étreignant le monde ont fatigué le temps!
Avec la Grande-Armée, à tant de gloire unie,
Il faut que par le cœur l'avenir communie.

Un écrivain l'a dit, au temps de nos exploits,
La France est un soldat ayant le cœur gaulois.
Nation généreuse, ardente, infatigable,
Que l'action grandit, que le repos accable.
Il lui faut le soleil et la séve qui bout;
Elle ne se sent bien qu'alors qu'elle est debout!
Lorsque du feu sacré jaillit une étincelle,
La sueur de la gloire à son beau front ruisselle.
Malheur à qui l'arrête et ne la comprend pas!
Sa vie est d'être grande et qu'on aille à son pas.
L'Empereur n'est resté si cher à notre Rome
Que parce qu'il la mit à son pas de grand homme.
C'est quand elle a monté qu'elle tombe à genoux.
L'impossible est toujours le possible chez nous.

Notre peuple, que Dieu remue afin qu'il marche,
Semble des temps futurs avec lui porter l'arche.
Il met toujours, montrant la route au genre humain,
Son esprit dans son glaive et son cœur dans sa main.

De l'humanité sainte il forme l'avant-garde.
C'est pourquoi l'univers, qui toujours nous regarde,
A compris que partout nos étendards si beaux

Des résurrections sont les vivants flambeaux,
Et que dans nos sillons, creusés par la Victoire,
La Liberté qui pousse a du grain pour l'histoire.

C'est ainsi qu'aux grands jours de nos heureux volcans,
La Révolution marchait avec nos camps,
Et que la Grande-Armée, apôtre à coups de foudre,
Réduisait, sous son Dieu, le vieux régime en poudre.

C'est elle, dans l'Europe au loin refaite à neuf,
Qui semait les grands droits nés en quatre-vingt-neuf,
Et qui, du sang français fécondant les semences,
Donnait aux libertés des racines immenses.
Elle allait conquérir le monde, en le sauvant.
La Grande-Armée était la patrie en avant!

La République, ainsi que l'Empire, son frère,
De nos cieux plébéiens ont élargi la sphère;
Et tous deux par l'armée, aux splendides travaux,
Portaient dans tous les sens les principes nouveaux.
La France était le centre, et du sein de la France
La grande vie allait à la circonférence.
Les soldats en étaient les rayons. — Quand nos droits,
Ayant vaincu le temps, furent vaincus des rois,
Quand l'homme du destin, trahi par la fortune,
S'écroula : — notre armée, aux vieux rois importune,
Grande comme le dieu-martyr qu'on lui volait,
Sous les drapeaux troués dont son front se voilait,
Abdiquait comme lui l'empire de la terre
Et déposait sans peur le sceptre de la guerre;

Elle mourait debout, et, spectacle touchant,
Se couchait dans les feux de son soleil couchant.

Gloire donc aux soldats du règne populaire,
Aux héros fondateurs de notre nouvelle ère,
Aux vainqueurs du vieux monde allant aux nations
Inoculer l'esprit des rénovations!
A ceux par qui l'Europe hier fut transformée!
Patrie, allons, debout! Gloire à la Grande-Armée!
Gloire aux purs instruments du règne plébéien!
La Grande-Armée, amis, fut un grand citoyen.

Paris, 1850.

WATERLOO.

ODE.

Væ victoribus!

Waterloo, nom fatal, dont s'indigne l'histoire!
Voilà six fois six ans qu'il retombe sur nous.
Trahison du destin! journée expiatoire,
Qui remit sur leurs pieds tant de rois à genoux!
Le monde fut joué comme aux champs de Pharsale.
D'un côté, soutenant la lutte colossale,
Seul, de victoire fatigué,
Un homme, plus qu'un homme, un dieu-peuple et son ère,

Tirant son dernier coup d'idée et de tonnerre;
De l'autre, l'Occident ligué.

Sous les drapeaux de l'aigle, un peuple, un grand principe,
La révolution et le culte des droits,
Tout un monde nouveau que notre ère émancipe,
Et notre Vieille Garde, épouvantail des rois.
Sous les vieux léopards, l'Angleterre et ses haines
Groupant, pour raffermir le droit divin des chaînes,
Tous les sceptres contre un grand nom;
Wellington et Blücher, ces grands hommes à l'heure,
Livrant leurs deux talents, qu'un jour de gloire effleure,
A la fortune du canon.

Ici, de l'avenir la gloire portant l'arche;
Là, le passé caduc qui tente un dernier heurt.
Au camp de l'Empereur, l'humanité qui marche;
Au camp de Wellington, un monde qui se meurt.
D'un côté le génie et de l'autre la force;
Ici la liberté, là les rois en divorce
Avec le principe vivant;
Avec nous le champ libre, avec eux la barrière;
Deux mots d'ordre.—Au vieux camp des rois c'est: En arrière!
Au camp de la France : En avant!

De la fatalité vils jouets que nous sommes,
Qu'importent le génie et son vaste calcul!
Le sort aime à frapper, l'ingrat! les plus grands hommes.
— Pour retremper le siècle il fallait un recul.
Et voilà que, là même où la chance certaine

Devait répondre aux plans du plus grand capitaine,
Où l'héroïsme avait raison,
Où courait la Victoire en noble habituée,
Voilà que la Fortune, ample prostituée,
Fait une autre combinaison.

Elle change en triomphe une moitié de chute.
Elle passe à Pompée en désertant César;
C'est l'héroïque droit qui tombe dans la lutte,
Et c'est le grand vainqueur qu'a vaincu le hasard.
Le destin n'a jamais eu de jeu plus cynique.
Aux fiertés d'Albion d'une victoire inique
Il jette l'insolent bonheur.
Mais la grande défaite eut ce point en partage,
Que Rome resta Rome, et que jamais Carthage
Ne gagna moins sur notre honneur.

Rien sur l'honneur français, l'entends-tu bien, Histoire?
Chef et soldats, chacun fit en grand son devoir;
Nos prodiges de sang meurtrirent la Victoire :
Un peuple si terrible à vaincre est noble à voir!
Le retentissement de l'immense bataille
Donne à la Grande-Armée une splendide taille,
Aux vaincus l'éclat des vainqueurs :
Elle devient pour nous une force magique;
France, si tu la perds aux champs de la Belgique,
Tu l'as gagnée au fond des cœurs.

Le triomphe des rois, tout criblé de nos balles,
S'avançait en boitant vers la grande cité.

En vain les royautés agitaient leurs cymbales,
Napoléon avait encor l'immensité.
Tout est toujours possible aux fiertés de la France :
Toujours la liberté produit sa délivrance :
Au moindre choc, le volcan bout.
Sous le pied des vainqueurs la terre était glissante,
Tant que la Vieille Garde était là, frémissante,
Avec Napoléon debout!

Ils le savaient. — Soudain la trahison domine
Ces jours de vils complots que le peuple a flétris;
Le géant ne pouvait crouler que par la mine,
Le Waterloo réel se trouva dans Paris.
Subis donc tout entier le désastre impudique,
O Révolution! — ton Empereur abdique :
Lui-même il se déserte, hélas!
Et ta vaillante armée, en son linceul de gloire,
Rend le dernier soupir sur les bords de la Loire.
Rois, chantez : le grand peuple est las.

En voilà pour quinze ans. La royauté des âges
Reprend son bout de sceptre aux mains de Wellington.
Peuples, le gibet règne; esclaves, soyez sages.
Combien de libertés vous enlèvera-t-on?
Waterloo, c'est la France échancrée et vendue,
C'est la démocratie à sa tête fendue,
Portant sa couronne en carcan;
C'est la Sainte-Alliance, usurpatrice en règle,
De congrès en congrès, n'ayant plus peur de l'Aigle,
Mettant les peuples à l'encan.

Waterloo, c'est la loi des sombres harmonies;
C'est un sommeil de plomb pesant sur les États;
C'est notre gloire en deuil traînée aux gémonies;
C'est la pensée humaine aux fers des potentats;
C'est l'immobilité recomposant la lave;
C'est le siècle aux arrêts, c'est l'Océan esclave,
        C'est la déchéance en tout lieu.
C'est le long attentat d'Albion sur un homme,
L'élu d'un peuple libre et que la terre nomme,
        C'est le peuple atteint dans son dieu.

Eh bien! qu'est devenue aujourd'hui la victoire?
Où sont-ils, Waterloo, tes fastueux effets?
Tu n'es plus qu'un vieux mot teint de sang dans l'histoire.
Les peuples ne sont plus ce qu'on les avait faits.
Paris des nations a brisé les entraves;
Il ne faut que trois jours à la cité des braves
        Pour rendre au siècle son courant.
L'immobilité meurt, et la pensée humaine
De la démocratie élargit le domaine :
        La Pâque se fait en courant.

Le Juin de Waterloo, notre Juillet l'efface :
C'est le mois plébéien, l'ère des trois couleurs;
C'est par lui que le monde entier change de face.
La liberté renaît de toutes ses douleurs.
Les Bourbons, où sont-ils? où leur loi dynastique?
Où de l'invasion la grandeur fantastique?
        Le soleil ne recule pas.
La France, reprenant le dieu de ses entrailles,

En pleine apothéose a fait ses funérailles.
Le monde marche à notre pas.

C'est un Napoléon que la liberté nomme.
Tout ce que Waterloo conquit est revaincu.
L'Europe autour de nous gravite comme un homme,
Wellington au triomphe a déjà survécu.
Le grand peuple a repris le pas sur l'Angleterre.
C'est notre Waterloo que célèbre la terre.
C'est nous à qui l'on dit : J'attends.
Dans l'univers moral, ô France! tu l'emportes.
Tes résurrections sont aujourd'hui les portes
Par où va l'idée et le temps!

Victoire d'Albion, tu n'es plus qu'un fantôme,
Pourquoi ce bruit d'orgueil? C'est nous qui triomphons.
Qu'est-ce que ton héros près de notre grand homme,
Que la Démocratie a tenu sur ses fonts?
C'est au haut de la croix que se trouve l'espace.
Malheur à qui grandit d'une grandeur qui passe,
Et qui n'a pas la vérité!
Malheur à qui se trompe et dont la gloire opprime!
Toute fausse puissance a les malheurs d'un crime;
Elle meurt sans postérité!

18 juin 1851.

LA RÉSURRECTION

DE L'AIGLE DE FRANCE.

ODE

DÉDIÉE

AU PRINCE JÉROME BONAPARTE,

FRÈRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

I.

Quand le Nord s'abattit sur nous, des flancs du pôle,
Aux jours de la fatalité;
Quand Waterloo régna, l'aigle, ce grand symbole,
L'oiseau de l'immortalité,
D'un vol tout fatigué des gloires de la France,
Emporta dans les cieux notre honneur en souffrance,
En nous disant un long adieu;
Et, reployant son aile au séjour des lumières,
Il déposa là-haut le héros des chaumières,
Pour qu'il mourût plus près de Dieu.

II.

L'Empereur, disparu dans les sphères célestes,
Resta visible au fond des cœurs.

Alors tout sembla dit : alors des voix funestes
Chantaient nos maux à nos vainqueurs;
Alors, le front hautain, nos royautés caduques
Foulaient aux pieds nos droits, comme font les eunuques,
Sur le cercueil d'un règne éteint,
Et les triomphateurs d'un jour, branlant la tête,
S'écriaient : Le géant n'est plus; dans la tempête,
Ses propres foudres l'ont atteint.

III.

Plus d'aigle, disaient-ils, car l'aigle était la vie.
Défense au peuple d'être grand!
Et la fière Albion, comme au temps de Pavie,
Crut nous tenir au dernier rang.
La Grande-Armée alors, veuve de son grand homme,
S'en alla dans sa mort, magnifique fantôme,
Vivre d'un vaste souvenir;
Et dans chaque foyer, chaque lambeau stoïque
Se mit à préparer, dans son deuil héroïque,
L'enfantement de l'avenir.

IV.

L'avenir est venu. — L'apostolat des braves
A ravivé nos lendemains.
Le culte du grand homme a brisé les entraves
Dont Waterloo chargea nos mains.
C'est dans Napoléon, dont on gardait la flamme,
Que du peuple indigné résidait toute l'âme :

Son nom était le saint flambeau.
L'amour qu'on lui portait créait la résistance;
La patrie au grand mort demandait l'existence :
Il régnait du fond du tombeau.

V.

Même nos libertés s'armaient de son histoire
Pour saper l'œuvre des douleurs.
Il était l'homme-peuple, il était la victoire
Qui ramena les trois couleurs.
L'avenir est venu, Sire, par votre voie;
Vous êtes le soleil qu'il faut que l'âme voie :
L'éclipse a dépassé trente ans.
La lumière s'est faite, et le nom populaire
Dans nos cieux plébéiens, avec son cours solaire,
Reprend possession du temps.

VI.

L'avenir est venu; — chez nous rien ne s'oublie.
L'honneur est notre grand ressort.
Contre les volontés toute chose établie
Fait court ménage avec le sort.
Tout ce qui disparut, aux jours de nos désastres,
Reparaît : la patrie est fidèle à ses astres,
Les ténèbres ne lui vont pas.
La souveraineté de l'honneur recommence :
Mil huit cent quinze est mort! — Avec le nom immense,
Le vieux monde a refait un pas.

VII.

Mais les rédemptions ne sont bonnes qu'entières.
Chaque ère a ses nécessités.
Les nations de cœur veulent être rentières
De tous leurs droits ressuscités.
Il faut au sang gaulois l'élément qui l'exalte.
Dans un repos obscur il ne voit qu'une halte.
Tout grand germe veut sa moisson.
L'expansion ardente est la loi de la France.
L'action est pour nous comme une délivrance.
A grand peuple grand horizon!...

VIII.

Nos drapeaux, dont l'Empire a fait d'illustres phares,
Trente ans ont attendu le nom
Qui s'inscrivait partout au bruit de nos fanfares
Et que Dieu lançait du canon.
Ils l'ont; — il leur fallait, après le long divorce,
Le symbole sacré qui résume la force,
L'oiseau-roi du monde romain,
Cet aigle porte-foudre, au vol plein d'étincelles,
Qui marqua dans l'Europe, aux largeurs de ses ailes,
Les étapes du genre humain.

IX.

L'aigle, lion des airs, chargé de nos idées,
L'emblème ailé des temps nouveaux,

Le seul électrisant nos races décidées,
Quand vient l'heure des saints travaux.
— Il avait tant de fois, sur chaque capitale,
Porté de nos grandeurs la palme occidentale,
Avec nos principes de feu,
Que le peuple et l'armée, et tout ce qui respire
L'air de la liberté, dans l'aigle de l'Empire
Voyait toujours l'aigle de Dieu.

X.

Dieu l'a ressuscité! — Ce fut un beau spectacle,
Quand l'homme providentiel
Mit l'aigle à nos drapeaux, pour franchir tout obstacle,
Et qu'il lui dit : — Va, monte au ciel! —
Mais l'aigle prit si haut des routes inconnues,
Que son vol lumineux se perdit dans les nues.....
— Ce fut un désolant tableau;
Le jour où l'Empereur, épuisé de victoires,
Afin qu'il retentît dans toutes les histoires,
Fit l'adieu de Fontainebleau.

XI.

Ce baiser qu'il donna, sous les pleurs de ses braves,
A son cher aigle foudroyé,
Pendant trente ans le peuple, aux souvenirs si graves,
A son héros l'a renvoyé.
De cet embrassement fait à travers l'espace
A jailli l'avenir! — Il n'est pas vrai qu'on passe :

Un grand homme toujours revient.
Toute admiration se fait idolâtrie.
Un héros a toujours les traits de la patrie :
Le peuple est là qui se souvient.

XII.

Plus de deuil! — Notre joie a retrouvé sa source.
Le départ a fait le retour.
Avec Napoléon l'aigle reprend sa course;
La gloire reprendra son tour.
N'est-ce pas de la gloire, et de la gloire pure,
Que l'acte de salut par qui décembre épure
La révolution qui va?....
Du vainqueur de brumaire il faut avoir la taille
Pour vaincre le chaos : — C'est plus qu'une bataille
Dans les champs de la Moskowa.

XIII.

C'est un autre Austerlitz qui dompte le naufrage
Qu'appelaient d'implacables voix.
La France l'a compris, et son vaste suffrage
Redevient un nouveau pavois.
Les coups du deux décembre ont rendu l'air plus libre.
La liberté du bien reprend son équilibre;
Napoléon fait l'avenir.
L'Europe autour de nous gravite sans envie :
C'est de la France encor que va partir la vie,
Et c'est vers nous qu'on va venir.

XIV.

Allons, fils de l'honneur, élite de nos troupes,
Vaillants apôtres des canons,
Venez : vos régiments, dont vous êtes les groupes,
Portent tous d'héroïques noms.
Du monde européen vos drapeaux sont la carte :
On y voit jusqu'au bout les pas de Bonaparte.
C'est notre histoire au Champ-de-Mars.
C'est là que l'Empereur, aux grandeurs obstinées,
Épousait la patrie avec ses destinées :
C'est là que se font les Césars.

XV.

L'Empereur plane au loin sur la cérémonie :
Sa grande ombre, qui vous attend,
En voyant tant de force avec tant d'harmonie,
Dira : « Soldats, je suis content!
« Mon sang est encor moi, peuple au cœur invincible :
« A qui marche sans peur il n'est rien d'impossible.
« J'ai fait voir ce que vous pouvez.
« Vous avez dans le cœur le feu d'où vient la foudre.
« Ma France est encor là, je le sens dans ma poudre :
« Les jours d'honneur sont retrouvés. »

XVI.

— Venez donc saluer la pâque populaire,

Vous tous dont le cœur est vivant.
Le pacte plébéien rouvre la nouvelle ère;
L'aigle signifie : En avant!
Les grands corps de l'État que décembre a fait naître,
Toutes les facultés qui composent un être,
Les arts, l'industrie et l'esprit,
Du peuple, d'où tout part, la majesté suprême,
Et la religion, que Dieu créa lui-même,
Afin que l'homme le comprît,

XVII.

Tout sera là. — La fête est une renaissance,
Un renouvellement de vœu :
La vertu nous revient par la reconnaissance.
L'Empereur est dans son neveu.
Vive donc l'Empereur! — Son nom est un système.
La confirmation reproduit le baptême
Du grand sceptre si haut porté.....
Et le peuple et l'armée, ardents supports de l'arche,
Font la voûte au grand nom, pour que le temps remarche
Avec lui dans la liberté.

XVIII.

Ce qu'on est, qu'on le soit! — C'est aller d'un pas ferme
Au but où nous conduit la foi.
On n'est puissant qu'entier sur l'abîme qu'on ferme.
Vivre sa vie est une loi.
Ce n'est pas tout d'avoir l'emblème, il faut la chose.

L'aigle veut le soleil; le soleil veut qu'on ose.
L'empire, c'est la nation :
C'est le peuple empereur dans sa force vitale.
Il faut toujours monter à sa hauteur natale.....
Après Pâques, l'Ascension!!!....

Paris, 8 mai 1852.

LA SAINT-NAPOLÉON.

ODE

LE 15 AOUT 1852.

J'ai gagné ma journée.
(L'empereur TITUS.)

Oh! comme il est aimé l'héritier du grand homme!
C'est que du règne illustre il est le second tome :
Le peuple voit en lui son suprême élément.
L'art d'être grand chez nous est toujours l'art de plaire.
En France, pour fixer l'aiguille populaire,
La gloire est l'invincible aimant.

Quand un peuple aime bien, c'est à perte de vue.....
Ainsi, quand l'Empereur passait une revue,
Les tambours et les cœurs battaient ensemble aux champs.
La Grande-Armée, avant d'aller remplir sa tâche,

Sentait des pleurs d'orgueil tomber sur sa moustache;
Ses transports étaient si touchants!

Et le peuple, en voyant alignés en murailles
Tant de héros bronzés, sortis de ses entrailles,
S'attendrissait en masse, à force d'être fier.
Et la Démocratie, au pas de l'homme immense,
Marchait, le cœur gonflé d'une sainte démence,
Vers l'avenir, datant d'hier.

C'était éblouissant d'amour et de puissance.
On est fort d'être aimé. Quelle autre jouissance
Pour un peuple sans peur vaut celle d'être grand?
C'est des flancs de l'honneur que naît l'idolâtrie.
Tout grand homme qui porte avec lui la patrie
Produit un éternel courant.

Qu'il est beau de sortir d'une splendide race!
Qu'il est beau, parmi nous, de marcher sur la trace
Du héros dont le nom a des lettres de feu!
Les générations ont la mémoire juste.
César, c'est toi que Rome adorait dans Auguste,
Toi qui vivais dans ton neveu.

L'Empereur n'est-il pas aussi dans notre prince?
Oh! voyez, comme au loin, de province en province
Le culte impérial court, quand l'idole y vient!
Quelle contagion d'amour se précipite
Sur les pas de l'Élu! — Tout un passé palpite :
C'est que le peuple se souvient.

Il se souvient du temps où, rayonnante et belle,
La France, qui bondit quand la gloire l'appelle,
Avec son Empereur grandissait comme lui;
Où notre élan gaulois, qui jamais ne recule,
Se hâtait vers le beau, comme du temps d'Hercule :
Il veut qu'hier soit aujourd'hui.

C'est le besoin du grand qui fait les Bonaparte.
Le trop plein de nos cœurs ne faut-il pas qu'il parte?
Le feu du sang français tend aux explosions.
L'art est de l'employer même dans les jours calmes.
Nos bras impatients cherchent toujours des palmes.
— Qu'on irait loin, si nous l'osions!

C'est pour l'avoir compris, ce peuple de la vie,
Que toujours l'Empereur tient notre âme asservie;
Les Bourbons sont tombés pour l'avoir méconnu.
Le défaut d'air vital fait les guerres civiles :
Les troubles ont cessé de rugir dans nos villes
Quand le grand nom est revenu.

Ce nom veut dire agir. — L'héritier du grand homme,
Comme lui, du chaos a dissous le fantôme.
Sur l'abîme vaincu l'heureux culte est resté.
Est-il rien de plus fort que ce que veut la France?
Quand un Napoléon vient pour sa délivrance,
Elle reprend sa majesté.

Les airs sont rassainis, l'aigle-roi fend la nue;
On vit, — de l'Empereur le règne continue,

Car c'est régner d'avoir tout l'État dans sa main.
Dieu redescend vers nous : l'autorité bénie
Avec le nom sauveur retrempe son génie;
L'honneur reprend son grand chemin.

Ces conquêtes du bien, ces vigueurs de nos fêtes,
Ces allégresses d'or, c'est toi qui les as faites,
Héritier de celui qu'en toi-même tu sens;
Tu remets le pouvoir dans son indépendance,
Tu gouvernes de l'âme; et ta mâle prudence
A l'héroïsme du bon sens.

Qui sauve son pays donne aux lois qu'il applique
Toute la majesté de la chose publique,
Toute la profondeur d'un bienfait à ses droits :
Sur sa base d'amour il est inattaquable.
Dieu se plaît dans sa cause, et c'est toi qui rends stable,
Peuple, tout prince en qui tu crois.

Dans ton Napoléon tu places ta croyance.
Toute foi populaire est une clairvoyance.
Tu sais qu'ils vont au but ceux qui vont avec toi.
Peuple, tu sais aussi que ceux que tu proclames
Par des feux généreux répondent à tes flammes,
Et que dans toi seul ils ont foi.

C'est ainsi que tu veux, peuple, qu'il t'appartienne,
L'élu de tes instincts. — Sa fête, c'est la tienne.
Pour toi comme pour lui, c'est le grand jour du cœur.
De Dunkerque à Toulon, de Strasbourg à Bayonne,

Il faut que le soleil plébéien qui rayonne
De tout nuage soit vainqueur.

Soleil pour tous! le prince aux œuvres décidées
N'écoute que l'élan de ses propres idées.
Dieu mit l'amour du bien dans le sang des Césars.
L'heure vient, quand partout sa présence électrise,
De tendre au désespoir la main qui cicatrise :
Guérir est le plus beau des arts.

La Saint-Napoléon est la fête unanime.
Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime.
L'heureux libérateur veut des coupes sans fiel.
Il est toujours des pleurs que Dieu veut qu'on essuie.
Que d'esprits égarés pendant la sombre pluie
Vont se tournant vers l'arc-en-ciel!....

Qu'il soit l'arc de triomphe! Au sortir du naufrage,
Les respects des vaincus devant le grand suffrage
S'inclinent : tout est dit, le peuple est l'absolu.
Soyons amis, Cinna! — Ces mots du grand Corneille
Sont la gloire d'Auguste : une gloire pareille
Attend, ô peuple, ton élu.

Lorsque Octave eut brisé le front de l'Anarchie,
Quand par lui de ses maux Rome fut affranchie,
Avec de la clémence il fit de la grandeur.
Son siècle prit son nom d'Auguste, et ce nom même
Est le seul dont l'histoire a fait le diadème
Dont se couronne sa splendeur.

Tu seras notre Auguste, ô prince, aux nobles flammes;
Les conquêtes vont loin qui se font sur les âmes.
Dieu fait monter l'amour plus haut que les hauts faits.
Le plus large pouvoir plus largement pardonne.
Il faut rendre en bonheur au peuple ce qu'il donne.
Rien n'est fort comme les bienfaits.

Parmi les grands d'État qu'on voit dans ton cortége,
S'il en est qui t'ont dit que la rigueur protége,
N'en est-il pas aussi qui ne t'ont pas aimé!
Moi qui t'aimai toujours, je te dis : Sois toi-même;
Ta nature est le grand. — La puissance suprême
Récolte ce qu'elle a semé.

Le Napoléonisme est de la grandeur d'âme.
Sur les malheurs passés verse un heureux dictame :
Les générosités ravivent les vertus.
Que de cœurs sont à toi sous une rude écorce!
L'heure de la clémence est celle de la force.
L'Histoire est là pour les Titus!

Quand la paix est partout, même dans les pensées,
D'un doux enthousiasme en tous lieux caressées,
Tes fêtes sont la fin des maux qu'on a soufferts.
Aux psaumes de l'Église, harmonieux comme elle,
De la Démocratie au loin la voix se mêle.....
Le quinze août les cieux sont ouverts!

LA PATRIE EN DANGER.

CHANT GUERRIER.

Quel cri de guerre
Frappe la terre?
Prends ton tonnerre,
Fils des Gaulois;
Ne crains personne :
L'honneur moissonne,
Quand l'heure sonne
Des grands exploits.
Tout peuple libre est sans alarmes.
Sous l'aigle en feu cours te ranger.
Peuple, toi seul es grand : aux armes!
Pars! — La patrie est en danger.

Marchons en masse.
On nous menace :
C'est par l'audace
Qu'un peuple est fort.
A la frontière
Va tout entière,
Race guerrière :
Lance la mort.
Le cœur du brave est sans alarmes.
La charge bat. — C'est l'étranger.

Peuple, en avant! — Abats tes armes.
Feu! — La patrie est en danger.

La gloire vibre
Dans chaque fibre;
Pour être libre,
Tout est permis.
Ivre de poudre,
L'aigle à sa foudre
Dira de moudre
Ses ennemis.
Les belles morts n'ont pas d'alarmes.
Qui sait mourir sait se venger.
Même blessé, reprends tes armes.
Meurs! — La patrie est en danger.

Mais non, tout cède :
Dieu nous possède!
Peuple qui s'aide
Est roi du sort.
Quand les tempêtes
Sont sur nos têtes,
Ce sont des fêtes :
La gloire en sort.
Nous sommes nés pour la victoire.
La France ne veut pas changer.
Peuple, ta vie est dans l'histoire.
Vis. — La patrie est sans danger.

LE LANCIER DE WATERLOO.

Adieu, terre de braves!.... adieu, France. — Quelques traîtres de moins, et tu serais encore la maîtresse du monde.....

(Paroles de Napoléon, à bord du Bellérophon, à la vue des côtes de la France.)

I.

UN BAL À MONTAUBAN.

Une des années les plus néfastes de nos plus mauvais jours historiques fut l'année 1815. Désastre de Waterloo, insurrection de l'Assemblée législative contre le chef de l'État, démembrement de la Grande-Armée, abdication de l'Empereur, traité à jamais honteux de Paris, réactions royalistes, décimation de nos meilleurs généraux, que de calamités à la fois! Il a fallu que la nation française eût en elle-même de riches éléments de vitalité et de force pour avoir pu résister à tant de maux conjurés contre elle et pour n'avoir pas désespéré d'elle-même. Le coup le plus fatal porté à la patrie malheureuse, ce ne fut pas la défaite de Waterloo, défaite sublime qui révélait notre héroïsme, et l'héroïsme est toujours une force nationale; et d'ailleurs, avec des soldats comme les nôtres, tant qu'il y en a, les retours de la fortune sont possibles et probables. La gloire des vaincus dominait celle des vainqueurs. La Révolution française ne voulait pas, ne devait pas, ne pouvait pas

mourir : la liberté a toujours ses Pâques prêtes. Ce qui décida les malheurs de cette funeste époque, ce fut l'anarchie inintelligente des pouvoirs parlementaires, qui furent frappés on ne sait de quel vertige à courte vue, et qui firent défaut à la défense nationale ; ce fut l'insurrection des représentants, qui se mirent à la remorque des idées vertueusement étroites des idéologues, ces héros atteints de myopie, toujours au-dessous des événements. En paralysant, par de misérables susceptibilités de gentilshommes bourgeois, le génie du grand homme qui seul pouvait sauver la France, ils ne surent rien mettre à la place de ce génie emmaillotté dans les langes d'une constitution bâtarde. L'abdication de l'Empereur, en leur donnant raison, donna malheureusement raison à la Sainte-Alliance. Dans les grandes crises, la dictature seule est la nécessité du salut public. Pour Napoléon, après Waterloo, c'était le cas d'être despote, au profit de notre indépendance; car l'indépendance est la vie même des nations.

L'Empereur tombé, la Révolution tombait avec lui. Le droit divin l'emporta, le droit national se voila la face et accepta la persécution. La Révolution fut mise aux fers; et par les larges brèches faites à notre honneur, les mauvaises passions firent irruption sur la France. Les représailles levèrent un front insolent; l'assassinat se rua sur nos provinces méridionales, et, dès ce moment, l'amour de la patrie fut mis au rang des plus grands crimes. Malheur aux citoyens qui s'étaient déclarés pour la défense du sol! Malheur aux braves qui avaient échappé aux décimations de Waterloo! Les séides de la royauté oubliaient que les cent mille héros de l'armée de la Loire auraient pu rendre ter-

ribles et mille fois sanglants les derniers soupirs de l'Empire, qu'ils pouvaient encore déchirer les flancs du léopard de l'Angleterre, et que les vétérans de notre gloire, en ne déposant pas les armes, auraient pu balayer le territoire d'ennemis étonnés d'y être; de vils persécuteurs seraient rentrés dans la poussière; la guerre civile, certes, n'eût pas été longue. Mais non, l'armée de Napoléon était citoyenne avant tout.

A l'exemple de l'Empereur, elle avait abdiqué à son tour, par vertu : admirable désintéressement! immolation magnifique! L'armée impériale, la Grande-Armée, se dévoue avec calme et résignation aux persécutions qui l'attendent. Elle fait l'étonnement du monde; elle accomplit un des actes les plus sublimes de l'histoire des peuples civilisés, elle disparaît de la scène politique, et, se sacrifiant à l'ignominieuse paix de 1815, par amour de la patrie, elle rentre dans l'obscurité de la vie civile; elle se montre jusqu'au bout digne de la grande âme du grand homme; elle s'évanouit comme lui.

La fatalité s'abattit bien malheureusement, avec toutes les horreurs d'une éruption, sur la ville la plus volcanique peut-être de notre zone méridionale. De temps immémorial, Montauban s'est acquis une juste réputation de cité fermentescible, ayant mauvaise tête et pleine de salpêtre au cœur. On sait qu'elle fit baisser pavillon à Louis XIII, aidé du génie du terrible cardinal de Richelieu. En 1815, le retour des Bourbons avait mis le feu aux poudres. L'exaltation des esprits n'attendait que le prétexte d'une explosion. Comme dans le XVI[e] siècle, les idées religieuses ajoutaient le levain de l'intolérance à la haine des passions

politiques. Là où deux cultes sont toujours sur le qui-vive et face à face, les partis prennent toute l'incandescence d'un double fanatisme.

La réaction, à Montauban, célébrait, par des réjouissances qui avaient l'ardeur du climat et de la saison, la chute de l'Empereur, le licenciement de son armée et la fin de l'ère révolutionnaire. On était en plein été. Les mois de juillet et d'août, dans les annales de la France, ont de tout temps été féconds en explosions politiques et religieuses. L'âme des peuples a ses époques de fermentation.

Un jeune homme, à petites moustaches, au teint fortement hâlé, mais dont la pâleur avait de grands reflets mélancoliques, était seul, plongé dans une rêverie de tristesse, au fond d'une chambre d'auberge, que les volets à demi fermés défendaient des ardeurs du soleil. De temps en temps, il jetait du côté d'une fenêtre qui donnait sur une rue des regards inquiets et presque timides, quoiqu'il fût un des braves de Waterloo : on eût dit qu'il craignait d'être surpris en flagrant délit de contemplation. En effet, malgré le déclin du jour qui l'invitait à venir respirer sur les bords du Tarn les brises naissantes du soir, il restait silencieusement renfermé dans les obscurités de sa retraite; il n'avait goût qu'à la solitude, qui le livrait tout entier à ses souvenirs de bataille et au désespoir d'avoir perdu son héros, son dieu, son Empereur! Arrivé le matin de la petite ville de Caussade, dernière étape de la route de Paris, avec quelques camarades de voyage et de camp qui, comme lui, revenaient de l'armée de la Loire, accablé de douleur beaucoup plus que de fatigue, il n'avait pas voulu quitter l'isolement absolu de sa chambre pour aller visiter

avec ses amis, qui l'y avaient inutilement engagé, les curiosités de la ville de Montauban, et surtout les admirables points de vue des promenades publiques, d'où l'on découvre un des plus magnifiques panoramas de France, limité du côté de l'Espagne par la grande silhouette des Pyrénées, qui découpent le ciel en immenses ondulations. Trois blessures que sa poitrine avait reçues dans un carré d'Écossais, à la bataille de Waterloo, rendaient ses moindres courses douloureuses, quoique les trois cicatrices fussent parfaitement formées. Hélas! une blessure plus grave, plus profonde, que rien ne pouvait guérir, restait toujours ouverte sur son cœur de soldat : c'était l'humiliation de la patrie et l'insultante joie de l'étranger, vainqueur d'un jour. Oh! comme il regrettait de n'avoir pas été brisé par un biscaïen de Wellington, sous les yeux de son idole, dans les plaines de Mont-Saint-Jean, ou de n'avoir pas succombé en combattant sous les murs de Paris! L'abdication de l'Empereur l'avait anéanti. Quoique bien jeune encore (il n'avait que vingt-trois ans), il regardait sa vie comme terminée, sa vie dont l'Empereur était, pour ainsi dire, le principe et l'âme. Il n'existait plus que pour pleurer la disparition de son héros, cet emblème vivant de la gloire nationale. L'Empereur, pour lui comme pour tout enfant du peuple, était avant tout la France radieuse; les Bourbons, la France foulée aux pieds, dépendante et avilie. Ces deux idées de la patrie et de Napoléon, brillant d'un double éclat confondu, étaient éternellement inséparables dans son esprit chevaleresque : c'était sa passion malheureuse, sa douleur fixe, sa noble monomanie. Voilà pourquoi rien ne pouvait le consoler; toute distraction lui devenait odieuse, impossible :

il n'aimait qu'à rêver de ses mélancoliques amours de jeune soldat.

Aussitôt qu'il se trouvait seul et libre dans ses épanchements de deuil intime, comme dans le moment actuel, il retirait soigneusement du fond de sa valise sa cocarde tricolore teinte de quelques gouttes de sang anglais, emblème de ses grands souvenirs; il retirait également un petit buste du grand homme, qu'il avait acheté de son dernier argent dans son passage à Paris; et alors, quand ces deux objets sacrés de son culte de cœur étaient déployés devant lui, alors il s'abîmait silencieusement dans une délicieuse contemplation; il restait comme enseveli dans l'immobilité de son douloureux bonheur; il ressuscitait dans son adoration; il croisait les bras; il ne remuait plus : on eût dit une statue antique en costume moderne.

Rien ne témoignait de son émotion, de son animation idéale, si ce n'est la trace de deux larges sillons de larmes qui semblaient descendre à son insu de ses yeux noyés. Qui l'eût vu, dans ce moment de profonde absence de lui-même, l'eût pris en immense pitié. Il sortait de cette longue extase de tristesse par cette exclamation accoutumée : Ah! pauvre Empereur!...

C'était à la suite d'une semblable contemplation qu'il regardait du côté de la fenêtre, pour bien s'assurer qu'il n'avait point été surpris par des regards ennemis. Il savait que ses reliques adorées étaient en haine aux fanatiques du royalisme méridional. Il renfermait la cocarde et le buste entre les plis de son linge déchiré, avec toutes les précautions d'un vrai croyant, après les avoir religieusement baisés.

Tout à coup l'explosion répétée d'armes à feu vient le faire tressaillir, sans qu'il puisse se rendre compte à lui-même d'un si rapide saisissement, lui que la mitraille des Anglais n'avait pu émouvoir dans les plaines de la Belgique. Il ne peut comprendre la signification de ces coups de feu toujours retentissants. Cependant, il sait bien qu'il se trouve dans une ville aux emportements volcaniques. D'autres coups plus multipliés, mêlés à de sauvages clameurs, redoublent ses inquiétudes et son étonnement. Ses camarades ne sont pas avec lui : s'ils étaient attaqués !

A l'instant, la porte de sa chambre s'ouvre précipitamment; un bourgeois tout pâle et tout tremblant lui jette ces mots, en s'enfuyant aussi vite qu'il était venu :

— Mon brave, sauvez-vous, cachez-vous; on fusille vos camarades !

— Mes camarades ! je suis à eux ! s'écrie-t-il d'une voix tonnante.

Et sans s'inquiéter du danger qu'il peut courir, entraîné par l'électricité de la lutte, Martial, c'était son nom, à qui l'avertissement a rendu toute sa vigueur militaire, revêt à la hâte sa veste rouge de lancier; il s'élance sur son sabre encore ébréché par le fer de l'étranger et le brandit avec une sorte de fureur. Il cache, avant de sortir, sa valise sous les matelas de son lit; et, oubliant de se couvrir la tête de son schako polonais, l'épouvantail de l'infanterie anglaise, il prend son élan, se précipite dans la rue; il court du côté où les détonations et le tumulte se font entendre.

— Me voici, me voici, camarades !

—N'y allez pas, sauvez-vous ! lui crie-t-on de toutes parts.

Ces cris et ces conseils amis, qui prouvaient du moins

que la masse des habitants était étrangère aux emportements d'une bande sauvage, ces cris ne font qu'irriter son courage. Il court, il court, les yeux enflammés de colère; il appelle ses frères d'armes.

Imprudents comme des soldats français, ses camarades, en passant près d'une guinguette où la musique d'un bal public appelait leur curiosité, avaient voulu profiter du droit commun, non pour prendre part aux danses populaires, ils étaient si éloignés de la joie! mais pour distraire leur ennui mortel par la vue de ces amusements.

— Il n'y a que des royalistes qui soient admis au bal, leur avait-on dit; vos uniformes ne sont pas de mise ici. Nous n'aimons pas les soldats de l'usurpateur, et nos danses sont en l'honneur de sa chute.

—Puisqu'on entre en payant, notre argent vaut le vôtre, avaient-ils riposté. D'ailleurs, nous sommes bien aises de voir, de nos yeux, comment on célèbre ici l'humiliation de la France et le triomphe des Prussiens.

— Vous êtes des insolents, vous n'entrerez pas.

Et brutalement on les avait repoussés loin du bureau d'entrée, en leur prodiguant de méprisantes injures. Les lanciers ne pouvaient croire que des braves, qui venaient de combattre pour l'indépendance nationale, excitassent à un tel point les antipathies de leurs compatriotes. Le sentiment de leur droit, de leur dignité et de leur patriotisme s'était révolté contre tant d'injustice. Ils avaient eu le malheur d'insister pour entrer. Est-ce que des soldats français reculent? Ils avaient forcé la consigne, qu'ils regardaient comme outrageante. A cette époque d'inflammation, la moindre étincelle amenait une explosion.

— A bas les lanciers! hors d'ici les lanciers!

A ce défi, leurs défis avaient osé répondre directement. C'en était trop pour ces haines fauves de parti qui ne demandaient qu'à éclater et qu'à se satisfaire. Soudain de féroces hurlements appellent aux armes. Mort aux brigands! mort aux soldats de Buonaparte! De frénétiques vengeurs accourent avec d'horribles vociférations, croyant faire une œuvre agréable à la sainteté de leur cause en immolant les satellites du tyran corse. Les plus exaspérés montent précipitamment dans les maisons qui dominent le lieu de cette scène, et du haut des fenêtres, grandement ouvertes, une odieuse fusillade, accompagnée d'imprécations plus odieuses encore, se dirige avec acharnement sur les uniformes rouges, restés seuls exposés sans nulle défense sur le terrain déblayé de la foule.

Les lanciers n'ont que leurs sabres, que nul n'ose approcher; leurs ennemis ne frappent que de loin. La fuite est impossible; les balles fratricides sifflent de tous côtés. Les lanciers forcent une porte et pénètrent en vain dans une cour sans abri : le feu bien nourri de leurs agresseurs les fait déguerpir; mais enfin, puisqu'ils n'ont plus qu'à leur faire payer cher une mort inévitable, ils veulent aller à des ennemis qui n'osent pas venir à eux. Dans le trajet, quatre d'entre eux succombent.

D'infâmes sicaires se précipitent sur les quatre victimes mourantes avec d'ignobles armes de cuisine, et leur fureur, en les achevant, s'assouvit par toutes sortes de meurtrissures. Grand Dieu! à quels abominables excès le fanatisme politique pousse-t-il l'abrutissement de l'homme!

C'est en ce moment que le brave Martial tournait le coin

de la fatale rue. A la vue de la profanation exercée sur ses infortunés camarades, la rage au cœur, l'œil injecté de sang, il tire son sabre du fourreau, il s'élance, en les traitant de lâches, sur les lâches profanateurs, qu'il frappe, comme la foudre, de sa lame invincible; il abat les plus forcenés, met les autres en fuite, et, seul maître de la rue, il cherche à relever ses malheureux frères d'armes qui ne sont plus que des cadavres mutilés; les autres camarades encore debout se réunissent à lui.

— Martial, vengeons nos frères, vengeons-nous avant de mourir!

— Non pas mourir! tuer, s'écrie Martial. Ah! les infâmes! nous assassiner! Qu'ils viennent!

Ils n'étaient plus que trois, mais trois lions indomptables, capables de tenir tête à tout. Leur paroxysme héroïque suffisait au nombre de leurs assaillants, qui, du reste, étonnés, confondus, semblaient suspendre leur agression comme par une sorte de respect instinctif, et pour se donner le temps d'admirer la sublimité de la défense. Ce ne fut qu'un éclair de magnétisme moral. La férocité reprit bien vite son cours, les coups de feu recommencèrent. Une décharge mieux combinée les atteignit tous trois. Frappé simultanément à la cuisse et au bras droit, Martial laissa tomber son sabre. Il ne lui restait plus que la ressource d'une fuite, hélas! plus impossible que jamais. Il se mit donc à fuir d'un pas lent et boiteux, en jetant un dernier regard d'adieu sur ses amis qui rendaient le dernier soupir. Les assassins vainqueurs poussent d'atroces cris de victoire. Ils désertent, en hurlant, leur position inaccessible, maintenant qu'ils n'ont plus à frapper qu'une victime toute saignante, la seule qui ne soit

pas encore tombée. Ils courent, toujours avec les mêmes hurlements de sauvages. Martial n'a plus l'espoir d'échapper aux fureurs des cannibales dont il sent approcher les rugissements et la poursuite haletante; il se résigne, il accepte toute l'horreur de la catastrophe, et, pour ne pas paraître capituler, il laisse échapper le faible cri de : *Vive l'Empereur!* Ses forces s'en vont avec son sang, il se sent défaillir.

Tout à coup des bras sauveurs s'emparent de lui et l'entraînent, par un effort surnaturel, dans un couloir obscur dont la porte se referme rapidement. Alors une voix tremblante et douce lui dit:

— Je reste à la porte que je garde, fuyez; au fond de ce corridor est l'entrée d'une cave, descendez-y, je réponds de vous; fuyez, j'arrêterai ces barbares, toute femme que je suis. Dieu m'assistera!

C'était une jeune fille qui avait tout vu de derrière les persiennes vertes de sa fenêtre, et que les dangers imminents du jeune blessé avaient rendue courageuse. Elle avait franchi les escaliers d'un seul bond, elle avait ouvert sa porte, elle avait enlevé le jeune blessé, qu'elle avait entraîné avec une force surhumaine, et maintenant elle était bien résolue à sauver le pauvre soldat et à tenir tête à la rage des meurtriers. Toute sa famille, une des plus considérées de la ville et des plus connues pour l'exaltation de son royalisme, était en ce moment à la campagne. La jeune personne était seule avec une vieille servante qu'elle appelait à son aide et à grands cris de détresse. Elle soutenait de ses faibles bras les crochets de la porte, violemment secouée, pendant que du regard et du geste elle encourageait

la fuite si lente du blessé, qui se traînait vers l'endroit désigné en s'appuyant du bras gauche. La résistance de deux simples femmes le séparait d'une mort horrible.

II.

UNE HÉROÏQUE JEUNE FEMME.

Comme une meute que le goût du sang a rendue plus féroce, la bande, avec des rugissements affreux, bondissait à la porte qui lui dérobait sa proie. D'impitoyables heurtements en ébranlaient la forte serrure et la barre de fer transversale qui, selon l'usage du pays, d'un côté tient au mur par un crochet, de l'autre s'implante par une dent dans un gros anneau cloué sur le milieu de la porte.

— Ouvrez, ou nous enfonçons! ouvrez donc, ou nous brisons tout!

Et la porte, violemment frappée par vingt crosses de fusil à la fois, résiste en gémissant, comme si elle allait voler en éclats. Les menaces les plus hideuses, les mots les plus grossiers, rien n'émeut la jeune fille, qui veut donner au malheureux lancier le temps de se soustraire à toutes ces avidités de mort. Quand elle a bien l'assurance, apportée par sa fidèle servante, que la victime est cachée, elle détache la barre de fer, elle entr'ouvre à demi la porte, et elle la retient dans un étroit entre-bâillement, en réunissant tous ses efforts à ceux de sa domestique. Elle a soin de remplir de sa personne tout le petit espace entr'ouvert; et repoussant de toute sa dignité calme de jeune fille la cohue rugissante :

— Que voulez-vous? leur dit-elle d'une voix qu'elle s'étudie à rendre ferme et fière, et d'un front noblement indigné.

— Le lancier! répondirent-ils avec des yeux flamboyants et des mains crispées.

— Cette maison est inviolable et sacrée; je suis chez moi; vous n'entrerez pas!

— Le lancier! qu'on nous le donne!

— Il est blessé, il est mourant; son sang est là sur le pavé, que vous faut-il de plus?

— Sa mort! crièrent-ils à la fois; et ils s'efforcèrent de pénétrer dans le corridor.

— La mienne plutôt, barbares! Sa mort! vous ne l'aurez pas. Est-ce que vous êtes des royalistes, vous? Non, vous n'êtes que de vils assassins. Vous n'entrerez qu'en foulant à vos pieds mon corps et celui de cette brave femme. Vous nous arracherez la vie, misérables! vous souillerez ma maison d'un triple attentat. Est-ce que vous croyez que je céderai? jamais! jamais! Non, vous n'êtes pas de mon parti, car j'aurais trop à rougir; non, vous n'avez pas de cœur, car vous êtes cent égorgeurs contre un pauvre blessé et contre deux faibles femmes! Ah! si vos sœurs et vos femmes étaient là, et vos mères!....

Comme elle les sentit ébranlés par l'autorité de cette énergique allocution, elle ouvrit entièrement la porte; elle fit un pas en avant, comme pour s'assurer qu'ils reculeraient, et donnant à sa voix plus de solennité encore, elle leur dit, avec une sorte de majesté souveraine:

— Au nom du roi, qui est un honnête homme et qui ne veut pas que le sang français coule, je vous somme de

respecter mon domicile; je vous ordonne, au nom de Dieu qui nous voit et nous juge, de vous retirer. Retirez-vous! m'entendez-vous?

Elle fit un autre pas, en élevant sa main droite avec solennité et en leur indiquant le chemin de la retraite. Ils se regardèrent entre eux, confus qu'ils étaient d'être dominés par la puissance d'une belle âme; ils firent quelques pas en arrière, leur fureur se sentait vaincue. Alors elle referma lentement sa porte, et ces hommes farouches, les armes baissées, se retirèrent sous l'imposante magie d'une éloquence si pure. Leur fanatisme s'est si bien évanoui sous le souffle de la jeune vertu, qu'en repassant près des cadavres des autres lanciers, ils ont presque honte d'eux-mêmes; ils se dispersent au plus vite, et, en disparaissant, ils laissent la ville en proie au deuil le plus profond et à la désolation la plus morne.

Qu'elle est heureuse et fière d'elle, la jeune royaliste! du fond du corridor, elle avait écouté le bruit de leur départ avec une joie toute palpitante. Maintenant qu'elle est tout à fait rassurée, tout à fait certaine de sa sainte victoire, elle se hâte d'aller rejoindre, consoler et soigner l'infortuné qu'elle vient de sauver avec tant de présence d'esprit et tant de force d'âme. Elle le retrouve remonté au bord de l'escalier, assis sur la dernière marche, appuyé contre le mur, d'une pâleur effrayante et n'ayant plus sa connaissance; il s'était évanoui, épuisé par la perte du sang et par ses derniers efforts pour remonter. En entendant les violences de ses assassins, il avait craint pour les jours de sa libératrice, et pendant l'horrible lutte entre tant de faiblesse et tant de haine, il s'était traîné jusqu'au sommet de

l'escalier, pour aller se remettre aux mains des tueurs et se livrer à leur merci. Ses forces l'avaient entièrement abandonné au haut des marches.

Émue de pitié pour une infortune que sa protection venait de lui rendre si chère, la jeune fille surmonte son attendrissement, pour ne songer qu'à prodiguer d'utiles et d'intelligents secours. Le cœur des femmes n'a-t-il pas des trésors de science instinctive? Sa domestique, à l'unisson de ses inspirations bienfaisantes, partage toutes ses nobles sollicitudes. Elles soulèvent avec des soins inimaginables le précieux fardeau qu'elles transportent lentement, non sans une peine infinie; mais que ne peut la volonté du bien? Elles arrivent, après des efforts inouïs, sur le palier du premier étage; comme elles n'en peuvent plus, sans rien voir que la sainteté de leur action, elles le déposent dans la chambre et sur le lit de la jeune fille : les nobles cœurs vont toujours au plus pressé. Elles découpent à la hâte les vêtements du pauvre blessé à l'endroit où le sang indique les blessures; elles lui font respirer des sels qui le rappellent à lui-même; elles lavent doucement les deux plaies, en arrêtent la lente hémorrhagie, et elles les pansent avec d'extrêmes précautions, pour pouvoir, sans danger, attendre le moment où elles feront secrètement intervenir les secours du chirurgien le plus habile de Montauban, dont elles connaissent l'âme élevée. Oh! quel fut leur bonheur, quand elles virent insensiblement le malheureux blessé revenir au sentiment de lui-même, renaître à la vie, et sourire avec la plus touchante reconnaissance à leurs tendres inquiétudes! Tout cela lui semblait un rêve horrible et délicieux en même temps.

Quand la nuit fut avancée, la domestique fut invitée à s'aller mettre en quête du chirurgien. Cependant elle et sa maîtresse n'étaient pas sans de nouvelles inquiétudes et sans quelques raisons de craindre de nouvelles tentatives. Elles avaient entendu des pas sourds et furtifs se glisser le long de la maison; elles avaient vu, à la faveur des entre-barreaux des jalousies, quelques ombres noires qui venaient rôder par intervalles. Tous ces mouvements leur faisaient pressentir quelque crise mystérieuse. Elles avaient délibéré si elles ne feraient point transporter, par un passage dérobé conduisant à une rue adjacente, leur protégé redevenu plus fort. Mais la jeune maîtresse comprit bientôt que si, dans le plus grand transport de leur fureur, les assassins, ivres du sang déjà répandu, n'avaient pas forcé l'entrée de sa maison, ils ne le feraient plus, à plus forte raison, lorsque tout était rentré dans le calme.

Les emportements des natures méridionales ne sont jamais que spontanés. Même le génie du mal y est tout d'improvisation. Dans tous les cas, la jeune royaliste pensait justement que l'asile actuel serait toujours le plus sûr d'abord, et le plus commode ensuite pour les soins à donner. Pourtant, la vieille domestique n'avait pas grande foi dans l'inaction des meurtriers du jour. Il y avait sur le derrière de la maison une porte écartée donnant, au fond d'une petite cour, sur une impasse qui devait abréger le chemin; c'est par là qu'elle osa se risquer dans les rues désertes, à une heure si avancée et si favorable aux mauvais coups de main. Tandis que sa maîtresse se mettait en sentinelle à la porte à peine entr'ouverte du malade, elle refermait à double tour, après avoir bien écouté, toutes

les issues par où sa sortie s'effectuait, et elle en cachait soigneusement les clefs sous ses grossiers vêtements.

A peine eut-elle fait quelques pas dans la grande rue, où elle s'était glissée sans encombre, qu'elle entendit marcher rapidement sur ses traces. Toute transie de peur, mais voulant faire bonne contenance, elle retourna sur ses pas, et, allant droit à l'individu qui semblait la suivre, elle lui adressa froidement la parole :

— Qui êtes-vous, et que me voulez-vous?

— Moi! répondit une voix rude, rien.

— Alors, passez votre chemin, et laissez-moi faire le mien.

— Où allez-vous, Marianne?

— Ah! vous me connaissez!.... Que vous importe?.... je ne vous connais pas, moi, ni ne veux vous connaître.

— Diable! vous faites bien la grosse voix, mademoiselle Marianne!

— C'est la mienne.

— Je sais où vous allez.

— Chercher un prêtre, riposta Marianne avec une présence d'esprit dont l'inspiration lui vint subitement; oui, chercher un prêtre pour un pauvre mourant.

— Ah! il se meurt..... eh bien, il ira retrouver les autres; comme ça ils ne se quitteront plus. On ne l'a donc pas manqué? Votre maîtresse aura fait l'héroïque pour rien : tant mieux. Bonsoir, Marianne; vous prierez Dieu pour lui, pour moi, entendez-vous? Je vais me coucher; adieu, la vieille.

— Oui, je prierai Dieu pour vous, qui en avez grand besoin.

Que voulait cet homme? que faisait-il à cette heure? est-ce que Marianne avait su deviner ses intentions? En tout cas, elle s'en était tirée en véritable femme d'esprit. Maintenant, il ne fallait pas donner le change; et comme elle pouvait toujours être surveillée, il était urgent de transformer son mensonge en une réalité d'à-propos. Elle alla donc directement à la demeure d'un vieux prêtre, son confesseur. Elle eut beaucoup de peine à se faire reconnaître et à pénétrer jusqu'à lui. Elle lui révéla son embarras, sa rencontre, l'objet de sa mission, les perplexités d'âme de sa jeune maîtresse, et la triste situation du pauvre blessé. Elle le supplie de leur venir en aide et de s'associer, lui, l'homme de Dieu, à leur bonne action; elle fait intervenir le nom de sa maîtresse, Mlle de l'Ortal. Le bon prêtre n'hésite pas un instant. Il s'offre lui-même pour aller chercher le chirurgien.

— Le nom de Mlle Marie de l'Ortal, cet ange de piété, dit-il, est tout-puissant sur moi. Mais, bonne Marianne, un nom plus puissant encore, c'est celui de l'humanité. Là où l'on souffre, Dieu nous dit toujours d'aller. Retournez vers votre maîtresse; dites-lui qu'elle compte sur nous; j'amènerai le chirurgien.

C'était un vieux prêtre, que la révolution avait persécuté, qui avait goûté l'amertume du pain de l'exil, et que le général Bonaparte, lors de sa poétique campagne d'Italie, avait généreusement protégé. Ayant beaucoup éprouvé et beaucoup souffert, il avait le cœur excellent.

La domestique de Mlle de l'Ortal, se félicitant de son stratagème, qui donnait deux soutiens au lieu d'un, l'un du corps, l'autre de l'âme, s'empressa de retourner auprès de

sa maîtresse, pour dissiper ses inquiétudes et lui apporter l'heureuse nouvelle. A son retour, nul bruit ne se fait entendre dans l'immense solitude de la ville, plongée dans le repos, comme s'il ne se fût passé rien d'affreux dans ce jour d'éternelle désolation. Marianne trouva sa maîtresse en prières au pied du lit du malade, que le début d'une fièvre ardente tenait dans une douloureuse immobilité.

— Eh bien, Marianne?

La bonne servante lui raconte ce qu'elle a vu, ce qu'elle a fait; et puis, se mettant elle-même à genoux, elle prie comme sa maîtresse pour la guérison du jeune protégé, avec toute la ferveur d'une bonne femme du peuple qu'elle est. Quand les prières lui manquèrent, et que ses lèvres eurent cessé de remuer, le cœur allait encore. On s'intéresse si vivement à ceux qu'on sauve, surtout quand la jeunesse est là et qu'on est femme!

Le chirurgien arriva; le vieux prêtre le suivait. Mlle de l'Ortal interrogea du regard les pensées du docte praticien qui examinait gravement l'état des blessures et celui du blessé. Elle observait avec une anxiété presque maternelle, car l'apparition d'un prêtre auprès d'un malade porte toujours avec elle de funèbres avertissements. L'assurance d'une certaine, mais lente guérison, fut donnée et reçue avec une satisfaction générale et tout à fait touchante. Martial, que la venue du prêtre avait un peu troublé intérieurement, sembla se réveiller d'un mauvais rêve, en apprenant l'absence de tout danger. Maintenant que le sentiment de sa position lui était entièrement revenu, il eût été désespéré de périr aussi misérablement sous le ciel natal et par des mains de compatriotes. Il l'exprima par

des mots si pénétrants, que les quatre personnes qui l'entouraient détournèrent leur tête pour essuyer des commencements de pleurs.

Alors se fit sentir dans toute sa nudité l'horreur de ces fanatismes politiques qui, pris du vertige de la haine, ne sont retenus par aucune pudeur humaine, et qui dénaturent même la civilisation la plus avancée. Le vieux prêtre surtout, lui qui avait la longue expérience de nos malheurs publics, fut d'une éloquence d'indignation qui releva l'âme du triste lancier. Il osa même accuser d'ingratitude envers Napoléon le délire des cités du Midi, qui insultaient à la chute du grand homme si national, si éminemment Français, du sublime organisateur qui avait reconstitué nos forces de grand peuple sur une base à traverser de longs siècles. L'homme de Dieu dit tout cela d'une voix presque basse, et plutôt pour l'oreille du soldat souffrant que pour les autres personnes.

— Ah! vous êtes un véritable saint homme, lui dit le jeune malade en se soulevant à demi. Laissez-moi toucher votre main de digne prêtre; avec des paroles comme les vôtres, on est bien vite consolé et guéri. Vous êtes juste envers notre Empereur.

Le pronom possessif mis cette fois au pluriel ne manquait pas d'une certaine délicatesse.

— Oui, notre Empereur à tous, car son génie et sa gloire nous protégeront longtemps. Le soleil luit pour tout le monde. Vous êtes un honnête homme, mon père; je vous aime, puisque vous l'aimez aussi; je pardonne à présent à ceux qui ont voulu me tuer. Mon père, eux aussi, ne savent pas ce qu'ils font. Vive la patrie, du moins! vivent les braves

gens! vive... celui qui vivra éternellement dans la mémoire des peuples!

Il aurait bien voulu dire, comme sur les champs de bataille : Vive l'Empereur! Il n'osa pas : il craignit de se compromettre, même à cette heure du profond sommeil de la ville. Il ne voulut pas abuser de la sainte hospitalité qu'il recevait et contrarier les sentiments de sa noble libératrice, ni faire courir le plus léger risque au digne prêtre qui rendait justice à Napoléon, ainsi qu'au chirurgien qui ne parlait pas, mais dont il sentait les sympathies intimes.

Le lendemain de ce jour, d'une célébrité si déplorable pour les bons citoyens de Montauban : — même à cette époque ils y étaient fort nombreux, car Napoléon avait doté de la suprématie départementale cette charmante ville, si merveilleusement située, si digne d'être le chef-lieu, ainsi que l'avait compris l'Empereur, d'une des plus fertiles contrées de la France; — le lendemain de cette journée qui porte des taches de sang ineffaçables, on se hâta d'inhumer presque clandestinement les camarades de Martial, au milieu d'une vraie consternation universelle; il y eut bien des pleurs répandus sur le passage du modeste convoi, mais des pleurs qui se cachaient. Mlle de l'Ortal ne voulut pas quitter d'un seul instant son malade, pour le distraire des souvenirs de la veille, et surtout pour empêcher qu'il ne comprît ce qui se passait au dehors.

Au bruit de la terrible catastrophe, sa famille était revenue de la campagne. Elle se composait d'un vieil oncle, ancien émigré, homme à sentiments étroits, d'une sécheresse de cœur incroyable après tant d'épreuves; d'une cousine surannée, fille de l'émigré, dont les opinions monar-

chiques étaient constamment en conflagration, à défaut d'autre passion de femme; enfin d'une sœur de l'émigré, dont la jeunesse scandaleusement orageuse avait fait place à la dévotion la plus bornée et la plus intolérante. Mlle de l'Ortal était leur unique héritière et leur pupille bien-aimée; car, orpheline dès sa plus tendre enfance, elle était devenue l'enfant de toute la maison, mais en même temps la victime obligée de tous leurs préjugés de vieille caste, et Dieu sait si de tels préjugés en province ne sont pas d'une impitoyable dureté, surtout de l'autre côté de nos montagnes centrales. Mlle de l'Ortal avait justement appréhendé le retour de ces respectables médiocrités d'esprit et de cœur. Sa famille, qu'elle connaissait bien, et qu'elle avait appris à mieux juger depuis la scène de la veille, devait nécessairement être scandalisée de sa noble conduite, si elle ne l'admirait pas et si elle ne l'applaudissait pas tout d'abord. En effet, ces honorables campagnards, avec toute leur noblesse de race, n'avaient pas eu la noblesse de comprendre l'héroïsme de leur pupille.

Sa conduite, que la simple humanité leur ordonnait d'approuver, avait cependant trouvé leur esprit de royalisme en arrêt contre elle. Les susceptibilités des provinces sont toujours les plus intraitables. Ce qui les avait froissés au suprême degré, c'était que Marie eût profané le sanctuaire de sa jeune existence de fille, en y déposant le soldat, quelque mourant qu'il fût. Les bienséances ont un épiderme de sensitive pour des personnes dont elles sont la loi suprême. La malheureuse Marianne devint principalement l'objet de leur acariâtre mécontentement, pour n'avoir pas eu le bon esprit, elle, vieille sagesse faite à leurs

mœurs de maîtres, d'avertir la jeune imprudente de l'inconvenance de son oublieuse sensibilité. Ils ne savaient pas que la vieille sagesse n'a rien à faire avec le cœur d'une femme, en face d'une agonie.

— Il faut que le soldat (ils ne le nommèrent jamais qu'ainsi) sorte sur-le-champ de cette chambre, avaient-ils dit tous les trois, avec un ensemble de dureté de paroles qui révolta Mlle de l'Ortal; aujourd'hui de cette chambre, et dans quelques jours, de cette maison.

Mlle de l'Ortal leur promit tout pour ne pas les irriter et pour gagner du temps; mais comme bientôt ils insistèrent avec plus de rudesse encore, elle leur fit tant de supplications caressantes et respectueuses, qu'elle obtint, après mille difficultés vaincues, qu'on attendrait la prochaine visite du chirurgien, pour savoir si le déplacement n'entraînerait pas de grands dangers. Elle promit que le lancier sortirait de la maison aussitôt que sa convalescence serait commencée. Elle savait bien en elle-même que l'avis du docteur ne serait pas en contradiction avec ce qu'elle désirait. Il ne lui fut pas difficile d'être d'intelligence avec lui. Les gens de cœur s'entendent si vite et sans explication! Cependant l'insistance des vieux parents devenait de plus en plus despotique, et le surlendemain le changement de chambre eut lieu. Marianne fut renvoyée du service sous les prétextes qu'on trouve toujours dans le mécontentement. Mlle de l'Ortal en eut un profond chagrin. Elle ne put se dissimuler que c'était elle qu'on punissait en la séparant d'une domestique qu'elle aimait depuis son enfance. Elle l'en aima davantage, se promettant bien de l'en dédommager et de la reprendre à la première lueur de liberté qu'elle

aurait. Les bonnes actions contrariées sont comme toutes les affections de l'âme ; elles s'exaltent d'autant et gagnent en ténacité ce qu'on leur ôte de libre arbitre. Mlle de l'Ortal eut à subir de plus irritantes épreuves. Toutes les fois qu'il était question de Martial, on ne l'appelait que le séide de l'usurpateur, l'esclave armé du tyran, lui, pauvre et loyal sous-officier aux idées si généreuses, dont quelques rapides conversations avaient fait éclater, dans la franchise du tête-à-tête, les sentiments chevaleresques et les abnégations sublimes. Dans sa simplicité de loyale jeune fille, Mlle de l'Ortal ne pouvait concilier d'un côté les antipathies si violentes de ses parents et de l'autre le dévouement héroïque du jeune militaire. Ses observations n'étaient pas à l'avantage de sa famille. Elle ne pouvait définir l'intérêt qu'elle prenait à entendre Martial parler de l'Empereur et de ses grandes actions, malgré les inspirations toutes reçues de son éducation royaliste.

Un jour qu'elle s'était fait remettre, sur les instances pleines de passion de Martial, la misérable valise de guerre et de voyage, elle fut témoin d'un bonheur d'exaltation qu'elle essayait assez difficilement de comprendre. A peine Martial eut-il retiré le petit buste de l'Empereur, que son émotion le couvrit d'une pâleur rapide que remplaça, plus rapide encore, une coloration des plus animées. Il pressait le saint buste sur sa poitrine avec une vénération des plus tendres; il l'approchait pieusement de ses lèvres; il le contemplait avec des regards noyés et des exclamations d'amour qui la faisaient tressaillir elle-même.

— Vous l'aimez donc bien !

— Comme vous aimez votre Dieu.

— Qu'a-t-il donc fait pour vous?

— Il a tout fait pour la France.

— Mais vous, que vous reste-t-il? des blessures.

— Ah! que ne suis-je mort pour l'Empereur! j'aurais eu mille existences, que je les lui aurais données toutes. Ah! s'il n'avait pas enrichi des traîtres, s'il n'eût compté que sur nous, ses soldats, il serait encore sur le trône. Il était notre père à tous : la patrie était si belle avec lui! Quand il a vaincu les rois, il les a laissés régner! quand les rois l'ont vaincu, ou plutôt renversé avec la trahison, ils l'ont abreuvé d'outrages; ils en avaient tant peur! ils l'ont persécuté, ce cher grand homme! Est-ce qu'on n'a pas persécuté aussi votre Dieu, à vous? L'Empereur était le messie des peuples, le restaurateur des lois, de la religion, des mœurs, de la gloire, le bienfaiteur universel! Toutes les peurs que les rois ont eues, ils les lui rendront en lugubres supplices. Mais il reviendra..... Ah! s'il revient jamais!.... La France, sans lui, n'est qu'un corps sans âme. Viens, mon Empereur! ajoutait-il en s'adressant au buste; viens, le plus grand de tous les grands hommes, aujourd'hui si malheureux, mais moins malheureux que les soldats qui t'ont perdu, et qui t'attendront jusqu'à la mort.

Ces paroles étaient si ardentes, le son de sa voix s'était tellement élevé, que l'oncle de Mlle de l'Ortal, croyant à une altercation politique, s'était approché de la porte du malade; il avait entendu l'apothéose séditieuse; il avait compris les espérances du soldat de l'usurpateur.

— Ce sont là, jeune homme, dit-il en entrant brusquement, des propos factieux que vous avez grand tort de

tenir sous un toit comme le nôtre, et que vous devriez respecter. Est-ce là le prix du bien qu'on vous fait?

Sa voix avait une aigreur des plus blessantes. Mlle de l'Ortal, désolée de cette apostrophe et de l'impression qu'elle devait produire, s'efforça d'en diminuer l'amertume en s'accusant d'avoir provoqué l'enthousiasme du malheureux lancier. Ce fut en vain, le coup était porté. Martial ne voulut plus accepter une hospitalité qu'on lui reprochait et qui causait de si tristes désagréments à sa jeune bienfaitrice, dont la position devenait plus fausse de jour en jour. Sa résolution fut irrévocablement prise avec un désespoir secret qu'il comprima dans le fond de son cœur. En vain Mlle de l'Ortal inventa toutes sortes d'ingénieuses délicatesses pour le retenir jusqu'à sa guérison radicale; Martial fut inexorable, d'autant plus que ce nouveau chagrin lui arrivait à cause de son Empereur. Le point d'honneur était là, dans sa tyrannie absolue.

Le jour de son départ de la maison royaliste, et par conséquent de Montauban, il s'arma de tout son courage pour ne pas se laisser voir attendri. Ses adieux furent d'une politesse extrêmement respectueuse envers les vieux membres de l'aristocratique famille.

Quand ce fut le tour de Mlle de l'Ortal, il tomba subitement à genoux; il lui prit saintement la main qu'il approcha de ses lèvres, sans oser la toucher cependant; il déposa à ses pieds toutes ses actions de grâce, en se disant redevable de la vie à ses touchants bienfaits; il lui jura une reconnaissance égale en durée à cette vie elle-même. Il avait une peine horrible à retenir son émotion. Déjà les paroles ne pouvaient plus sortir de sa bouche desséchée. Il se re-

leva lentement, parce qu'il n'avait plus la force de rien dire : tout à coup il se mit à fondre en larmes, ses sanglots éclatèrent sans qu'il le voulût, peut-être parce qu'il ne le voulait pas. Quand il fallut enfin se quitter, il laissa tomber ces mots remplis de désolation :

— Ah! mademoiselle, je ne vous verrai plus!

— Qui sait? répondit-elle d'une voix mélancolique, mais ferme, comme si quelque chose était arrêté d'avance dans son esprit. Elle avait en même temps le regard fixe, en avant d'elle, et la poitrine toute gonflée, comme si quelque nouvelle espérance voulait en sortir.

Martial, en franchissant le seuil, se retourna une dernière fois. Le regard de Mlle de l'Ortal restait toujours immobile. Lorsqu'il traversa les rues de Montauban, il fut partout accueilli par des sourires d'une bienveillance extrême et par de cordiales salutations. L'on se disait, en se le montrant avec intérêt :

— C'est le lancier de Mlle de l'Ortal.

III.

LES AIGLES.

La place du Capitole, ce centre de tous les rendez-vous, et le théâtre de toutes les fêtes officielles de Toulouse, était toute pavoisée de drapeaux blancs surmontés de vastes fleurs de lis argentées. Pas une fenêtre, de celles qui s'ouvrent sur la place, n'eût osé ne pas arborer la bannière de la royauté triomphante, et ne pas se parer de ces longs festons de lauriers qui serpentaient en tous sens sur tous

les murs et le long de toutes les croisées; l'absence de ces signes de l'allégresse royaliste eût porté malheur aux propriétaires de fenêtres assez insolents pour ne pas subir les tyrannies du parti vainqueur. L'enthousiasme des blancs était une frénésie qui se traduisait par les brutalités les plus expéditives contre toute personne soupçonnée même d'indifférence. On ne se sauvait des brutalités de la populace, rapidement ameutée, qu'en paraissant se mettre à l'unisson de son fanatisme. Les décorations extérieures des maisons devenaient des sauvegardes. C'est pour cela que la moindre ouverture qui donnait sur une des rues de Toulouse ou sur le carré long de la place se parait des divers insignes de la royauté légitime.

Ce jour-là une cérémonie expiatoire, une vengeance de réaction, devait avoir lieu en face du grand balcon du Capitole et en présence d'un prince du sang, le duc d'Angoulême, qui subissait les caprices du parti royaliste. Toutes les notabilités légitimistes, toute la fine fleur de la noblesse languedocienne, avaient été conviées au grand auto-da-fé auquel le prince allait présider du haut du Capitole, auto-da-fé qui devait être couronné par un bal superbe dans les vastes salles du Trône et des Illustres.

Depuis que le canon de la ville avait annoncé que le soleil passait à notre méridien, le bruit des tambours et des musiques militaires retentissait à tous les angles de la place. La garde nationale, la ligne organisée en légions et vêtue d'uniformes blancs, les compagnies des verdets, ces satellites de sinistre mémoire, ayant à leur tête d'aristocratiques notabilités, tout ce qu'il y avait de troupes disponibles à Toulouse, se plaçaient successivement en ba-

aille sur quatre faces tournées vers le centre de la place, où l'on avait placé une espèce de bûcher politique. A mesure que les compagnies s'alignaient et demeuraient fixes, des cris de *Vive le roi!* sortaient violemment de ces bouches encore tout imprégnées du vin qu'on prodiguait à leur exaltation. Ces cris étaient aussi violemment répétés par la foule, que des bandes menaçantes et furibondes excitaient à l'enthousiasme. Bien malheureux étaient les dissidents qu'une imprudente curiosité attirait dans ces masses mouvantes, et qui ne portaient pas, soit par oubli, soit par fierté politique, une cocarde blanche à grands nœuds sur leur chapeau ou une fleur de lis d'argent suspendue à leur boutonnière; d'ignobles huées, des provocations farouches, des expulsions de fait, coupaient court à toute justification ou à toute résistance. La musique de la garde nationale et des régiments jouait les airs à la mode de : *Vive Henri IV! Vive le roi, vive la France! — Aro l'aben attrappat l'aousel à las grossos alos* (Nous l'avons attrapé maintenant, l'oiseau aux grosses ailes). Quand ces airs cessaient de se faire entendre, les bandes provocatrices hurlaient des vivat à outrance de leurs voix rauques et enrouées; elles faisaient pivoter leurs chapeaux au bout de leurs bâtons, et de leurs rondes bondissantes renversaient tout ce qui était autour d'elles. C'était le bon temps des vengeances de voisinage et des satisfactions privées. Tous les balcons de la façade du Capitole s'étaient peuplés de femmes charmantes, richement habillées, qui agitaient des milliers de mouchoirs blancs, et qui trépignaient de joie à l'aspect des vagues populaires qui se pressaient à grand bruit autour des soldats en bataille. La noblesse des villes voisines se

gardait bien de manquer à ce rendez-vous des passions monarchiques; il y avait une profusion de dames châtelaines qui s'associaient du cœur, du geste et de la voix aux manifestations des bandes en délire. Qui n'a pas vu ces explosions se répandant de bas en haut et de haut en bas, à tour de rôle, avec toute la pétulance méridionale, ne sait pas jusqu'où peut aller le vertige d'un parti qui se relève de ses ruines et qui se croit en possession absolue du présent et de l'avenir.

Et pourquoi ces frais immenses d'acclamations, de danses, de toilettes magnifiques, de menaces, d'emportements? Pourquoi ce mouvement de têtes et d'âmes, ce bruit, ces tempêtes d'allégresse aristocratique? Pour une profanation.

On allait brûler sur les places publiques les couleurs de la Révolution et de l'Empire; on allait briser sous le marteau de la Restauration, en grande pompe, les emblèmes et l'effigie de celui qui avait fait trembler le monde; et tout cela sous les yeux d'un petit-fils de Henri IV, qu'on appelait tout bas le roi du Midi. Le duc d'Angoulême ne se souvenait plus que, la veille encore, tombé dans les mains de l'usurpateur clément, il avait vu sa captivité protégée par la générosité du grand homme, et qu'il avait dû sa liberté de prince ennemi à la magnanimité de Napoléon. Il était juste que l'uniforme étranger figurât dans ce monarchique enfantillage : des officiers anglais, espagnols et portugais assistaient à cette exécution du principe national.

Les autorités civiles et militaires arrivèrent au grand complet dans l'enceinte de fer que formaient les baïonnettes, et se posèrent, au bruit des tambours et des fan-

fares, derrière le bûcher, en face du balcon où le prince devait se placer. Les hurlements redoublés des bandes annoncèrent son apparition. La musique joua l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

— Chapeau bas! chapeau bas! s'écrièrent avec fureur les groupes divers qui avaient reçu le mot d'ordre.

Toutes les têtes se découvrirent, et les chapeaux retardataires tombaient sous les coups de ces claqueurs de la royauté, qui les foulaient bravement aux pieds. « A bas les fédérés! à bas les brigands de la Loire! » C'était l'accompagnement obligé de ces politesses monarchiques.

La cérémonie commença.

On immola d'abord sur un billot de pierre les aigles détachées des drapeaux usés par la victoire et les aigles arrachées aux schakos des vieux soldats qui revenaient de la Grande-Armée. Cette immolation mit en verve de vociférations des groupes organisés pour cet enthousiasme. Le marteau d'un magistrat bourbonien frappa ensuite quelques effigies du héros tombé. A chaque nouvel outrage, les applaudissements gagés couraient toujours de haut en bas et de bas en haut, pour faire croire au prince que Toulouse était à la hauteur de ces bassesses. Il faut le dire, la pudeur publique se fit jour à travers ce dévergondage de parti : le silence de la majorité de la foule était un avertissement sévère.

Parmi les belles dames qui donnaient leur réjouissance en spectacle et qui s'affichaient aux balcons du Capitole, non loin du prince royal, seule, une jeune personne, le regard inoccupé et fixé dans l'azur du ciel, semblait étrangère à ces élans de royalisme, à ces désordres d'âme, qu'elle

désapprouvait dans sa pensée. Quelqu'un qui l'eût attentivement considérée eût aperçu des teintes mélancoliques sur ce front si blanc et qui paraissait si calme; cette douce sérénité de jeune fille pensive contrastait avec l'épanouissement bruyant de son voisinage féminin. Elle était là comme par complaisance et par devoir, mais son esprit semblait être ailleurs. Elle ne sortait de cet état de rêverie que pour déplorer en elle-même les inconvenances de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait. Les outrages prodigués au grand homme, dont elle comprenait la grandeur épique depuis quelques jours, la blessaient intérieurement et réveillaient dans la limpidité de son âme des souvenirs récents, dont la tristesse n'était pas sans charme. Une image confuse errait dans ses souvenirs, et cette image, d'une pâleur intéressante, était celle d'un jeune adorateur de l'empereur Napoléon. Il n'est plus besoin de dire que cette généreuse et mélancolique personne était Mlle de l'Ortal. En pensant bien secrètement aux blessures du pauvre lancier, elle souffrait pour lui des blessures morales qu'on faisait maintenant à ses sentiments politiques et à son culte guerrier; elle avait bien peur qu'il ne fût présent, quelque part, dans cette multitude aux mille têtes mouvantes, et qu'il ne fût malheureux des ignominies dont on abreuvait son passé impérial. Quelquefois ses regards cherchaient des traits connus dans ce chaos de visages. Elle n'apercevait rien, et sa rêverie échappait de nouveau, en fuyant dans l'espace, à la contagion de la scandaleuse cérémonie.

Dans les rangs de la garde nationale, quelque épurée qu'elle fût, et dans ceux de la ligne, où peu de vieux soldats étaient restés, on eût pu distinguer des traits assom-

bris, des immobilités qui fronçaient le sourcil, et des regards également offensés. Quelques esprits assez courageux, épars dans la foule, laissaient échapper, à tout risque, des paroles de blâme. Mais telle est la loi des influences audacieuses, que cette masse confuse semblait participer de l'emportement de quelques bandes fanatiques et de quelques compagnies de verdets, ces *bravi* de la réaction. On approcha bientôt du feu de ce bûcher. Déjà les flammes contre-révolutionnaires dévoraient ces vieux drapeaux de la gloire qui avaient secoué leurs plis sur toutes les capitales de l'Europe. C'était dire que la Restauration ne voulait pas de cette gloire-là, et qu'elle exécutait les vengeances de l'étranger. Lorsque les flocons de fumée et les langues de feu montèrent vers le ciel, les applaudissements de la canaille redoublèrent de frénésie. Tout à coup, à ce bruit de salves anti-nationales succéda un silence qui sembla paralyser les agitations de la foule.

Du côté des autorités, par un petit vide de séparation entre la tête d'un régiment et le groupe des musiciens, un cavalier, dont le brusque passage avait coupé la masse des spectateurs en deux, s'élança dans l'enceinte de la place. A cette subite apparition d'un uniforme rouge de la garde impériale, il y eut comme un saisissement indéfinissable : la conscience générale pressentit qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire. Toute rumeur cessa; le prince lui-même, surpris d'un étonnement inconnu, se pencha sur la rampe festonnée du balcon, et braqua sa lorgnette sur le mystérieux cavalier qui se présentait ainsi, dans une attitude fière et belliqueuse, comme aux antiques tournois de la féodalité. Derrière les quatre lignes luisantes des sol-

dats, tous les cous de la multitude étaient tendus vers le même but. Le jeune lancier, la face animée, l'œil étincelant, vint se poser hardiment auprès du bûcher où les drapeaux brûlaient encore, et vis-à-vis le balcon du prince. Martial, c'était bien lui que Mlle de l'Ortal venait de reconnaître avec une sorte d'orgueil, Martial fit signe qu'il voulait parler.

Le matin même de ce jour sans dignité, il avait appris les préparatifs de la fête royaliste. Il s'était bien promis de ne pas en subir l'affront du regard. Enfermé dans sa chambre, avec son cher buste qu'il avait voilé d'un crêpe, il avait pris la résolution de garder les arrêts forcés de son deuil. Mais l'idée qu'on allait outrager les objets sacrés de son culte ne lui laissait aucun repos; des mouvements de colère et d'impatience allumaient son sang. Quand l'heure de la scène publique fut venue et qu'il entendit les tambours appeler la garde nationale, il ne fut plus maître de lui. Une idée puissante, irrésistible, venait de jaillir dans son cerveau; il avait couru, sans attendre la réflexion, louer un cheval qu'il montait quelquefois, pour qu'on le lui amenât tout de suite. Au retour, il avait retiré du fond d'une armoire tout son uniforme de lancier, qu'il avait revêtu avec un emportement nerveux, et son sabre de cavalerie légère. Aussitôt que le cheval, en piaffant, fut arrivé sur le seuil de sa porte, il se jeta dessus; et le front haut, la rage au cœur, il avait pris résolument le chemin de la place du Capitole; dans les rues qu'il avait traversées, on n'avait su que penser de cette incompréhensible bravade d'une audace désespérée. On l'attribuait à quelque transport de fièvre cérébrale; on ne pouvait pas s'imaginer qu'une

telle inspiration partît d'un cœur vraiment grand, ayant le sentiment de son énergie et du danger qu'il affrontait. C'était pourtant une pensée forte qui l'emportait, une idée héroïque, un élan d'âme française, une folie d'honneur.

— Soldats et bourgeois, dit-il d'une voix retentissante, je suis un des brigands de la Loire qui ont voulu mourir pour leur pays. Je trouve que c'est une lâcheté d'insulter et les drapeaux qui ont tant de fois vu fuir l'ennemi, et le grand homme qui nous a toujours conduits à la victoire. Je viens soutenir la gloire de son nom et l'honneur de ses drapeaux. Je vais descendre de cheval; je suis prêt à combattre, le sabre en main, quiconque est l'ennemi de mon Empereur. Que le plus brave royaliste sorte des rangs, voici mon gant que je lui jette pour défi; qu'il vienne m'ôter la cocarde que je porte sur ma tête. Allons, qu'on vienne me l'arracher avec la vie, me voilà..... J'attends!

Soit que l'héroïque déraison d'un tel acte frappât de crainte ou d'étonnement, soit qu'une générosité aussi chevaleresque fît vibrer les cordes généreuses de tous ces cœurs émus en masse, un murmure admiratif circula dans les lignes et dans la foule; on entendit même quelques voix crier : Bravo, lancier! bravo! Puis, le silence devint plus profond encore. — Comment! personne! Pas un de tant de braves! s'écria-t-il en parcourant l'enceinte au petit galop. Il attendit encore. — Quoi! pas un royaliste de bonne volonté qui veuille me tuer sur cette place! s'écria-t-il encore en piquant son cheval du côté des verdets, en se promenant lentement devant leur front de bataille. Toujours même silence, même stupeur, ou même étonnement.

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas des Français.

Adieu donc, brûleurs de drapeaux tricolores ; sachez-le bien, je suis toujours à la disposition de chacun de vous.

Il se retira lentement en tournant la tête de temps en temps, comme pour s'assurer si on voulait, ou non, de lui. Quand il se trouva sur les lignes qui séparent les soldats de la multitude, il fit de nouveau volte-face, et, voyant qu'on le laissait partir sans répondre, il éperonna vivement son cheval, et il cria trois fois de toutes les forces de sa voix : *Vive l'Empereur ! vive l'Empereur !* La foule rouvrit ses flots devant lui, et il disparut.

Mlle de l'Ortal, qui l'avait constamment suivi du regard, d'abord avec inquiétude, puis avec une émotion de fierté, qui avait senti tout le feu sacré des défis de Martial lui passer au cœur et étinceler dans ses propres yeux, oublia qui elle était et avec qui elle était ; elle ne put se contenir, et elle laissa échapper cette exclamation du fond de son âme, si noblement impressionnée :

— L'admirable jeune homme ! ils ne le comprennent pas !

Ces paroles excitèrent autour d'elle une rumeur d'indignation qui la déconcerta. — Est-ce la fille, la femme ou la sœur d'un fédéré ? se demandait-on. Quand on prononça son nom, qui était un des plus honorés de la noblesse royaliste, les dames qui l'environnaient aiguisèrent contre elle les plaisanteries et les sarcasmes les plus ironiques, en vantant son intelligence de jeune néophyte révolutionnaire. Elle voulut justifier ses impressions ; les rires moqueurs éclatèrent de tous côtés. La place n'était plus tenable ; sa tante, d'une voix aigre, lui imposa silence et lui signifia l'ordre de quitter le balcon et de la suivre.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Mlle de l'Ortal. C'est si beau ce que l'on fait là!

— Petite sotte, taisez-vous; Son Altesse Royale pourrait nous entendre; vous nous déshonorez.

Mlle de l'Ortal se tut plutôt par respect d'elle-même que par intimidation; les moqueries allaient leur train, la tante était furieuse et amèrement humiliée; pour elle, le sentiment de sa dignité ne fit que la rendre plus calme et plus insensible aux traits épigrammatiques que lui lançaient de tous côtés sur son passage les héroïnes de la légitimité.

Pendant que Mlle de l'Ortal expiait les torts de sa belle nature morale, Martial payait plus chèrement les imprudences de son exaltation : une compagnie de gendarmes s'était mise à sa poursuite, coupable qu'il était d'avoir poussé des cris séditieux. Il ne pouvait lutter contre tant de sabres dégaînés, quelque envie qu'il en eût, mais il pouvait leur échapper. Son cheval précipitait son galop sur les pavés pointus de Toulouse; il était près d'atteindre l'une des portes de la ville, n'ayant à ses trousses que deux gendarmes qui criaient, Arrêtez! arrêtez! lorsque son cheval s'abattit. Une des jambes de Martial restait prise et meurtrie sous les flancs de la pauvre bête; des gens de la lie du peuple, accourus aux cris des gendarmes, se jetèrent sur le lancier: c'étaient quelques fanatiques d'un des faubourgs de Toulouse. Le schako et la cocarde du lancier furent déchirés et mis en pièces en un instant. La fureur de ces royalistes de bas étage, qu'excitait la provocation de Martial, allait se porter à de sauvages excès contre le noble jeune homme, si désolé de voir les mutilations de sa cocarde, lorsque les gendarmes, arrivés à temps, l'arra-

chèrent des mains de ces forcenés. Il fut conduit et déposé dans la prison militaire; mais, dans le trajet du lieu de la chute à la prison, on rencontra une compagnie de verdets qui revenaient de la cérémonie et qui poussaient des cris de victoire effroyables. Les pointes de leurs baïonnettes vont chercher sa poitrine. Il attend leurs coups avec des regards pleins de mépris. Les gendarmes le protégèrent et le sauvèrent une seconde fois, en lui témoignant des sympathies qui le pénètrent de reconnaissance. — Adieu, lui dirent-ils en le quittant, vous êtes un brave. Nous sommes malheureux d'avoir exécuté contre vous des ordres forcés; nous avons fait notre devoir, mais nous vous estimons.

Ils lui donnèrent tous une poignée de main, et quelques-uns lui dirent à l'oreille : Nous avons servi sous lui. Le soir même, on sut dans toutes les réunions de la ville que le lancier de la place du Capitole avait été arrêté; alors son action passa pour une extravagance. On parla d'un prochain conseil de guerre. La curiosité, vivement provoquée, se promit bien d'aller entendre sa justification et de juger de son attitude devant le tribunal militaire.

Le lendemain, de très-bonne heure, le directeur de la prison, d'un air mystérieux, vint lui remettre une bourse élégante pleine d'or, accompagnée d'un petit bout de lettre que Martial se hâta d'ouvrir; il y lut ces mots, dont les caractères étaient tremblants et mal formés : « Tout le monde ne vous abandonne pas. »

C'était une écriture de femme.

IV.

LE CONSEIL DE GUERRE.

La famille de Mlle de l'Ortal ne lui pardonnait pas la scène du Capitole. Elle y voyait une tache sur la pureté de cette belle réputation monarchique dont elle jouissait depuis l'émigration, oubliant que c'était Napoléon qui avait effacé de la liste des émigrés le chef de la maison de l'Ortal, et qui lui avait fait restituer une partie de ses biens, en lui rouvrant les portes de la France : la reconnaissance n'est pas la vertu des partis. Le tyran corse, qui avait relevé les autels, rétabli l'ordre social, reconstitué les éléments de la grande famille, organisé les rouages d'une administration régulière et toute-puissante, créé une législation impérissable, était coupable d'un crime qui absorbait tous les immenses bienfaits de son règne, et ce crime irrémissible, c'était d'être l'élu du peuple; l'aristocratie de naissance était impitoyable là-dessus. Tout ce qui tenait à Napoléon, ou simplement aux idées de son système, révoltait au dernier point l'esprit intolérant de cette féodalité bâtarde qui ne voyait dans l'Empereur que l'éclatante personnification de la révolution française. En ce sens, les instincts de la vieille noblesse ne s'y trompaient pas. Napoléon était bien le grand initiateur du progrès humanitaire, la force fécondante du nouveau contrat social. La haine des familles de l'ancien régime était donc logique. Les Bourbons, pour elles, représentaient la suprématie des castes privilégiées; Napoléon, le principe de l'égalité et la glorification du mérite démocratique. De là, fanatisme pour

les rois du droit divin, d'un côté; adoration, de l'autre, pour l'Empereur du droit populaire. Abîme de sang entre ces deux souverainetés. Ce qui donnait plus de fougue aux passions haineuses des royalistes, c'est que les Bourbons n'étaient puissants que par l'étranger, et Napoléon par les masses du peuple français. Le sentiment de leur faiblesse numérique les rendait implacables et cruels, comme tout ce qui n'est pas la force réelle.

Mlle de l'Ortal n'était plus l'enfant gâté de sa famille. On l'avait reléguée à la campagne, où cette espèce d'exil la trouvait impassible et résignée. Mais la persécution, comme toujours, donnait une trempe de plus à ses sympathies napoléoniennes. L'isolement l'avait forcée d'avoir recours à de longues lectures. Tous les ouvrages qui parlaient de l'Empereur, de son histoire, de ses campagnes, de son génie créateur, de ses qualités héroïques, secrètement apportés par sa vieille servante, à qui elle faisait du bien, et choisis par le vieux prêtre de Montauban, lui inspirèrent un enthousiasme croissant, à mesure qu'elle connaissait mieux le grand homme si stupidement défiguré par les diatribes des familles comme la sienne. Loin de se repentir de son exclamation de Toulouse, elle s'en faisait, à ses propres yeux, un titre de gloire. Elle se passionnait de plus en plus pour le héros persécuté. Ce n'était pas le moyen de désarmer les rigueurs de sa famille, dont elle respectait souvent et silencieusement les préventions acrimonieuses, mais qu'elle combattait avec toute la supériorité d'un esprit éclairé, lorsqu'on la poussait à bout. Alors les invectives, ces derniers arguments des idées étroites, les dénominations les plus blessantes, pleuvaient sur elle, et l'on finissait toujours

par la menacer d'une entière exhérédation, comme si des questions d'argent avaient prise sur les belles âmes!... Sa tante, plus intolérante parce qu'elle était plus bornée d'esprit, se livrait à des emportements que les souvenirs du Capitole envenimaient tous les jours.

Ces souvenirs la désolaient; elle maudissait le jour où le malheureux lancier avait répandu la peste de ses sentiments séditieux dans le cœur si facile à corrompre d'une jeune personne romanesque, à moitié séduite déjà par les imprudences d'une bonne action. C'est avec bonheur qu'elle avait appris l'arrestation de ce champion de l'Empire, et elle comptait sur la justice du conseil de guerre pour qu'il fût puni de ses insolences sur la place du Capitole et des aberrations d'esprit de sa nièce. Celle-ci, voulant faire cesser cet état d'hostilités intérieures, avait secrètement fait prier le vieux prêtre d'insinuer à ses parents les besoins d'une séparation de quelques mois, en les engageant à l'envoyer à Toulouse, auprès d'une autre parente, supérieure d'un couvent, où elle se retremperait aux bonnes sources des idées religieuses et monarchiques. La famille en fit la proposition à Mlle de l'Ortal, qui l'accepta comme une bonne fortune, incapable qu'elle était de dissimuler les mouvements de son âme. Sa joie même était celle d'un enfant qui déploie les ailes du cœur au grand air de la liberté. Que se passait-il en elle? Était-ce l'espoir d'échapper à des luttes incessantes qui la rendait si heureuse? Son bonheur lui venait-il d'une autre espérance qu'elle ne s'avouait pas? Quelle pensée ou quel sentiment germait dans ce pli secret que garde tout cœur de femme?

— Songez, lui dirent ses parents au moment des adieux,

songez que nos dernières volontés dépendent de vous encore. Faites-nous oublier vos fautes, et demandez à Dieu de meilleures inspirations que par le passé; notre affection vous sera rendue à ce prix.

Ils ne devaient plus la lui rendre.

La supérieure avait reçu les instructions les plus minutieuses et les plus pressantes pour redresser les déviations d'esprit de la jeune Montalbanaise; mais dans ces instructions il ne fut pas question le moins du monde de la véritable cause du déplacement et des déviations. Ses vieux parents avaient trop de fierté pour soupçonner des préoccupations qui peut-être existaient à l'insu d'elle-même. La supérieure ne douta nullement de ses succès sur l'âme de Mlle de l'Ortal; elle comprit que c'était le cœur qu'elle devait chercher à guérir : pour triompher de sa pupille, elle eut recours à l'art de se faire aimer. En tournant les difficultés, au lieu de les attaquer de front, elle espéra les vaincre. Mlle de l'Ortal n'eut plus à défendre ses impressions, ses idées nouvelles, ses souvenirs récents. Ce nouveau genre d'être et de vivre lui sembla le vrai bonheur. Plus de lutte, partant moins d'exaltation et plus de calme. Ce calme était cependant à la merci de la première occasion.

Quelques jours après l'arrivée à Toulouse de Mlle de l'Ortal, la prison de Martial avait vu briller un nouveau rayon de mystérieuse sympathie. Un envoi de livres pour ses distractions, d'une seconde bourse pour ses besoins, d'un petit billet pour ranimer son courage, l'avait frappé d'un nouvel étonnement. Il ne savait pas deviner la main généreuse qui se tendait vers lui. Tous les livres étaient des

ouvrages qui exaltaient le génie de l'Empereur. Le billet était ainsi conçu :

« Acceptez ; en ce moment, c'est celui qui reçoit qui oblige. On vous choisira un des meilleurs avocats de Toulouse pour vous défendre. Qui d'ailleurs oserait vous condamner ? »

Cette fois-ci, les caractères avaient été tracés d'une plume assurée : c'était toujours la même écriture de femme. Qui pouvait ainsi veiller sur lui sans se faire connaître, à Toulouse, où il n'avait que peu d'amis politiques, qui, persécutés comme lui et aussi peu riches, n'avaient aucun moyen d'influence ? Il interrogea vainement le docteur de la prison, qui lui répondait toujours qu'il n'en savait pas plus que lui ; que tout cela lui avait été remis par un commissionnaire, avec une lettre de recommandation adressée à lui-même, en faveur de son prisonnier, de la part d'un des nobles les plus puissants de la ville. Tout cela cachait un mystère de protection ingénieuse qui échappait à toutes ses investigations. Le lendemain de cet envoi, un avocat des plus distingués du barreau toulousain vint le voir. A cette époque de terreur dans le Midi, les causes des prévenus politiques obtenaient difficilement les secours des défenseurs qui avaient de la renommée. Tous les barreaux avaient salué avec acclamation le retour de l'île d'Elbe ; ils en étaient devenus plus suspects et plus dangereux pour les clients. Les avocats royalistes refusaient les causes par opinion. Les malheureux frères Faucher faisaient à Bordeaux la triste expérience de cette double défection des avocats, qui désertaient des deux côtés leur poste d'honneur, avec la double lâcheté de la peur ou de la haine.

Martial, plus heureux que ces deux illustres martyrs de la Réole, refusait cependant le secours d'une voix éloquente, que le saint orgueil de son enthousiasme impérial prétendait devoir être inutile, puisqu'il ne voulait faire devant le tribunal aucune concession. Il adoucissait la fierté de son refus par l'expression la plus cordiale de reconnaissance envers le défenseur qu'on lui avait choisi. Il lui serrait les mains avec de vives effusions de cœur; il le pressait sur sa poitrine, qui ne battait plus que pour l'Empereur; il lui demandait pardon de son obstination à vouloir suffire, lui seul, à la défense d'une fidélité qui survivait à la chute du grand homme. Il voulait ne rien rabattre de ses sentiments, ni rien démentir de son délit. L'avocat, qui le plaignait et l'admirait, finit par comprendre que le meilleur système de défense est peut-être dans la franchise d'une passion vraie et dans l'énergie d'un désintéressement chevaleresque, quand les juges ont l'âme nette de passions contraires. Martial ne put arracher aucun renseignement sur la personne qui semblait lui vouloir tant de bien et qui lui envoyait un avocat si dévoué, à lui, simple soldat et prisonnier sans importance. L'avocat l'ignorait lui-même; c'était sur les prières d'une lettre sans signature et qui lui promettait un large salaire qu'il avait accepté une telle mission, toutefois en se promettant bien de ne pas accepter d'honoraires sans savoir quelle main les lui offrait. L'écriture lui paraissait d'une ténuité, d'une élégance tout à fait féminine; le cachet était aux armes appartenant à la vieille noblesse. Martial le supplia de lui montrer quelques mots de cette lettre; il reconnut encore la même main.

Le grand jour du conseil de guerre arriva. Il était com-

posé d'officiers presque tous de fraîche date, et présidé par un colonel de cavalerie, homme d'esprit, disait-on, et d'une naissance très-aristocratique, qui avait gagné tous ses grades, excepté le dernier, sous les drapeaux de l'usurpateur, et qui, en ce moment, était un des favoris les plus zélés du duc d'Angoulême. La salle du conseil était encombrée de spectateurs, avides de voir de près les traits de l'audacieux lancier. Quelques femmes du peuple et du monde attendaient à la porte du conseil pour le voir passer; d'autres, pour l'entendre, bravèrent les chaleurs incommodes de l'audience. Sur la grande table du tribunal, couverte d'une serge verte, on voyait les débris d'un drapeau tricolore et un schako de lancier tout meurtri, avec le bois brisé d'un tronçon de lance. La séance ouverte, et les formalités d'usage étant remplies, un long bourdonnement de paroles annonça l'introduction de l'accusé, qui s'avança d'un pas tranquille, et qui, reçu à son entrée par quelques murmures d'improbation, sans se déconcerter, sans paraître les entendre, se présenta devant les juges, le visage assuré, l'air franc et loyal, et fit le salut militaire sans trouble comme sans fierté. Le président lui fit signe de s'asseoir; on lut l'acte d'accusation, qu'il écouta froidement, avec des signes affirmatifs de tête, comme pour dire qu'il en acceptait toutes les charges.

— Accusé, vous le voyez, on vous impute plusieurs délits séditieux qui doivent attirer sur vous toute la sévérité des lois.

— Oui, les lois du vainqueur.

— N'interrompez pas. N'allez pas aggraver votre position par des manifestations coupables. Vous n'avez pas à justi-

fier vos opinions. Il s'agit de savoir si vous avez réellement commis les délits que la législation actuelle condamne.

— Actuelle !

— C'est un insolent ! s'écria, dans l'auditoire, une voix rauque et violente. Il faut le condamner sans l'entendre.

— Prévenu, respectez vos juges et répondez quand je vous l'ordonnerai. Vous êtes accusé,

1° D'avoir arboré le drapeau de l'usurpation ;

2° D'avoir proféré des cris séditieux ;

3° D'avoir porté un uniforme qui ne vous appartient plus, puisque vous êtes licencié ;

4° D'avoir provoqué le renversement du gouvernement établi ;

5° Enfin, d'avoir outragé la personne d'un prince du sang. Qu'avez-vous à répondre ? Avez-vous fait choix d'un défenseur ?

Martial se leva, en saluant de nouveau le président du conseil d'un air d'aisance qui devait prévenir en sa faveur.

— Je n'ai pas voulu de défenseur, parce que dans le temps de réaction où nous sommes, sans vouloir douter de la loyauté du conseil, on n'écoute que les passions qui dominent les consciences. Du reste, je pourrais décliner la compétence du conseil. N'étant plus militaire, mon délit en place publique ressortit à un tribunal civil. N'importe ; être jugé par des robes ou par des épaulettes, aujourd'hui cela revient au même.

— Condamnez donc ce brigand ! s'écria de nouveau la même voix de l'auditoire.

Martial, impatienté, se retourna du côté de l'interrupteur, et il dit d'une voix calme, mais ferme :

— Si celui qui m'appelle brigand avait du cœur, il n'insulterait pas un soldat qui n'est pas libre; et si je l'étais, il n'oserait pas.

— A bas le bonapartiste! hurlèrent plusieurs voix à la fois.

Le président invita l'accusé à plus de modération.

Martial se rassit.

— Condamnez-moi, puisque des insolents vous respectent assez peu pour vous l'ordonner.

— Nous voulons que la défense soit pleine et entière, répliqua le président. Relevez-vous, accusé. Vous avez de l'éducation et de l'esprit, à ce qu'il paraît, et assez d'intelligence, sans doute, pour savoir tout ce que votre position vous commande de réserve et à nous d'impartiale justice. Vous n'êtes pas devant des ennemis, mais devant des juges qui feront leur devoir.

Le président appuya sur ces derniers mots, qui ne s'adressaient pas seulement au jeune lancier, et qui impressionnèrent l'auditoire.

— Eh bien, dit Martial en se levant de nouveau, je veux mériter la bienveillance dont vous m'honorez, monsieur le président. Je vais prendre l'un après l'autre les chefs d'accusation, et y répondre; mais, je vous en prie, que l'on accepte ma défense telle que je puis l'articuler, et puis que l'on fasse de moi ce que l'on voudra.

— Qu'on le fusille! cria-t-on.

— Lâche! répliqua le lancier d'un front menaçant. Puis, se retournant du côté du conseil, il ajouta : Je proteste de toutes mes forces contre l'outrage qu'on me prête envers le prince royal. Ce n'est pas lui que je suis venu braver, mais

bien cette misérable tourbe de coupe-jarrets qui n'ont jamais vu le feu de l'ennemi, qui ne savent qu'assassiner des généraux, et dont je voulais essayer le courage. D'ailleurs, quand j'ai senti qu'on livrait aux flammes les couleurs sous lesquelles mon sang a coulé, en voici la preuve (il se découvrit la poitrine et montra ses cicatrices), ce même sang a fermenté, comme ferait le vôtre si votre drapeau blanc était foulé aux pieds, et j'ai voulu me faire justice, ou périr; j'ai voulu périr les armes à la main, plutôt que de souffrir un tel affront. Pourquoi ne m'ont-ils pas puni à l'instant même, ceux que j'insultais à mon tour?

On m'accuse d'avoir provoqué la chute de la royauté actuelle. On se trompe; je ne suis coupable que d'avoir voulu mourir à Waterloo, pour empêcher l'établissement du gouvernement venu de l'étranger.

On m'accuse d'avoir porté un uniforme qui ne m'appartient plus! qui ne m'appartient plus, à moi qui l'ai promené dans les carrés enfoncés de l'ennemi, à moi qui l'ai teint de mon sang, à moi qui l'ai porté nuit et jour, des mois entiers, pour la défense du sol sacré de la patrie!

— Il n'y a plus de patrie! il y a un roi, cria toujours le royaliste de l'auditoire.

— Je ne le vois que trop, riposta Martial.

Il continua :

— On m'accuse d'avoir proféré des cris séditieux, celui de *vive l'Empereur!* Et pourquoi ne voudrais-je pas qu'il vécût, moi, son soldat fidèle, moi, son enfant, lorsque tant d'ingrats et de traîtres voudraient qu'il mourût; mon empereur, mon père, mon dieu! que j'ai vu si grand sous le canon des Anglais! D'ailleurs, savez-vous ce que signi-

fie : Vive l'Empereur? Cela veut dire : Vive l'éclat du nom français!

On m'accuse d'avoir arboré le drapeau de l'usurpation. Ah! oui, de l'usurpation; car il a usurpé tant de gloire, qu'il n'en reste plus pour le drapeau blanc.

— Président, voulez-vous le faire taire, oui ou non?

Le président osa s'indigner enfin; il rappela l'interrupteur au respect; et, comme un second murmure accueillait cette sommation, il menaça de renvoyer le jugement à une autre époque où la conscience des juges serait plus indépendante.

Cette menace ramena le silence : on craignait de laisser échapper une proie qu'on tenait.

V.

LE TÉMOIN À DÉCHARGE.

Martial poursuivit sans s'émouvoir :

— Je n'ai pas arboré de drapeau; j'ai paru sur la place publique avec mes armes, comme devant les lignes anglaises du Mont-Saint-Jean, parce que je pensais qu'il ne pouvait y avoir que des ennemis de l'honneur national là où l'on se permettait de détruire les insignes de nos victoires.

— Vous regardez donc comme un ennemi de l'honneur national Son Altesse Royale, qui assistait de sa personne à cette exécution de la justice du pays?

C'était un piége du capitaine rapporteur : Martial n'y voulait pas tomber; il répondit par ces mots à double sens :

— Aurais-je pu croire que le prince y fût?

— Ainsi vous prétendez, accusé, n'avoir été guidé par aucune intention séditieuse?

Évidemment le président, touché de la noblesse des réponses de Martial, de son attitude fière et digne, peut-être influencé malgré lui par les souvenirs fraternels de ses campagnes sous l'Empire, voulait diminuer les dangers de sa position et lui offrir un moyen qu'il pût accepter; mais le généreux lancier ne voulut fléchir d'aucune manière, ni laisser croire aucunement qu'il descendît jusqu'aux apparences d'une justification.

— Monsieur le président, ce que j'ai fait, j'ai bien voulu le faire; j'ai suivi les impulsions d'une âme en révolte contre des actes de vandalisme, ou que je regardais comme tels. J'ai protesté de ma personne. Je le répète, j'ai crié *vive l'Empereur!* parce que pour moi cela signifie vive la France glorieuse! J'étais là sans haine, je suis ici sans repentir. J'aime l'Empereur, parce que j'aime la patrie. Si je disais ou si je laissais croire le contraire, mes blessures, dont vous venez de voir les cicatrices, se rouvriraient et prendraient une voix pour dire que j'en impose. Voilà mon crime; et en cela je suis très-grandement coupable.

— Vous parlez de cicatrices à la poitrine; vous en avez deux autres qui vous accusent aussi, et qui prouvent vos fureurs révolutionnaires et vos goûts de rébellion contre les défenseurs du drapeau blanc.

Cette allusion perfide aux événements de Montauban était faite par le capitaine rapporteur.

— Vous appelez ceux qui m'ont blessé les défenseurs du drapeau blanc! je n'en fais pas mon compliment à ce

noble drapeau. Vous parlez de mes deux autres blessures! elles ne prouvent que la fureur de mes assassins.

— Des témoins de cette scène vont paraître, et nous verrons si vous osez les appeler des assassins.

— Eux ici? les infâmes! Ils n'oseront pas me démentir en face.

— Accusé, les royalistes ne sont jamais des infâmes, poursuivit le capitaine; je suis forcé de prendre des conclusions contre vous pour ces nouveaux délits, plus séditieux encore. Monsieur le président, je demande que la parole soit interdite à l'incorrigible prévenu, qui, d'accusé qu'il est, se fait toujours accusateur.

— Oui, qu'il ne parle plus, s'écrièrent une foule de voix rugissantes, et qu'on lui coupe la voix, et pour toujours.

— Accusé, asseyez-vous, dit le président, après avoir consulté les membres du conseil; le conseil vous ôte la parole.

Le président voulait-il empêcher le lancier de se compromettre davantage?....

Martial s'inclina devant cette décision avec une résignation militaire. Il se remit à sa place, sans plainte, sans bravade et sans murmure.

Tout à coup, un mouvement, surgi du fond de l'auditoire, attira l'attention du conseil, et l'on vit apparaître, au milieu d'un profond silence de curiosité, une jeune personne d'une extrême pâleur, élégamment vêtue, qui paraissait confuse d'attirer sur elle tant de regards. C'était une jeune femme accompagnée d'une autre femme, sa domestique. Elle surmonta la timidité naturelle à son sexe, et se

présenta à la barre du conseil avec une certaine assurance qui dénotait une résolution prise, disant qu'elle avait des renseignements à donner. Son apparition remua le cœur du pauvre lancier, comme si c'eût été une vision céleste; il comprit instantanément la pensée qui dirigeait la jolie Montalbanaise. Le secret de tout le bien qu'on lui avait fait avec tant d'ingénieuse délicatesse lui fut révélé comme par une lumière électrique. L'émotion était si douce et si pénétrante qu'il en perdait connaissance. Il était bien plus troublé qu'elle.

Mlle de l'Ortal retira son voile, sous lequel elle avait abrité son premier embarras, et, d'une voix qui ne manquait pas de fermeté, elle dit :

— Puisque l'on ne veut pas que monsieur se défende, je parlerai, je confondrai ses accusateurs, quant aux faits de Montauban.

— Qui êtes-vous, madame, et qui vous amène en ces lieux? lui dit le président avec une douceur toute paternelle. Êtes-vous la sœur ou la femme de l'accusé?

A ce mot de femme de l'accusé, Mlle de l'Ortal sentit son front se couvrir d'une subite et rapide rougeur, et Martial éprouva pour sa noble protectrice une douloureuse confusion.

— Je ne suis ni la sœur ni la parente de monsieur; l'intérêt seul de la vérité m'a conduite ici.

— Votre nom?

Martial, remis de son trouble, n'osait lever les yeux.

— Qu'importe ce nom, si ce que je vais dire est la vérité même! Je suis fille d'un émigré, j'appartiens à la noblesse, je suis royaliste; mon témoignage ne sera pas suspect. J'ai

été témoin de l'horrible scène de Montauban dont on invoque le souvenir contre monsieur. Je dirai ce que j'ai vu.

— J'userai de mon pouvoir discrétionnaire pour vous entendre, mademoiselle; mais il faut que votre nom et votre qualité soient connus.

Martial se leva brusquement; il eut peur que la noble Montalbanaise ne compromît à la fois son repos et son honneur de jeune personne.

— Au nom du ciel et de votre respectable famille, je vous en supplie, mademoiselle, ne livrez pas la révélation d'un nom si pur aux malignes interprétations de la malveillance. C'est assez de m'avoir sauvé la vie.

— Vous n'avez pas le droit de parler, s'écria le capitaine rapporteur.

— J'ai le droit de m'opposer à l'audition de mademoiselle, je m'y oppose; la cause est entendue, jugez-moi.

— Monsieur, je me nomme Mlle de l'Ortal; j'ai arraché monsieur des mains des furieux qu'il n'avait point provoqués, et qui en voulaient à ses jours, parce qu'il était un des braves de Napoléon. Les coupables, dans cette déplorable affaire, c'étaient les assassins de la rue. Où sont-ils, ces témoins qui mentent comme ils tuent, quand ils n'ont rien à craindre? Qu'ils viennent soutenir, s'ils le peuvent, les démentis d'une royaliste honnête et les regards d'un loyal soldat de l'Empereur!

Ces dernières paroles, prononcées d'un accent éclatant et solennel, firent une impression des plus vives. Tout l'auditoire fut électrisé, et les interlocuteurs comme frappés de la foudre. Martial, les yeux pleins de larmes, se jeta aux pieds de sa protectrice; les membres du conseil eux-mêmes

se sentirent émus. Le capitaine rapporteur, à la requête duquel les témoins intéressés de Montauban avaient dû comparaître, renonça à leur déposition. Les débats furent clos dans un état d'agitation extraordinaire; l'accusé fut emmené dans une salle voisine pour attendre l'issue du jugement. Les gendarmes, en l'emmenant, lui pressèrent énergiquement la main. Il salua avec une respectueuse et tremblante tendresse sa jeune protectrice, qui lui dit :

— Ils vous ont compris, ils vous acquitteront.

VI.

LA SENTENCE.

Le conseil se retira pour délibérer, et Mlle de l'Ortal, n'osant essuyer de nouveau les regards curieux de l'auditoire, se réfugia dans un coin de la salle, dans le petit espace carré réservé au conseil. Elle se hâta de se reposer sur le fauteuil d'un des juges, car les forces commençaient à lui manquer, ayant soin de placer entre elle et le public sa domestique, qui n'était pas plus aguerrie qu'elle; maintenant qu'elle n'avait plus à tendre les ressorts de son âme, et qu'une attitude de dignité énergique n'était plus une nécessité, elle était rendue à toutes les timidités de son sexe et de sa jeunesse. Elle redevenait jeune fille; elle se retrouvait toute seule en face des préjugés de la caste nobiliaire, seule avec les inquiétudes de sa pudeur, seule avec de secrètes hontes. Elle réfléchissait, à présent que l'action ne l'animait plus, aux conséquences que le monde, toujours plus sévère à mesure qu'il est plus élevé, allait découvrir

dans une démarche aussi gravement hardie, pour des yeux malveillants. Les blâmes de la société sont toujours si voisins de la médisance, et la médisance de la calomnie! Elle commençait à comprendre les instincts méchants du monde, et d'autant plus qu'elle se sentait atteinte, dans les intimités de sa nature de jeune personne, de quelque chose de vaguement tendre, qui ne lui semblait pas irréprochable. La conscience, qui comprend, a tant d'imagination pour se tourmenter, et pour deviner au delà!

On l'avait tenue au courant, depuis son arrivée à Toulouse, de l'instruction judiciaire qui intéressait tant l'avenir de son jeune protégé. Rien n'est vigilant comme une pensée qui protége. Instruite de l'heure, du jour et du lieu où devait se tenir le conseil de guerre, elle n'avait pu résister au désir d'assister elle-même, perdue dans la foule, à des débats d'où, selon son idée, le caractère du jeune Bayard bonapartiste devait sortir vainqueur et honoré, par la raison que tout ce qui porte un cachet héroïque subjugue tous les esprits. Elle avait donc, par d'habiles supplications et sous le prétexte d'un acte de haute piété à accomplir dans la cathédrale, où devait prêcher un missionnaire de grand renom, elle avait obtenu la permission de sortir du couvent pour une partie de la journée. Elle avait également obtenu d'être accompagnée d'une domestique du couvent, qu'elle avait déjà convertie à ses idées d'humanité et de dévouement: les femmes du peuple sont si vite accessibles à des séductions de ce genre! Elle s'était bien juré de garder un strict incognito, par respect pour elle-même, et de n'être pas même vue de son malheureux protégé. Mais soit que la générosité des réponses de Martial lui eût monté le

cœur, soit qu'elle eût pensé que son témoignage pour les événements de Montauban pouvait lui être fort utile, soit qu'elle fût révoltée d'un mensonge accusateur qui aggravait les autres accusations, emportée par les entraînements d'une âme qui avait aussi son héroïsme, elle avait secoué les chaînes des convenances, elle n'avait plus considéré que le salut de la victime; elle avait rempli un devoir d'inspiration; mais le feu de l'exaltation éteint, les conséquences lui arrivaient toutes à l'esprit. Son nom, son honneur de jeune fille allaient se trouver à la merci des interprétations. Les indignations de sa famille ne se feraient pas faute d'éclater sur elle; son stratagème pour sortir du couvent sera imputé à crime. Peut-être deviendra-t-elle la fable et la risée de la ville et de la noblesse entière. Dieu savait pourtant combien ses pensées étaient pures. Qu'importe! la société ne juge que sur la forme. Dans le monde, les apparences règnent et gouvernent. D'ailleurs, ce monde a-t-il l'intelligence des choses de l'âme?

Ainsi, dans la sollicitude de ce retour sur elle-même, Mlle de l'Ortal s'enveloppait des nuages d'une tristesse profonde. Son cœur se noyait dans ses amertumes. Et puis, quelque chose de lentement rongeur, d'une indéfinissable mélancolie, lui donnait un malaise infini qui lui gonflait la poitrine et rendait sa respiration difficile. Elle éprouvait une sorte de désolation intime qui la faisait se prendre en pitié elle-même et qui lui donnait le vague désir de cesser d'être; elle ne put retenir ses larmes, qui coulèrent en abondance; elle cherchait à les cacher sous la courbure voilée de son chapeau de paille. Ce fut une détente qui lui fit du bien et qui rendit sa respiration plus libre. Ce mo-

ment de découragement et de faiblesse passé, elle songea, pour se redonner du courage, au bien qu'elle venait de faire à la cause de celui dont elle avait sauvé les jours, et qui n'avait pour lui qu'elle et Dieu. Elle se sentait des affections presque maternelles. Les femmes qui se dévouent sont si tendres pour les objets de leur dévouement! Leur cœur est si près de leur âme! Elle s'aimait dans les services qu'elle avait rendus et qu'elle rendait au pauvre proscrit de Waterloo. La gloire malheureuse qu'on soutient a tant de charmes! L'espoir d'un acquittement immédiat, la satisfaction d'être venue faire le bien avec tant de risques, tout ce sacrifice même des bienséances changé en bienfait, lui rendirent, avec l'estime de soi-même, la conscience de sa dignité personnelle. La fierté lui revint avec le calme. Mais ce calme ne fut qu'un éclair. Le bruit de la rentrée du conseil de guerre lui fit battre le cœur plus rapidement. L'approche du jugement et l'incertitude du résultat, tout en lui troublant les sens, lui rendirent son courage. Le frémissement de la foule rappela dans son esprit toute l'énergie d'auparavant. Les femmes, dans les occasions solennelles, ont des forces surnaturelles qui leur viennent du cœur.

Mlle de l'Ortal se leva d'un air tranquille, comme pour faire croire qu'elle attendait une mise en liberté. Elle oubliait ou plutôt elle ne savait pas que les époques de réaction n'ont que des instincts de vengeance.

En rentrant dans la petite enceinte réservée, d'un pas lent et grave, le président du conseil de guerre parut vivement contrarié; il retrouvait, sans l'avoir prévu, la jolie royaliste de Montauban, dont la persistance à attendre l'is-

sue du jugement et à braver les regards de la foule semblait révéler quelque chose de plus qu'un sentiment d'humanité. Il comprit tout de suite combien les émotions que la jeune personne allait éprouver devaient rendre sa position fausse et embarrassée. Avant d'aller prendre sa place, il vint à elle, et, s'inclinant comme pour la saluer, lui dit à voix basse :

— Je vais avoir l'honneur, mademoiselle, de vous faire accompagner hors de cette enceinte. Il y a des gens ici dont l'éducation morale n'est pas très-rassurante; on a les yeux sur vous, et l'on pourrait vous manquer de respect.

— Monsieur le président, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Puisque vous craignez, c'est que le jugement est sans doute favorable.

Comme le président ne répondait rien à cette question indirecte, elle ajouta :

— Ce ne sont pas ces gens-là qui sont à craindre.

— Le conseil n'a consulté que la conscience de ses devoirs.

— Il est donc acquitté, monsieur? Votre silence m'inquiète; est-ce qu'il ne le serait pas?

Le président s'inclina de nouveau, sans vouloir donner d'autre explication. Il se remit froidement à sa place, non toutefois sans qu'un peu d'altération dans ses traits ne démentît cette impassibilité d'emprunt qu'il tâchait de rendre solennelle. Le cœur de l'homme se retrouve toujours dans les grandes occasions. Quelque rôle important qu'on joue, l'approche d'un dénoûment fait toujours vibrer quelque fibre, surtout quand une question de vie et de mort se décide.

Quand tous les membres du conseil eurent pris leurs positions hiérarchiques, au milieu d'un recueillement de plus en plus imposant; quand toute la rumeur de l'auditoire eut rapidement été remplacée par ce sentiment profondément silencieux de mystérieuse terreur qui précède toujours la solution d'un débat juridique, le président se leva. On eût entendu en ce moment les battements répétés qui trahissaient les anxiétés d'un jeune cœur. Une voix grave, qui s'efforçait de rester ferme, prononça les formules du jugement.

Sur toutes les questions, le conseil, à l'unanimité, déclarait l'accusé coupable.

On entendit à l'instant cette exclamation : — Cruels!.... Elle fut spontanément couverte par les cris de *Vive le roi!* qui éclatèrent avec toute l'énergie d'une vengeance satisfaite. Malgré la fureur de ces vivat de haine, on put remarquer dans la foule plusieurs visages qui osèrent pâlir de pitié ou d'indignation. La teinte basanée de ces visages trahissait les sympathies de quelques frères d'armes du jeune lancier. De farouches regards épiaient ces émotions fraternelles, et des cris plus emportés dominèrent les cris de : *Vive le roi! A bas les bonapartistes! Mort aux brigands de la Loire!*

Loin d'effrayer la jeune royaliste, ces vociférations passionnées exaltaient son énergie morale. Tous les yeux, même ceux des juges, cherchaient à deviner ses impressions secrètes. Son calme, cette dignité de toute âme supérieure, grandissait en raison des menaces qui retentissaient autour d'elle et des sévérités dont la loi du vainqueur allait frapper son héroïque protégé. Son imprudente provocation sur

la place du Capitole, en présence d'un jugement qu'on allait rendre, ne passait plus maintenant que pour un acte de folie aux yeux de bien des gens raisonnables. Elle seule, même en face du tribunal, était heureuse de comprendre et d'absoudre les générosités de cette belle imprudence. Ce qu'on appelle démence est souvent l'inspiration d'une grande âme qui échappe à l'appréciation des esprits vulgaires. L'héroïsme a souvent les apparences de l'absurde, parce qu'il obéit à des lois qui touchent au sublime, et que le succès seul explique. C'est ce que Mlle de l'Ortal se disait en ces instants suprêmes. La nature subtile des femmes en sait plus en matière de hauts sentiments que toute la science des froides logiques: elles ont l'instinct des grandes choses. C'est pour cela que la jeune royaliste sentait accroître son estime et ses inclinations. Elle devenait rayonnante d'une sorte d'orgueil sympathique. Une idée puissante semblait s'emparer d'elle. Loin de témoigner de l'abattement, son front d'un blanc mat se relevait avec une sorte de fierté décente qui la rendait plus belle encore. On eût dit qu'elle était étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Elle ne sembla même pas entendre l'ordre que donnait le président d'introduire l'accusé. Au moment où il parut, elle sortit de cette méditation intime par quelques mots confus qu'elle s'adressait à elle-même.

— Oui, oui, j'y suis résolue. Ce sera beau, ce sera juste.

Martial revint sur la sellette avec la même sérénité et la même contenance. La vue de Mlle de l'Ortal, qu'il n'espérait plus revoir, lui fit à l'âme un bien inexprimable; il crut qu'elle n'était là que parce qu'il y avait quelque bonne

nouvelle. La lecture du jugement, en faisant évanouir cette illusion, le retrouva sans émotion et dans le même état de stoïcisme. Seulement il se mit à dire :

— Comment, à l'unanimité! Ces messieurs, les impatients de l'auditoire, doivent être contents; je les en félicite de tout mon cœur. A l'unanimité!

Quand le président prononça l'application de la peine qui le condamnait à la dégradation, mot qui arracha du cœur du lancier un noble mouvement de dédain indigné, et à la déportation, sévérité qui étonna l'auditoire en masse, il en éprouva une certaine satisfaction, et il dit :

— Déporté! ah! tant mieux! ce sera pour moi comme pour l'Empereur.

Mlle de l'Ortal, que l'exagération de la peine avait frappée de stupeur comme un arrêt de mort, au mot de déportation surtout, ne put retenir sa douleur.

Sans s'inquiéter du public ni des juges, elle s'avança le cœur gros et les yeux troublés de larmes naissantes vers le pauvre lancier, et d'un accent noblement triste elle dit :

— Je ne l'aurais jamais cru; n'importe, monsieur Martial, vous êtes le martyr de vos sentiments.

— Hélas! mademoiselle, l'Empereur n'est-il pas le martyr de notre gloire?

— Si jeune et si persécuté! hier par des meurtriers, aujourd'hui par des..... lois bien cruelles.

— L'Empereur l'est bien plus que moi. Lorsqu'il souffre tant pour nous, je puis souffrir un peu pour lui.

— Mais l'Empereur, pour se consoler, a ses grands souvenirs.

— Et moi, mes espérances.

— Lesquelles? demanda brusquement le capitaine rapporteur.

— Celles d'une commutation de peine, se hâta de répondre Mlle de l'Ortal : le cœur des Bourbons n'est pas sans clémence.

— Vous avez vingt-quatre heures, ajouta aussitôt le président en s'adressant à Martial, pour un pourvoi en révision, et puis après, le recours en grâce vous reste.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Martial; ce serait moi-même condamner la fidélité de mes opinions, qui mourront avec moi.

— Ce soin-là me regarde, se dit tout bas Mlle de l'Ortal.

— Monsieur le président, demanda Martial, en quel lieu subirai-je ma déportation?

— Au Sénégal, sans doute.

— Sous le ciel d'Afrique, comme lui! nous serons rapprochés, tant mieux encore! *Vive*..... Il acheva le cri en lui-même.

Quand le conseil se fut séparé et qu'on ramena Martial à sa prison, il prit avec un saint enthousiasme la blanche main que lui tendait sa jeune protectrice; il l'approcha de son front sans oser la baiser, et lui exprima sa reconnaissance en termes confus et entrecoupés, comme si la langue ne pouvait traduire l'effusion de l'âme.

— Ayez bon courage, lui dit tendrement la noble Montalbanaise; tout le monde ne vous abandonne pas.

Cette répétition de la phrase que renfermait le premier billet reçu dans sa prison lui revint à l'esprit. Il lui répondit vivement :

— Oh! je savais bien qu'une telle parole ne pouvait me

venir que de mon bon ange sauveur. J'avais tout deviné, ajouta-t-il en s'éloignant.

— Nous nous reverrons bientôt, monsieur Martial. Espérez toujours.

Rien au monde n'avait jamais délicieusement mû Mlle de l'Ortal comme cette douce certitude d'avoir été devinée, pour tout ce qu'elle avait fait d'une manière si délicate et si secrète, en faveur de l'intéressant prisonnier. Aussi, dans ce moment de terrible condamnation, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir presque heureuse. Elle se hâta de rejoindre le président du conseil, qui l'accueillit avec une considération toute respectueuse. Elle obtint facilement de lui une permission officielle pour aller visiter son pauvre protégé.

— Vous l'aimez donc bien? lui dit le président, sans aucune allusion qui pût la blesser.

— J'aime le bien que je puis faire.

— Et que vous faites si bien, ajouta le président, qui lui offrit son bras, et qui la reconduisit jusqu'à la porte du couvent. Ses habitudes du grand monde lui avaient appris l'art de connaître le cœur des femmes. Quelques confidences habilement encouragées lui donnèrent la clef des sentiments de la jeune royaliste. Pendant le trajet, il voulut essayer quelques conseils de conduite, mais il comprit bien vite que c'en était fait du repos de cette âme ardente si l'on ne tranchait le mal dans le vif. Il écrivit à l'instant même à la famille de Mlle de l'Ortal, en lui racontant ce qu'il avait vu d'elle, ce qu'il avait cru lire dans son esprit de jeune fille, et surtout en insistant sur l'urgence de son retour à Montauban. Il écrivit également à la supérieure pour lui recom-

mander une surveillance active et sévère. Vains soins! la fièvre morale envahissait déjà le jeune cerveau.

La supérieure, désolée, se plaignit d'avoir été le jouet d'un mensonge; elle s'irrita du peu d'effet de ses plaintes et du peu de repentir qu'elle rencontrait. L'indifférence décidée de Mlle de l'Ortal la révolta. Le lendemain, lorsque le bruit se répandit qu'une personne de son couvent s'était gravement compromise, et que ce bruit se fut envenimé de tous les commentaires qu'invente la malveillance ordinaire, elle déclara à sa coupable pensionnaire qu'elle devait à son honneur de ne plus la garder. Le même bruit, avec plus de perfidie encore, se répandit à Montauban. Les calomnies publiques servirent de cortége à la lettre du colonel. La famille de Mlle de l'Ortal fut atterrée. La vieille tante tomba dans des accès de fureur et de confusion qui altérèrent presque sa raison. Le contre-coup de ce qu'elle appelait le dernier déshonneur réagit violemment sur son système nerveux. Elle ne put y résister : la crise brisa les faibles ressorts d'une santé chancelante; elle sentit que la vie lui échappait avec la raison; elle profita de quelques dernières lueurs pour dicter ses dispositions suprêmes; elle ne laissa rien de sa fortune à sa nièce déshéritée, et son dernier soupir fut une malédiction.

Le vieil émigré, son frère et son légataire universel, après lui avoir rendu les honneurs funèbres dus à sa position sociale et aux largesses du testament, partit pour Toulouse, accompagné de sa vieille fille. Ils accablèrent Mlle de l'Ortal d'invectives outrageantes. Elle les reçut avec un visage pâle, mais calme. Ils crurent lui abattre l'âme en lui apprenant que sa part d'héritage lui avait été déniée par

le testament. Elle n'en témoigna ni regret ni surprise : les questions d'intérêt touchent peu les passions nobles. Mais ce fut un coup mortel qu'on lui porta lorsqu'ils l'accusèrent de la perte récente d'une parente bien-aimée, et qu'ils lui rapportèrent l'amertume de ses malédictions. Elle ne pleura pas, pour ne pas les réjouir de ses larmes, mais intérieurement sa douleur fut horrible. Dès ce moment, ils lui devinrent odieux; dès ce moment, elle se regarda comme sans parents, sans famille, sans protecteurs. Elle ne vit en eux que des ennemis. Ils lui signifièrent qu'elle eût à les suivre sur-le-champ, puisque la supérieure ne voulait plus d'elle. Ils prétendirent exercer une autorité despotique pour la ramener immédiatement à Montauban : elle résista. Tant de mauvais traitements lui donnèrent le souvenir de son indépendance, et lui retrempèrent le cœur d'une énergie nouvelle. Au bout de la tyrannie est toujours la liberté. Elle leur déclara hautement qu'étant affranchie de leur joug par sa majorité, et maîtresse de ses biens à elle, elle saurait se passer de leur tutelle et vivre de sa vie propre; qu'elle était décidée à se choisir une retraite à Toulouse, et qu'elle allait à l'instant même donner des ordres pour son établissement. Cette déclaration les effraya. Ils en prévirent les suites funestes pour leur responsabilité de parents et pour sa réputation de jeune personne noble; ils changèrent de système : des outrages ils passèrent aux supplications. La supérieure se joignit à leurs instances. Sa résolution fut inébranlable : il n'y a pas de caractère plus immuable que celui qu'on fait sortir de ses limites. Les révoltes de l'esprit sont absolument comme les manquements d'honneur : on n'en revient pas.

Aidée des conseils de l'avocat qu'elle avait voulu donner au lancier, elle se mit en possession de sa liberté. Cet honorable avocat avait inutilement essayé l'influence de sages observations. Elle détruisait tous les arguments avec la puissante éloquence de ses droits méconnus et de son âme profondément blessée. Là où les raisons étaient faibles, la volonté en faisait la force. Son premier usage de l'indépendance fut d'appeler dans sa retraite la première victime de ses imprudences, la fidèle Marianne, qui avait pour sa jeune maîtresse toute la tendresse dévouée d'une mère faible. Il n'y eut qu'un cri dans le monde, un cri de réprobation générale contre Mlle de l'Ortal. Les noms d'ingrate, de fille romanesque, de tête folle, de jeune femme sans cœur, lui furent donnés avec une prodigalité toujours inépuisable sur les lèvres des partis. Dans son ignorance d'âme pure, elle ne craignit pas de braver l'opinion, cette souveraine absolue de l'honneur des femmes. La conscience d'une vie sans tache, cachée dans les austérités de l'isolement, suffisait à sa tranquillité. Perdue pour sa famille et pour la société qu'elle fuyait, elle existait dans les convictions de sa propre estime et dans ses souvenirs. Mais l'isolement, est-ce la vie, surtout pour une femme?

Un seul chagrin venait troubler la paisibilité de cette existence d'abnégation cachée. Elle avait promis au pauvre condamné d'aller lui apporter de nobles consolations; elle s'était promis à elle-même de mettre tout en œuvre pour obtenir une grâce ou une commutation. De tous côtés on répondait durement à ses tentatives; un accueil glacial la repoussait partout. Son avocat lui-même refusait un concours qu'il croyait impuissant. Les portes de la prison,

malgré le permis du colonel, n'avaient pas voulu s'ouvrir pour elle. Il était évident que sa famille avait interposé son crédit de réprobation entre le prisonnier et sa protectrice. Y a-t-il au monde quelque chose de plus infatigable que les obstinations d'une âme qui ne s'appartient plus? Les obstacles sont les aiguillons des volontés qui ont de la vertu. M[lle] de l'Ortal se sentait plus forte que les difficultés qu'on semait devant elle. Elle avait le pressentiment du succès, comme tout ce qui est persévérant. Ce qui l'affligeait, cependant, c'est que le temps s'écoulât sans résultat pour le malheureux déporté, et qu'il pût douter, dans les solitudes de sa prison, de la constance de son dévouement. Cette dernière idée la rendait malheureuse. Inspirer le doute ou l'éprouver, c'est presque une même douleur. Aucune communication avec le noble prisonnier n'était possible, aucun stratagème ne réussissait. Marianne était à l'index comme elle.

VII.

LE PRINCE.

Tous les jours elle allait à la même heure entendre une messe à la cathédrale, église tout à fait contiguë à l'hôtel de la préfecture, résidence actuelle du duc d'Angoulême. Du portail de l'église elle épiait, avec une constance bien souvent trompée, la sortie du prince royal. Elle avait écrit, à plusieurs reprises, pour solliciter une audience qu'on ne lui accordait jamais. Le mot d'ordre de réprobation était-il donné dans le cabinet et les antichambres de celui que les royalistes nommaient secrètement le roi du Midi? M[lle] de

l'Ortal commençait à désespérer. Tant de jours s'étaient écoulés dans une attente toujours déçue! Un matin, le hasard vint en aide à la noble solliciteuse. Elle sortait de l'église au moment même où le duc, suivi d'un nombreux état-major, débouchait sur la place triangulaire de la cathédrale. Cette foule d'uniformes brillants ne l'intimida point; armée de tout le courage d'un dévouement de femme, elle va droit au prince, d'un pas ferme, avec un visage plein d'une modeste assurance, à travers les chevaux des officiers, qui la laissaient passer comme s'ils la comprenaient. A cette vue, le prince s'arrêta. Elle lui fit un salut dont il admira la bonne grâce, et elle se plaignit de n'avoir pu obtenir l'honneur d'une audience qu'elle sollicitait depuis longtemps; elle avait à lui faire des communications qui intéressaient son honneur de prince royal. L'accent qu'elle mettait dans ses paroles, la vivacité de son regard, la distinction de ses manières, la coloration de son joli visage, tout le charme répandu sur sa jeune personne, le doux son de sa voix suppliante, tout excita l'intérêt du prince, qui consentit à l'entendre, descendit de cheval par courtoisie, et remonta dans ses appartements avec cette légèreté de mouvements que donne le pressentiment d'une bonne action qu'on va faire.

— Monseigneur..... lui dit-elle quand ils furent seuls, en voulant s'incliner révérencieusement, ce que le duc empêcha avec l'empressement d'une bonté extrême. Il la fit asseoir pour qu'elle se remît de son émotion.

— Monseigneur, vous êtes bon; vous avez au cœur la vertu des bons princes, la clémence.....

— Et le respect qu'on doit au malheur, lui répond affectueusement le duc. Notre clémence, ce n'est pas vous qui

en avez besoin, car je suis sûr que vous êtes une bonne et vraie royaliste.

— Une vraie royaliste, monseigneur, puisque je viens vous offrir l'occasion d'un acte qui vous honorera.

Cette manière digne et franche d'exciter les susceptibilités généreuses d'un prince dont les acclamations fanatiques de son parti auraient pu faire dévier le bon sens naturel et gâter la noble débonnaireté, commencèrent par lui plaire et par le mettre dans d'excellentes dispositions. Il faut le dire, parce que la vérité n'est qu'une, rien n'était plus facile que de faire jaillir de belles inspirations, avec un beau langage, du cœur des Bourbons.

— Je viens en appeler à votre grandeur d'âme, monseigneur, pour une personne qui m'est étrangère, pour un prisonnier politique qu'un arrêt cruel.....

— Seriez-vous Mlle de l'Ortal? reprit-il d'un air sévère.

— Qu'importe, si ce que je demande est juste et digne de Votre Altesse?

— Ce jeune fou est mon ennemi et le vôtre, si vous êtes royaliste.

— C'est parce que je le suis que je crois en vous, en votre clémence; votre honneur de prince du sang y est engagé: cela me suffit. Ce jeune lancier n'est coupable, d'ailleurs, que d'un enthousiasme bien respectable. Lui, votre ennemi!.... il a si noblement parlé de vous en présence de ses juges.

— On ne me l'a pas dit.

— Aux princes, on ne dit que le mal, à ce que je vois. Eh bien, moi, je l'ai entendu, cet infortuné jeune homme;

il a parlé de votre bravoure sur le champ de bataille. Monseigneur, qui dit brave dit généreux.

— Ce n'est pas moi qui l'ai condamné.

— Vous l'auriez absous.

Un sourire bienveillant du prince lui prouvait qu'elle ne se trompait pas. Elle le sentit; elle en eut plus de confiance en elle-même pour continuer.

— Monseigneur, quelque extravagante que fût son action, d'abord l'extravagance excluait le crime; et puis, elle présentait un beau côté pour les gens de cœur, surtout pour vous, monseigneur.

— Il faut pourtant, pour le parti qu'il insultait, la satisfaction d'une vengeance légale.

— Les exemples qui viennent d'en haut sont les meilleurs, prince : quelle plus heureuse satisfaction, d'ailleurs, pour un parti que la gloire des chefs? Le pardon d'un prince est toujours de la gloire.

— Vous avez réponse à tout, mademoiselle de l'Ortal, et réponse vraiment noble.

— C'est pour cela que je suis mieux comprise de Votre Altesse.

— Que puis-je donc faire pour vous?

— Pour lui, monseigneur. Lui promettre sa grâce, et l'obtenir du roi; suspendre l'exécution du jugement; on ne dégrade pas un honorable militaire qui a versé son sang pour son pays.

— Sa grâce, pour le moment, est impossible. Pour la dégradation, elle n'aura pas lieu, je le prends sur moi. Je m'engage à faire commuer sa déportation en quelques mois d'emprisonnement. Il aura le temps de calmer une effer-

vescence qui pourrait l'exposer encore. Êtes-vous contente de moi, mademoiselle de l'Ortal?

— Comme vous-même, monseigneur.

— Dites-moi maintenant qui vous attache si fort à un simple soldat, que le hasard vous a fait connaître?

— C'est que le hasard m'a fait lui sauver la vie.

— Ah! oui, je sais, dit le prince, qu'un douloureux et pénible souvenir sembla préoccuper en ce moment; l'égarement de quelques fanatiques..... Oublions ces heures de sang, ces calamités fratricides..... elles ont déchiré notre cœur. Je vous sais gré, à vous noble royaliste, de ce que vous avez fait, dans ces instants de fatalité, pour un soldat de Bonaparte.

— La protection que vous accordez vous-même, monseigneur, à ce pauvre débris de la Grande-Armée vous honore et vous acquitte envers celui qui fut son Empereur. C'est une admirable revanche que vous lui rendez pour la liberté qu'il donna à Votre Altesse, quand vous fûtes son prisonnier d'un jour. Un Bourbon ne peut pas moins faire qu'un Bonaparte.

— Vous savez votre histoire moderne, mademoiselle. Du reste, votre franchise me plaît, et je ne hais pas de tels rapprochements.

— Vous êtes le petit-fils de Henri IV. Les Bourbons ne le cèdent à personne en grandeur d'âme. Je le savais trop bien pour avoir douté un instant du succès de ma démarche, et pour douter de la nouvelle faveur que vous allez m'accorder : celle-ci sera pour moi.

— Pour vous, tout ce que vous voudrez. Que peut-on refuser à la grâce qui a tant d'esprit et à l'esprit qui a tant de grâce?

Le prince, en achevant ce délicat jeu de mots, se mit à sourire galamment, et se rapprochant de la jeune solliciteuse, dont il prit la main avec la politesse la plus respectueuse, il s'empressa d'ajouter :

— Parlez, noble dame; vos désirs seront des ordres.

VIII.

LA VISITE AU PRISONNIER.

— Monseigneur, dit Mlle de l'Ortal, il me faut, sanctionnée de votre royale signature, une permission qui me fasse pénétrer jusqu'à lui, dans sa prison, afin que j'aille, la première, lui annoncer de vive voix l'honneur que vous lui faites de vous occuper de ses malheurs.

— Allons, je vois que c'est toujours pour lui. Vous voulez donc que je partage avec vous les charitables critiques de notre saint parti? dit-il en riant gaiement lui-même de cette plaisanterie épigrammatique. Eh bien, j'y consens, ajouta-t-il en écrivant quelques mots à la hâte. Voici la permission que je me permets de vous octroyer, et que je scelle de mes armes de chevalier français. Vos ennemis vont être furieux contre moi. N'importe, je leur jette le gant. Bah!.... Allez donc, généreuse et sainte fille, reprit-il; jouissez de votre ouvrage. Je vais faire suspendre sur-le-champ l'exécution du jugement. Le courrier d'aujourd'hui portera ma demande au roi à Paris. Je vous en donne ma parole; la réponse sera prompte et bonne. Allez donc vite faire un heureux.

— J'en ai fait un ici, répliqua-t-elle d'un accent plein d'effusion.

— C'est vrai, mademoiselle. Ce jour est un de mes plus beaux jours.

— Et le plus beau de mes souvenirs, monseigneur. J'ai sauvé l'avenir d'un pauvre soldat, après lui avoir sauvé la vie.

— D'un soldat de l'Empereur, mademoiselle de l'Ortal.

— Monseigneur, vous êtes mon complice. C'est une clémence séditieuse.

— Oui, votre complice; mais n'en dites rien à personne.

— Si ce n'est à mon protégé.

— A notre protégé, mademoiselle.

— Monseigneur, vous avez dit notre. Que c'est bien de vous!

— Mais au moins qu'il ne crie plus *vive l'Empereur!* en public.

— C'est moi qui crierai *vive le roi! vive le duc.....*

Le prince l'interrompit, et d'un signe de la main arrêta ce dernier cri.

— Rien que le roi, rien que le roi.

— Monseigneur, il faut bien que tout le monde vive.

Le duc d'Angoulême accompagna Mlle de l'Ortal, chapeau bas, avec la politesse la plus expansive, jusqu'aux extrémités de son appartement, au grand étonnement de tous les officiers, qui ne surent peut-être jamais cette belle action de leur prince, méconnu de leurs passions réactionnaires. En quittant le duc, le cœur plein de reconnaissance, la triomphante Montalbanaise alla rejoindre, d'un pas léger et le visage radieux, sa fidèle Marianne, qui l'attendait sur

le portail de la cathédrale, et qui de loin devina la bonne nouvelle à l'épanouissement des traits de sa jeune maîtresse. Mlle de l'Ortal l'embrassa cordialement.

— Si le prince était là, je l'embrasserais de tout mon cœur, s'écria Marianne dans ses élans de naïve joie. Elles eurent toutes les deux en même temps la même idée, celle d'aller rendre grâces à Dieu d'un succès qui les rendait fières : les grandes affections de l'âme sont toujours pieuses. Les deux prières, au pied du maître-autel, furent ardentes, tendrement recueillies et pleines d'abandon heureux, comme si le cœur se fût répandu sur elles. Lorsqu'elles se relevèrent, on put voir, empreintes sur le marbre, à la place de Mlle de l'Ortal, deux larges traces humides; car il est des joies qui ont des larmes aussi. Elle essuya ses yeux à la hâte, et, le permis du prince à la main, elle prit le chemin de la prison militaire, ayant toujours Marianne à ses côtés.

Le retour de Martial dans la prison avait été l'objet d'une touchante ovation. Martyrs comme lui d'une cause qu'ils ne regardaient jamais comme perdue, car pour eux c'était la cause de l'honneur national, et l'honneur ne meurt jamais en France, ses camarades de captivité, bonapartistes comme lui, loin de s'apitoyer sur sa condamnation, l'avaient félicité de cette nouvelle épreuve, où son dévouement à l'Empereur allait se retremper, pour en sortir plus ferme, plus énergique, plus confiant dans l'avenir. A peine arrivé dans le préau, il avait été couvert de fraternels embrassements; ils l'avaient salué de leurs acclamations : *Vive le lancier! vive la jeune garde!* ils l'avaient élevé sur une chaise, comme sur un pavois guerrier, au retour d'une victoire, et,

le promenant autour de l'étroite enceinte, armé de son petit buste, ils l'avaient proclamé le brave des braves. Tel est le propre des cultes de l'âme : les persécutions et les défaites redoublent leur vitalité. Dans le malheur, la foi se ravive ; souffrir, c'est aimer davantage. La chute de Napoléon lui gagna plus de cœurs que sa fortune guerrière. Au retour de l'île d'Elbe, la France était encore plus à lui qu'en 1814. Il semblait avoir emporté dans l'exil la suprématie de la France ; il semblait la lui rendre par son retour.

Le bruit des honneurs rendus, sous les verrous, à la condamnation de Martial se répandit hors des murs de la prison. Les *bravi* de la réaction frémirent de colère. D'horribles menaces furent proférées dans les carrefours les plus royalistes. Il faut en finir avec les bonapartistes : tel était le mot d'ordre et l'ordre du jour de ces impatiences haineuses du parti vainqueur. Les plus emportés de la sainte confrérie du meurtre allaient s'informant partout du jour où la place du Capitole serait témoin de la dégradation du lancier. Ils voulaient se trouver sur son passage pour châtier eux-mêmes cette prétendue intrépidité qui blessait tant l'amour-propre de leur parti. Mais le jour n'arrivait pas ; la loi restait sans exécution. On se perdait en conjectures sur cet ajournement de la vengeance légale.

Martial lui-même, plus impatient que ses ennemis de donner cette satisfaction à la royauté des Bourbons, ne pouvait se rendre compte de l'oubli où on le laissait ; il appelait de tous ses vœux cette honorable flétrissure qu'il regardait comme un nouveau baptême donné à sa fidélité. Dans sa pensée, plus les outrages publics faits à sa religion politique étaient grands, plus l'orgueil qu'il en éprouvait

devait donner la mesure de son énergie morale et de son amour pour l'Empereur. Avec de pareils caractères, un parti, quoique tombé, vit longtemps de sa propre vie, et les résurrections lui sont faciles. Martial se résignait avec peine à ce qu'on le laissât tranquille. Ce qui l'étonnait également, c'est que, depuis le jour du jugement, Mlle de l'Ortal ne lui eût fait parvenir aucun signe d'intérêt, malgré sa promesse. Bien certainement il ne lui venait pas à l'esprit de douter de sa noble protectrice : les âmes fortes, entre elles, n'ont jamais de ces faiblesses du doute. Il craignait qu'on ne l'eût punie, dans sa famille et dans son parti, par des injures et des actes de violence, de ce qu'elle avait fait pour lui. L'idée seule de ces injures enflammait son sang, et c'est alors qu'il regrettait de n'être pas libre, pour réduire en poudre des insolences qui s'adressaient à une si noble vertu de jeune fille. Cependant sa mémoire avait toujours présentes ces douces paroles d'adieu prononcées par elle, lorsqu'il la vit pour la dernière fois après le jugement : *Nous nous reverrons bientôt.*

—Ils sont honteux de votre condamnation, lui disaient les autres prisonniers; ils n'osent pas l'exécuter sur la même place où nul d'eux n'a répondu à votre provocation.

Martial, s'il eût bien cherché, aurait pu trouver au fond de son cœur le mot un peu confus de cette énigme; il craignait de se le prononcer à lui-même. Il attendait il ne savait quoi, mais il attendait. Il en était là de son incertitude, lorsqu'un jour, tout à coup, son nom, prononcé par toutes les bouches de la prison, vint le retirer de sa rêverie et lui fit éprouver un tressaillement inconnu.

— Martial! on demande Martial! Courage, courage! on

vient vous chercher! c'est pour la cérémonie. Allons, du cœur!

Il se dirigea vers la grille de fer qui séparait les prisonniers des bureaux de la conciergerie, d'un pas lent, mais assuré. Croyant à quelque comparution officielle, il reprit toute la sérénité d'une fierté mâle, tout l'aplomb de son caractère sans peur. Cependant, lorsqu'il arriva près de la grille, le guichetier, qui le fit passer en dedans, dérangea un peu cette contenance de guerre en lui disant :

— Monsieur Martial, vous allez être bien heureux.

En effet, en entrant dans une petite salle, peu éclairée du reste, où régnait un petit banc de sapin circulaire, et tout luisant à force d'être usé, salle d'entrevue pour les prisonniers et leurs parents ou amis, Martial pâlit, se troubla, et sentit au cœur un indéfinissable embarras. Les paroles manquaient à son émotion. Mlle de l'Ortal était là, presque aussi embarrassée que lui. Ce fut pourtant elle qui rompit la première le silence.

— Il y avait une bonne nouvelle à vous annoncer, je n'ai pas voulu que ce fût un autre que moi qui vous l'apportât. On ne vous traînera pas sur la place publique, vous ne serez pas dégradé, on respectera votre malheur.

— Ah! je ne suis plus malheureux depuis que.....

Il n'acheva pas; il eut même peur d'en avoir trop dit. Quoiqu'il fût vaillamment décidé à subir toutes les ignominies prononcées par le conseil de guerre, fier de les subir pour l'objet de son culte, cette nouvelle de la remise d'une dégradation qu'il bravait, mais dont le mot est toujours pénible pour un noble soldat, détendit les ressorts de son exaltation morale, roidie contre sa position; il éprouva un

bien-être inexprimable, qui dégénéra bientôt en une sorte d'attendrissement, et, les yeux presque humides, il s'écria :

— Ah! je suis sûr que ce bienfait me vient encore de vous! Qui m'a sauvé la vie me sauve l'honneur. Vous êtes bien envoyée du ciel. Oh! que n'ai-je à vous donner tout mon sang! que n'ai-je à mourir pour vous!

— Pas mourir, mais vivre!....

Il y eut un nouveau silence. Martial sentit un souffle de feu lui passer sur la face. Il ne voulut pas comprendre. Mlle de l'Ortal ajouta subitement, pour le remettre :

— Vivre pour l'Empereur.

— Toujours, toujours pour lui, vivre et puis mourir. Mais comment avez-vous fait, reprit-il, comme pour détourner la conversation, comment avez-vous pu obtenir la remise d'une odieuse exécution?

— J'ai vu le duc d'Angoulême moi-même. Je l'ai attaqué du côté de l'âme; je n'ai pas supplié, ajouta-t-elle en voyant la fâcheuse impression que produisait sur Martial sa visite au prince royal.

— Ah! mademoiselle..... je ne veux pas de grâce d'un Bourbon.

— Ce n'est pas une grâce, monsieur Martial, c'est une justice rendue à la loyauté de votre caractère; c'est le redressement d'une sentence inique; c'est la condamnation des juges qui n'ont fait qu'un acte de lâche complaisance, pour la satisfaction d'un parti.

— Je n'en veux pas. Napoléon est malheureux, je dois l'être aussi.

— Ne vaut-il pas mieux être libre, pour le mieux servir, pour aller le délivrer peut-être?

— Moi libre! que dites-vous? et ma déportation?

— Elle sera commuée : quelques mois d'une honorable détention, voilà tout. On me l'a promis.

— Qui?

— Le prince royal.

— Mais c'est un Bourbon.

— C'est un noble cœur.

— Vous êtes royaliste.

— Je ne le suis plus. Votre enthousiasme est devenu le mien : j'ai lu la vie de l'Empereur; j'ai compris sa gloire. Je l'aime, je suis Française. Son règne seul convient à notre grande nation. Je l'adore comme vous, votre dieu est mon dieu. Jugez donc maintenant si j'aurais voulu compromettre votre dignité de soldat de Napoléon. J'admire votre fierté; aurais-je pu l'avilir? Le duc d'Angoulême a été grand; soyez-le à votre tour, acceptez.

— Vous êtes une sublime femme.

— Je suis une femme, notre sexe est toujours pour le héros qu'on persécute; d'ailleurs, l'amour pour les grands hommes nous grandit.

— Ah! vous comprenez enfin notre exaltation pour l'Empire.

— Et pour tout ce qui tient à l'Empereur, reprit-elle, en donnant à cette exclamation un sens délicatement mystérieux qui remua le cœur du prisonnier, et qu'il feignit bien vite de ne pas deviner : les sentiments vrais ont une pudeur à eux!

— Comment reconnaître tant de dévouement, tant de noblesse, tant d'abnégation admirable?

— Je vous le dirai plus tard. Les hasards de ce monde

sont souvent des combinaisons d'un plan tracé dans le ciel. Vous serez libre un jour, comme je le suis moi-même, et alors.....

Ces derniers mots, prononcés d'une voix mélancolique, mais tendre, achevèrent de porter un désordre croissant dans les idées du jeune captif, désordre qui existait déjà bien puissamment dans celles de sa noble protectrice. Elle se leva brusquement, comme pour échapper à l'effet qu'elle venait de produire, et pour se soustraire aux entraînements de sa propre pensée.

— Adieu, monsieur Martial, espérez. Je ne vous ai pas trompé; je crois en vous, croyez en moi. Adieu, je reviendrai. Vivez pour..... l'Empereur..... J'enverrai souvent ma fidèle Marianne.

Martial n'eut pas la force d'ajouter une parole, toute sa vigueur d'esprit semblait être tombée. Il s'inclina respectueusement devant sa bienfaitrice, en poussant les profonds soupirs d'un cœur abîmé. Lorsqu'elle sortit, Mlle de l'Ortal, que le directeur de la prison avait accueillie, en voyant la signature du duc d'Angoulême, avec des égards infinis, lui recommanda l'intéressant prisonnier. Elle déposa dans ses mains une nouvelle somme pour adoucir les rigueurs de sa captivité. Le directeur, qui promit tout ce qu'elle voulut, ne songea pas à supposer des motifs vulgaires à tant de noble dévouement. C'est le privilége des belles choses d'imposer. Les sentiments élevés ont leur contagion pour sauvegarde.

IX.

LA GRÂCE.

Dès ce moment, le moral du jeune lancier éprouva des altérations visibles pour tout le monde. Lui, que les rigueurs de la politique trouvaient si fier et si fort, ne put résister à l'idée d'un bonheur qu'il venait d'entrevoir, d'un bonheur tellement au-dessus de sa position, de ses malheurs, de son peu de place dans le monde, qu'il en était accablé, confondu, désolé. Il s'ensevelissait jour et nuit dans de poignantes préoccupations. Il devenait triste, rêveur, morose, taciturne. Un grand combat se livrait entre son cœur et sa raison. Il se sentait capable de ne pas laisser lire dans son âme, de ne pas profiter de la séduction de ses malheurs, de repousser stoïquement le don magique d'un cœur qui se penchait vers le sien; il prenait avec lui-même la résolution de feindre une indifférence peut-être impossible. Mais comment blesser ce cœur si pur qui venait à lui par des bienfaits? Comment se soustraire à des enivrements qui l'envahissaient tout entier? Son trouble était incessant, immense. Il ne dormait plus, il ne respirait plus, il ne vivait plus! Les visites de Marianne ne firent que redoubler ces agitations fébriles d'une âme en peine. Elle lui avait tout raconté, malgré son serment fait à sa maîtresse d'être discrète. Cette pauvre fille, pour augmenter la valeur des sentiments de Mlle de l'Ortal, pour prouver les sublimités de sa belle nature, avait découvert à Martial tous les sacrifices que lui coûtait, dans sa famille, son dévouement à son protégé. La scène du balcon du Capitole, sa retraite forcée

à la campagne, sa sortie du couvent de Toulouse, l'isolement absolu auquel elle s'était condamnée, la mort de la tante, l'exhérédation, les fureurs méprisées de l'oncle, toutes ces confidences, en exaltant plus vivement encore la reconnaissance du lancier, lui firent sentir la nécessité de répondre à l'abnégation par l'abnégation. C'était un devoir sacré pour lui de rendre sa famille à son ange sauveur, et cet ange si pur à sa famille; mais que peut la raison qui s'immole contre les saintes déraisons d'une âme qui veut se donner, une âme de jeune personne? Martial crut son honneur engagé. Il affecta les dehors d'une froide insensibilité; il couvrit ses émotions intimes des apparences d'une réserve polie, mais calme et presque sévère. Ce changement de manières était trop subit pour n'avoir pas l'air d'une détermination de calcul. Mlle de l'Ortal, qui était revenue le voir, et qui l'avait trouvé tout à coup si différent de lui-même, soit dans le langage, car il ne parlait plus que de sa famille, soit dans ses démonstrations devenues cérémonieuses, comprit qu'il y avait là quelque combinaison de volonté. Elle ne se découragea pas, mais elle ne put dissimuler le chagrin qu'elle en éprouvait. Ses adieux de départ étaient des plus tristes. Lorsqu'elle était partie, Martial ne pouvait se pardonner d'avoir blessé ce cœur sans mensonge et toujours si pur, ce cœur où l'adoration de l'Empereur était entrée, en regard de la sienne. Alors toutes ses résolutions d'indifférence étaient ébranlées; il voulait se livrer au torrent. Les scrupules de l'honneur reprenaient ensuite possession de sa volonté. Ces luttes intérieures, ces intermittences de l'âme l'emportant sur le cœur, ou du cœur l'emportant sur l'âme, du devoir absorbant le sentiment,

ou du sentiment absorbant le devoir ; ces crises morales usaient l'énergie de l'esprit, et, par la loi des affinités chez les natures bien organisées, finirent par altérer les forces physiques. Il vint des heures d'abattement extrême. Martial dépérissait insensiblement; il tomba malade. Il ne voulut pas laisser paraître qu'il l'était; mais ses efforts mêmes pour cacher le mal achevèrent de l'aggraver. Marianne venait tous les jours lui prodiguer les soins empressés d'une affection qu'elle partageait. Elle n'apercevait pas la véritable cause de cette maladie lente, que l'instinct de sa maîtresse soupçonnait d'autant mieux, qu'elle devenait elle-même chaque jour plus souffrante : sa santé recevait de graves atteintes à son tour.

C'est dans ce moment que l'ordonnance qui commuait la peine de Martial vint exciter les rumeurs des réactionnaires de Toulouse. Le bruit se répandit rapidement que la déportation avait été réduite par le gouvernement de Louis XVIII à la simple expiation de six mois de détention. Les impatients du parti se mirent en insurrection contre cette prétendue faiblesse de la monarchie. Le roi ne fut pas épargné : c'était un libéral de vieille date. On se mit en quête de savoir à quelle haute intervention le séditieux lancier devait la faveur dont il était couvert. Les petites trahisons de la petite cour de Toulouse firent bientôt connaître toute la vérité. Mlle de l'Ortal devint la victime des diatribes les plus violentes. Dans les premiers moments de cette éruption royaliste *quand même*, les sarcasmes montèrent jusqu'au duc d'Angoulême lui-même, et la continence de ce Scipion royal ne fut pas plus respectée par les langues de l'aristocratie gasconne que la vertu de la jolie Montalba-

naise. Les partis extrêmes sont ainsi faits : leurs propres idoles ont leurs jours d'impopularité. Les colères de la réaction poursuivirent Mlle de l'Ortal jusque dans les rues de Toulouse. Il lui fut impossible de sortir sans essuyer les rudes bordées des mégères de carrefour, et sans être en butte à des menaces qui ne servaient qu'à faire entrer plus avant dans son cœur, comme c'est l'habitude, l'exaltation de son dévouement et de son admiration napoléonienne.

Le jour de la séance où les lettres d'entérinement durent être lues à Martial, il secoua toutes les tristesses de son âme, et, malgré l'altération de ses traits, que la reclusion avait beaucoup moins pâlis que les anxiétés de son esprit, il voulut, en reparaissant en public, se remettre à la hauteur de sa pensée politique par une contenance mâle et digne. Le devoir de tout homme de parti qui a du cœur est d'en faire valoir la force générale par la vigueur de l'individualisme : les attitudes ont leur éloquence. Martial reparut devant ce nouveau tribunal avec la même conscience de sa propre estime et le même calme de sa virilité. La grâce dont on le frappait ne le trouva pas moins sûr de lui-même que la condamnation dont on l'avait honoré la première fois. Les caractères d'élite n'ont pas d'inégalité. La foule se pressait pour juger de son énergie en face d'un acte de clémence, comme elle s'était pressée un mois auparavant pour mesurer la portée de son courage moral en face de juges hostiles. Cette fois encore, des gens à mine sinistre se mêlaient aux groupes de l'auditoire.

Lorsque Martial fut introduit, toujours revêtu de son uniforme, ces gens suspects échangèrent entre eux des regards d'irritation sombre et des signes d'une farouche in-

telligence. La pâleur du lancier fut remarquée : les uns l'attribuèrent au chagrin qu'il éprouvait de subir une grâce monarchique; les gens à mauvaise mine mirent cette pâleur sur le compte d'une diminution de bravoure, et ils le toisèrent avec des mouvements de lèvres dédaigneux et de pitié insultante, qu'il méprisa froidement en passant au milieu d'eux. C'en fut assez pour les mettre hors d'eux-mêmes. Ils se rapprochèrent, comme d'un commun accord, de la sellette où les gendarmes le firent asseoir. Parmi ces ennemis à face ignoble et blafarde, Martial eût pu reconnaître deux ou trois acteurs du drame tragique de Montauban. Pourquoi étaient-ils venus à Toulouse? Était-ce le hasard ou la préméditation d'une nouvelle perfidie qui les avait attirés à cette séance? En ce temps d'anarchie réactionnaire, l'autorité demeurait sans puissance devant tous les excès possibles, surtout dans l'état d'incandescence où se trouvaient les royalistes méridionaux. Ainsi, Martial n'était pas plus en sûreté que s'il eût été libre. Du reste, sa loyauté de soldat ne se doutait de rien de dangereux, si ce n'est de l'acte de grâce qu'il allait subir, et qu'il appelait assez gaiement son coup de grâce. Mais des yeux plus exercés et plus inquiets que les siens veillaient, du sein de la foule, sur ceux qui cherchaient à l'entourer et sur lui. Les séides de Montauban avaient été reconnus, et l'ange sauveur, qui ne devait faire défaut à aucune occasion, s'était rapprochée elle-même insensiblement des trois Montalbanais. Y a-t-il au monde rien de plus incessant et de plus avide de se montrer qu'un dévouement de femme? C'est par là que l'âme se donne.

Lorsque les lettres d'entérinement, revêtues du sceau

fleurdelisé, furent lues, et que le nom du roi, qui était au bas, fut prononcé, le soldat de l'Empereur fit le salut militaire, au moment même qu'un murmure improbateur accueillit aux premiers rangs de la foule la signature du monarque officiellement proclamée. Mais, chose étrange, inexplicable bizarrerie des passions! comme le lancier ne sortait pas de sa froide dignité, ces mêmes détracteurs de la générosité royale, l'écume à la bouche, les yeux brillants d'atroces pensées, bondirent au milieu de l'enceinte interdite au public et autour de Martial; comme à un signal donné, ils le sommèrent avec des paroles violentes de crier: *Vive le roi!*

Martial se croisait les bras et demeurait imperturbable.

— *Vive le roi!* brigand, ou tu es mort.

Même immobilité de la part de Martial.

— Meurs donc, chien de bonapartiste, hurla un petit homme trapu dont la main dégaînait la longue lame d'un couteau-poignard. Mais au même instant son bras fut arrêté par la manche de sa chemise, et quand l'infâme se retourna pour se débarrasser de celui qui le retenait :

— C'est moi, lui dit une voix qu'il reconnut. Est-ce que l'on t'a fait venir de Montauban pour achever ici le crime que tu as manqué là-bas?

L'intervention de Mlle de l'Ortal, c'était elle, confondit les Montalbanais, qui s'enfuirent et qui entraînèrent le reste de la bande. Toute cette scène ne fut que l'affaire d'un instant. Le regard et la parole d'une simple femme avaient déconcerté, comme par magie, les imprévoyances d'un projet homicide qui ne s'attendait pas à une telle apparition : un rien suffit quelquefois pour déjouer les plans

les plus violemment conçus. Après cet acte de sublime inspiration, la faiblesse du sexe reprit ses droits, et Mlle de l'Ortal sentit ses traits se couvrir de pâleur et ses forces l'abandonner. Le doux fardeau fut rapidement retenu par des bras reconnaissants, qui l'enlacèrent en tremblant d'émotion profonde. Un feu électrique se répandit dans toutes les veines du pauvre lancier, qui n'osait lever les yeux, ayant horriblement peur de défaillir lui-même.

Le président du tribunal, pris au dépourvu par la scène qui venait de se passer, n'avait su ni réprimer le désordre, ni retenir les perturbateurs du poignard; il s'avisait bien tard de se souvenir de ses devoirs et du rang qu'il occupait. Il fit le brave hors de propos.

— Huissiers, qu'on écarte cette femme.

— De grâce, attendez encore, dit d'une voix triste et suppliante Martial, qui soutenait toujours son précieux fardeau; attendez qu'elle soit entièrement remise, monsieur le président; je vous en prie.

— Gendarmes, séparez-les; remmenez cet homme en prison. Allons!

— Au nom du ciel, encore un instant, la voilà qui se ranime.

— Emmenez donc cette femme, huissiers; faites votre devoir.

— Avez-vous fait le vôtre tout à l'heure? lui dit en se relevant lentement l'héroïne indignée de Montauban.

— Qui êtes-vous? riposta sèchement le président irrité.

— Une femme; cela doit vous suffire, si vous êtes un homme.

— Madame, je vais être forcé de sévir contre vous : vous insultez un magistrat du roi.

Martial, plein de frayeur pour elle, lui prit les mains avec la plus vive anxiété, et il la supplia de garder le silence.

— Du reste, ajouta le président, quels droits avez-vous de protéger (ce dernier mot fut prononcé ironiquement) un soldat de l'usurpateur?

— Les droits d'une personne qui est fière de confier sa destinée et d'offrir sa main (elle la tendit à Martial) à l'un des héros de l'Empereur.

Martial stupéfait n'osait la prendre, et les battements de son cœur retentissaient dans sa poitrine avec une fréquence extrême.

— Qui êtes-vous?

— Aujourd'hui mademoiselle de l'Ortal, et bientôt la femme d'un brave.

— Jamais! lui dit à mi-voix le lancier tout confus.

— Jamais! cria quelqu'un dans la foule.

— Ce sont deux fous, dit le président aux autres juges en levant la séance. Gendarmes, qu'on le remmène en prison. Après-demain, il partira pour Blaye; l'ordre en est donné.

X.

UNE DÉCLARATION.

Mlle de l'Ortal, en rentrant chez elle, le front baigné de sueur, la respiration pressée et le teint animé, aussi bien que le regard, dit à Marianne :

— Demain, nous partons pour Montauban; je veux mettre ordre à mes affaires. Dans trois jours, nous prendrons la diligence de Bordeaux. Viendras-tu? c'est pour longtemps.

— Toujours et partout. Mais que deviendra ce pauvre M. Martial?

— Tu ne comprends donc pas que nous allons le rejoindre à Blaye?

Le lendemain, la diligence de Montauban ne devant partir qu'à deux heures de l'après-midi, Mlle de l'Ortal voulut consacrer toutes les heures de sa dernière matinée à triompher des scrupules et des résolutions du jeune prisonnier. La nuit n'avait été qu'une longue insomnie pour tous les deux, douloureuse pour lui, enthousiaste pour elle. Quand ils s'abordèrent, le jeune homme pâle et soucieux, la jeune fille colorée et radieuse, elle lui tendit vivement la main.

— Prenez-la donc aujourd'hui au même titre qu'hier.

Martial hésitait, timide, respectueusement, à distance, et l'esprit tiraillé en tous sens par les idées les plus contraires.

— Prenez-la donc, il y a tout le cœur dedans. Mais tenez, monsieur Martial, avant d'aller plus loin, il faut trancher la question : le temps est précieux. Vous partez pour Blaye, et moi pour Montauban, dans quelques instants; mon parti est pris : toutes vos raisons de délicatesse, je les connais, je les nie, je les repousse. Je me suis compromise hier, parce que je l'ai voulu; il y a longtemps que mon cœur vous appartenait. Le vôtre est trop noble pour ne pas l'avoir deviné. Le cœur, voyez-vous, c'est plus que la main, plus que la raison, plus que la fortune, plus que

le monde, plus que tout, c'est la femme. Ainsi, monsieur Martial, ayant mon cœur, vous aviez tout cela, vous m'aviez; notre union était faite devant Dieu; il ne lui manque plus que de l'être devant les hommes. Ce n'est plus qu'une sanction de pure forme. Croyez-moi, le don de l'âme vaut mieux que ces vaines cérémonies de l'état civil. Le véritable code, c'est celui qui est écrit là.

En même temps elle se frappa le sein.

— Me voulez-vous pour femme?

— Vous me rendez le plus malheureux des hommes.

— Dites le plus heureux, si vous savez l'être; mais ici les rôles sont intervertis : c'est l'homme qui est irrésolu, c'est la femme qui supplie et qui fait tous les frais de la volonté. Du reste, je le dois. Vous vous croyez moins que vous ne valez. Si ma position dans le monde est supérieure à la vôtre, votre supériorité morale comble la différence.

— Avec un misérable soldat que je suis, vous n'auriez plus ni votre famille, ni vos amis, ni votre rang, ni vos habitudes, ni votre société.

— Pour une femme, sa famille, c'est celui qu'elle préfère, qu'elle estime, qu'elle aime, qu'elle choisit; c'est celui qui la fait vivre de sa véritable vie, qui lui rend le bonheur qu'elle lui donne, qui s'inspire d'elle quand elle s'inspire de lui, qui est sa force, sa pensée, son repos, sa joie, son avenir, son existence. Ma famille, c'est vous; la vôtre, c'est moi. D'ailleurs, tous mes liens du passé sont rompus, et pour qui? Je suis rejetée à présent du sein de la société où j'ai reçu le jour et l'éducation. On n'y veut plus de moi, je n'ai plus que vous. Je vous ai sacrifié tous mes préjugés d'enfance, toutes mes idées reçues, tous mes principes. Ces

sacrifices, je les ai faits avec entraînement, avec bonheur. Du jour où j'ai sauvé vos jours, j'ai senti que vous aviez les miens. J'étais royaliste, j'adore l'Empereur; j'étais une jeune fille calme, vous m'avez rempli l'esprit d'une délicieuse agitation; je respirais seulement, aujourd'hui je vis, je pense, j'aime. Ce bienfait d'une existence nouvelle, d'une animation poétique, c'est à vous que je le dois, c'est à vous que je le rends. Foulez aux pieds ces raisons vulgaires d'intérêt, de convenances sociales, d'inégalité de condition. La raison suprême, la convenance suprême, c'est de se valoir l'un l'autre, c'est de se comprendre, c'est de se mériter, c'est de se vouloir, c'est d'être une honorable nécessité l'un pour l'autre. Vous avez l'âme grande, l'esprit grand, le caractère grand, vous pouvez arriver à tout : l'Empereur n'est pas mort. Toutes les illustrations de son armée, de son règne, sont parties des entrailles du peuple. Si l'Empereur revient, et il reviendra, car la France ne peut se passer de lui, qui sait ce que votre valeur personnelle obtiendra de la justice du sort? J'aurai de l'orgueil par vous. Du reste, un seul mot est tout : je vous aime; j'en appelle à votre loyauté, m'aimez-vous?

— Qui ne vous aimerait pas? Qui ne serait pas sous le charme?

— Mais vous, mais vous?.... Eh bien! vous craignez de le dire; moi, je le sais : oui, vous m'aimez. Vos regards, vos réticences, votre pâleur, vos indispositions, vos tremblements, vos timidités, tout me le prouve. Votre secret vous déchire le cœur; laissez-le donc sortir, ingrat que vous êtes!

— Si je vous aime, si je vous adore! s'écria-t-il en lui pressant les genoux contre sa poitrine haletante, c'est une

folie qui n'a pas de nom et qui me tue. Pardonnez-moi, c'est vous qui m'arrachez l'aveu de mon crime!

— Enfin!.... Ah! soyez criminel autant que vous le pourrez, reprit-elle avec une joie charmante. Je ne serai donc plus seule au monde. Relevez-vous, mon ami; c'est la première fois que je suis heureuse.

Martial se releva comme frappé de vertige. Il ne savait plus où il en était, ce qu'il éprouvait, ce qu'il disait. Des mots interrompus, sans suite, erraient sur ses lèvres. Ses yeux n'osaient rencontrer ceux de Mlle de l'Ortal, et, pour cacher son trouble, il se jeta dans les bras de la jeune fille, qui les ouvrit tout naturellement et qui le consola le plus tendrement possible.

— Ah! mademoiselle, je n'avais jamais aimé que l'Empereur.

— Ce sera mon rival et le vôtre désormais. Nous l'aimerons ensemble. Acceptez-vous ma main maintenant, monsieur l'ingrat?

Il la prit avec les plus vives effusions de reconnaissance, et ses lèvres brûlantes ne savaient plus s'en détacher.

— A la vie, à la mort! lui dit-elle.

— A la vie, à la mort!

— Vous jurez ici, au nom de l'Empereur, de me prendre pour votre femme?

— Au nom de l'Empereur, je jure de n'aimer que vous, de ne me dévouer qu'à vous, de ne vivre que pour vous.

— Je fais le même serment devant Dieu qui nous entend et qui m'a conduite ici.

Elle lui fit connaître alors sa résolution, prise de la veille, d'aller à Blaye, ses projets d'établissement, ses ar-

rangements de futur bien-être, loin de ces contrées où les passions politiques sont toujours si près du crime : ces détails d'avenir ont tant de charme pour une femme qui a la conscience du bonheur qu'elle donne! Une des idées qui vinrent sourire le plus à leur imagination, idée qui venait d'elle, ce fut d'abord de célébrer leur union le jour même de la fête de Napoléon, le 15 août prochain, cette date de gloire et de réjouissance nationale; et puis, quand ils seraient en possession d'eux-mêmes et de leur liberté, de placer toute la fortune qu'elle apportait à la communauté en rentes sur l'État, pour transporter leur indépendance au delà des mers, dans l'île même où l'Empereur était prisonnier, afin de lui être utiles un jour, s'ils le pouvaient; s'ils ne le pouvaient pas, le voir leur suffirait : se sentir près de lui doublerait leur bonheur. Cette riante et noble perspective de leur pensée d'amour les remplit d'enthousiasme; ils se promirent toute la félicité que la nature humaine peut concevoir. Aussi leur séparation, qui ne devait durer que quelques jours, n'eut-elle rien d'amer ni de triste. Leurs adieux s'échangèrent avec de tendres démonstrations de joie et d'espérance. Leurs mains, en se pressant, se dirent tout ce qui était dans leur âme. Au moment de se quitter, en se répétant, Au revoir! à bientôt! le cœur de Mlle de l'Ortal se serra tout d'un coup. Lorsqu'elle se trouva dans la rue, seule avec Marianne, elle s'attendrit involontairement.

— Vois, Marianne, j'ai tant de joie que j'en pleure; je suis si heureuse que j'en ai peur!

Le lancier et sa protectrice ne devaient plus se revoir.

Le retour de Mlle de l'Ortal dans sa ville natale donna

lieu à toutes sortes d'hypothèses bizarres et contradictoires. Ses parents ne voulurent pas la recevoir; mais quand le notaire chargé de ses intérêts leur eut apporté la fatale révélation de ses projets de mariage et d'émigration, ils furent anéantis comme sous l'impression d'une grande calamité publique. Griefs, légèreté de conduite, ressentiments, tout fut oublié. Leur désolation était si grande, et la crainte d'une honte éternelle si profonde, qu'ils vinrent fondre en larmes devant elle, qu'ils se jetèrent à ses pieds, qu'ils mirent en jeu toutes les humiliations possibles de caractère pour la retenir auprès d'eux, sous leur toit, dans leurs affections; ils lui offrirent la restitution de sa part et même de leur part dans l'héritage de la tante défunte : elle fut inébranlable. On lui proposa d'assurer l'avenir du lancier; elle s'en montra blessée et plus résolue. L'intervention des amis les plus considérés et les plus influents, les supplications des prêtres les plus amis de la famille, surtout celui que Martial avait connu, tout fut sans force, sans succès, sans produire le moindre ébranlement. On la regarda comme perdue. On sut bientôt qu'elle avait renié ses sentiments monarchiques. Cette défection révolta tous les esprits au plus haut point; ce scandale souleva l'indignation générale. Mlle de l'Ortal bonapartiste!

Ce fut un coup mortel pour sa famille..... et pour elle. Il lui fallut plus de temps qu'elle ne l'avait pensé pour mettre ordre à ses affaires. Soit que tant d'assauts divers l'eussent profondément affectée, soit que le chagrin vînt miner sa vie, soit toute autre cause inconnue, une maladie imprévue de langueur vint s'emparer d'elle. Les ravages en furent rapides et inexplicables pour l'œil du médecin, qui

employait vainement toutes les ressources de son art. Les traits de la pauvre malade se couvrirent d'une pâleur presque livide. Marianne, en voyant cette décomposition progressive, se retirait souvent au fond d'un cabinet éloigné pour pleurer; ses sanglots l'étouffaient.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écriait-elle, que lui a-t-on donc fait?

Mlle de l'Ortal comprit que son heure était arrivée. Elle regarda l'abîme et se résigna, sans vouloir se plaindre. Un jour, elle écrivit quelques lignes d'une main défaillante. Elle envoya Marianne porter sa lettre à la poste. La lettre fut arrachée, dans la rue, des mains de la fidèle servante. On la menaça d'un malheur, si elle parlait de cette violence à sa maîtresse. La nuit, quand elles se trouvèrent seules, Marianne lui raconta, de la voix la plus basse, et la soustraction de la lettre et ses terreurs à elle. Mlle de l'Ortal pâlit encore plus que de coutume, poussa un profond soupir, laissa tomber de ses yeux flétris deux grosses larmes, et croisa ses mains amaigries.

— Ma bonne Marianne, dit-elle mélancoliquement, il sera donc bien malheureux..... lui!.... il ne me verra plus!....

Elle demanda du papier, y traça quelques lignes tremblantes, à la hâte, y mit un cachet noir, n'écrivit point d'adresse, et remettant ce papier à Marianne, elle ajouta :

— Garde cela bien secrètement; tu le lui remettras quand il reviendra, Marianne; toi, tu le reverras.

Elle eut une défaillance qui donna de mortelles inquiétudes. Son état fut bientôt désespéré. On fit venir un prêtre, ce n'était pas celui de Martial. Le jour qu'on lui administra

les derniers sacrements, sa chambre se remplit d'assistants en prières, selon l'usage du pays. Le prêtre déclara solennellement que *la mourante* abjurait ses erreurs d'un moment, et qu'elle allait paraître devant Dieu, maudissant le nom de l'usurpateur. Elle voulut se soulever, pour le démentir sans doute; un peu de couleur vint à ses joues; ses efforts la trahirent, sa langue ne put articuler aucun son, elle tourna un lent et dernier regard vers Marianne, qui comprenait toute sa douleur, et qui tout à coup poussa un cri déchirant : Mlle de l'Ortal venait d'expirer, avec tous les signes d'un affreux désespoir.

XI.

LE DERNIER CRI.

Tout ce que la famille trouva d'écritures fut impitoyablement brûlé, sans qu'on prît la peine de les lire. Nul ne s'avisa de fouiller la pauvre Marianne, qui mit en lieu sûr le papier qu'elle avait reçu. Le lendemain, la tête enveloppée d'un capuchon noir, la fidèle servante accompagnait le convoi de sa jeune et infortunée maîtresse; ses sanglots attendrissaient tout le monde. L'oncle de Mlle de l'Ortal ne pleurait pas; il ne daignait même pas affecter de la tristesse : il était calme!....

Martial touchait à la fin de sa détention. Il avait passé les six horribles mois de cette captivité dans des angoisses inexprimables. Parti de Toulouse l'âme rayonnante, en arrivant à sa prison nouvelle, il avait émerveillé tout le monde de son heureuse humeur et de sa joie expansive.

Peu à peu ce rayonnement s'était obscurci; l'âme s'était renfermée en elle-même; il avait fui la société de ses camarades; il s'était condamné à un isolement absolu. Rien ne pouvait interrompre le silence obstiné qu'il gardait. Il semblait n'exister que par les yeux, quoique son regard fût devenu vague, rêveur et sombre. Quelquefois, mais de loin en loin, il s'échappait brusquement de cette immobilité, il courait vers un employé de la prison; il n'articulait que ces mots :

— Pas de lettre?

— Rien encore.

A cette réponse, qui était toujours la même et qui toujours le désespérait, il se rejetait plus avant dans sa farouche mélancolie. Que s'était-il passé? Rien ne pouvait l'en instruire. Il pressentait bien quelque malheur qu'il ne pouvait définir; mais ce qu'il lui était impossible de comprendre, de supporter, d'accepter dans sa raison et dans son cœur, c'était cette absence éternelle de toute lettre, de toute communication. S'était-on emparé de la personne de Mlle de l'Ortal ou de son esprit? Les deux suppositions le désolaient. La dernière était toujours inadmissible : il avait foi en elle comme dans l'Empereur; mais le mystère de ce silence incompréhensible l'accablait autant qu'il l'effrayait. Dans son découragement, une pensée le soutenait : c'est que Mlle de l'Ortal n'était pas libre, et qu'il y avait abus d'autorité dans sa famille. Il attendit le jour de son élargissement comme le terme d'une double captivité.

Ces six mois d'une attente si inquiète l'avaient entièrement changé. Le corps et l'âme avaient trop souffert et trop longtemps, pour n'avoir pas subi de graves altérations. Le

jour de la délivrance venu, il avait immédiatement pris la route de Montauban. Ses agitations intérieures recommencèrent à la vue des deux tours de la cathédrale, élégants et gracieux campaniles, qu'on apercevait de bien loin. Il arriva sur le déclin du jour, le cœur défaillant et plein de trouble. Il n'osa prendre aucune information. Cependant il était difficile qu'on le reconnût sous ses habits bourgeois et sous la trace de ses chagrins.

Le lendemain, de bonne heure, il essaya de passer devant la fameuse porte où Mlle de l'Ortal lui avait sauvé la vie; rien n'était changé. Il leva timidement la tête pour regarder : il crut apercevoir, entre les rideaux d'une fenêtre, une figure pâle surmontée d'un bonnet noir, celle de la cousine sans doute. La vue de cette couleur noire le pénétra d'une terreur secrète. Il entra dans l'église pour rasseoir son âme dans le sentiment religieux. Au bout de quelques instants de recueillement, il allait sortir, quand une pauvre femme du peuple, également vêtue de noir, en passant près de lui, se mit à le considérer attentivement. Il la reconnut, malgré l'accroissement de son trouble : c'était Marianne. Il s'approcha d'elle, il se nomma, tant il était changé.

— Qu'est-elle devenue? où est-elle? et il tomba sur une chaise : ses jambes ne le soutenaient plus.

Marianne lui montra le ciel en pleurant. Le malheureux couvrit son visage de ses deux mains et demeura longtemps dans une effrayante immobilité. Elle l'appelait doucement, il ne bougeait pas.

— J'ai une lettre pour vous, d'elle!

Ces mots le réveillèrent de son accablement. Il suivit

Marianne. Il rompit le cachet, aux armes bien connues; il lut à plusieurs reprises ces déchirantes paroles :

« Mon ami, je vais mourir : j'aurais été si heureuse de « vivre pour vous et près de vous! On ne l'a pas voulu..... « Ne cherchez jamais à savoir la cause de ma mort. Que « ma mémoire vous soit toujours présente comme celle de « l'Empereur!.... Adieu! ma dernière pensée sera pour « vous. Adieu, adieu! — Je vais le voir la première!.... »

Plus bas, ces mots étaient écrits d'une main plus ferme :

« J'institue pour mon légataire universel M. Martial, an- « cien lancier de l'empereur Napoléon. Il gardera Marianne « avec lui.

« Ce 20 mars.

« MARIE DE L'ORTAL. »

Il éleva un monument funéraire en marbre blanc à Mlle de l'Ortal, avec cette simple inscription : *Un noble cœur!* — On le voyait souvent, le soir, prendre le chemin du cimetière. Le jour, il était triste et comme abîmé en lui-même; aux approches de la nuit, il semblait se réveiller pour aller visiter la tombe chérie. C'était sa promenade éternelle. « Comme il l'aimait! disait-on sur son passage; il vit avec la mort! » — Un jour, il se rendit chez un notaire, et par une donation, laissant le reste de sa fortune aux parents de Mlle de l'Ortal, il constitua une rente perpétuelle de 1,200 francs à la fidèle servante. Il quitta ensuite subitement le pays, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Quelque temps après, une insurrection éclatait près de

Grenoble; plusieurs insurgés, victimes d'un machiavélisme de police abominable, périrent sous le feu des troupes envoyées contre eux. Cent vingt-deux personnes furent condamnées à mort. Un jeune homme monta sur l'échafaud avec une exaltation plus énergique que celle des autres victimes. Il n'avait jamais voulu dire son nom; seulement on sut qu'il avait été lancier de la jeune garde. Au moment où sa tête allait tomber, il dit au bourreau : Mon ami, une femme m'attend là-haut; puis, quand il fut placé sur la fatale bascule, il s'écria : *Vive la France! vive l'Empereur!*

DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE DU GÉNÉRAL SOURD,

BARON DE L'EMPIRE,

EN 1849.

(Extrait du journal le Dix-Décembre.)

Aux obsèques de l'illustre amputé de Waterloo, des larmes d'attendrissement et de profonde estime ont coulé de tous les yeux sous la parole chaleureuse et fortement accentuée de M. Belmontet, l'un des amis intimes du général. Il appartenait au poëte qui a consacré sa vie et sa plume à la glorification de l'ère impériale de prononcer l'éloge funèbre d'un des plus vaillants soldats de la Grande-Armée.

Messieurs,

Quand la vie d'un citoyen a été pleine et vaillante, quand l'heure du repos est venue pour les fatigues de l'honneur, ce n'est pas la douleur qui doit se faire entendre, mais la justice. Si l'on est ému, c'est d'admiration : l'éloge des hommes d'élite est le bréviaire des gens de cœur.

Le général Sourd était sorti des entrailles du peuple; il en avait toute l'énergie dans le caractère et toute la vigueur dans le bras. A l'âge de treize ans il se fit homme : c'était en 92. Les rois nous menaçaient; la nation se fit soldat. La France, à cette époque, suait l'héroïsme par tous ses pores : c'était l'ère du grand. Les temps de crise fécondent les armes. La démocratie donnait cours à toutes ses facultés vitales et produisait une race de géants; on n'avait de goût que pour mourir en grand. Il y avait une contagion universelle de sublimité : le jeune Sourd eut sa maladie d'honneur. Chair du peuple, il en avait l'âme; il ne tenait pas à la terre. Il se précipita dans la gloire, pour ne plus en sortir qu'avec Napoléon en 1815.

D'autres vous diront, en dressant l'inventaire de ses hauts faits, qu'il ne lui était possible que d'être impétueux; qu'il prit tous ses grades dans la poitrine de l'ennemi; qu'il vécut vingt ans à cheval, en passant par toutes les capitales de l'Europe; que son régiment le nomma le plus brave; que, sous les yeux de l'Empereur, à la retraite de Moscou, il passa le premier et repassa la Bérésina à la nage; qu'un jour, sous le feu de l'ennemi, après trois charges foudroyantes, il reçut, au retour, les embrassements des généraux, qui ne croyaient pas qu'on pût élargir

ainsi les limites de l'intrépidité; qu'à la bataille de Hanau, il passa le premier sur le ventre de l'armée bavaroise; que, pendant la lutte gigantesque de 1814, commandant une brigade de cavalerie, il fit preuve d'un grand talent stratégique. Avec l'Empereur, on prenait du génie.

Ils diront, enfin, que, la veille de Waterloo, il subit l'amputation de ce bras terrible que les soldats appelaient le bras le plus brave de l'armée, et que, le lendemain, il rechargea l'ennemi avec sa blessure saignante; qu'il refusa le grade de général, donné par l'Empereur, pour avoir à frapper toujours les Anglais de plus près à la tête de ses lanciers, qu'il nommait la mitraille au galop; qu'il ne quitta le champ de bataille qu'en faisant tête, et tête rugissante, à l'ennemi, comme un guerrier d'Homère, et qu'aujourd'hui, ce Cynégire de notre histoire moderne ne rend à la terre, qu'il a tant défendue, qu'un corps mutilé, labouré de blessures et tout cassé d'héroïsme.

C'était l'âme surtout qui se montrait grande dans cet homme taillé à l'antique, dans ce patriote sculpté à la romaine. Ses sentiments n'étaient que l'explosion de ses mâles vertus; ils éclataient en expressions à la Plutarque; on y sentait le feu sacré et la foudre. Sa foi était indomptable comme lui; il croyait à la patrie, au peuple, à l'Empereur : c'était sa trinité politique. Il voyait toujours devant lui l'opinion nationale amenant inévitablement la résurrection de ce triple principe. Il avait la prescience des fortes convictions.

Sous les Bourbons, il s'ensevelit dans ses souvenirs, offrant ses services, si la patrie en avait besoin. Il se fit une chapelle impériale de sa chambre, ornée de trophées

militaires; et là, en face du portrait multiplié de son héros, du dieu de tous les braves, il s'abîmait dans ses mâles douleurs, il vivait de sa pensée jusqu'au jour de la rédemption populaire, dont il ne désespéra jamais.

Louis-Philippe l'employa, mais peu de temps. Le général Sourd n'avait pas alors, disait-il, ce qu'il lui fallait, une politique nationale, et, pour la faire triompher, un membre de la famille de l'Empereur. Il sentait l'avenir. Il fut mis en disponibilité, comme la révolution l'était elle-même.

Ce lion, toujours en haleine, était le meilleur et le plus simple des hommes. Il vivait à l'antique, n'ayant d'autre besoin que de penser à son héros et que de voir la France reprendre son rang de grande nation. Le secret pour lui arracher des explosions de colère, c'était de calomnier le peuple, de douter de l'armée française, et d'oser toucher à l'immortalité de son Empereur. Le peuple et Napoléon, c'était tout un pour lui. Il appelait le peuple de Paris le boulet de la pensée, et Napoléon, la Révolution en empereur.

Il avait coutume de dire : — C'est toujours d'en bas que part la foudre. Elle partira pour frapper tous ceux qui ne voudront pas, comme Napoléon, s'identifier avec le caractère de la nation. On n'est fort en France qu'en étant grand : l'action est notre génie. Les Bourbons ont pris le pays à l'envers : ils ne resteront pas, Louis-Philippe pas plus que les autres.

Les affaires de Strasbourg et de Boulogne, qui étonnèrent tant d'ennemis, étonnés aujourd'hui d'être bonapartistes, exaltèrent le patriotisme du brave Sourd. Il s'écria : Voilà le neveu de César qui se montre; il a joué sa tête,

il y gagne l'avenir. Il ne s'y trompait pas : on y voit toujours bien quand on y voit de l'âme.

La République de février le trouva prêt à reprendre sa vieille épée; mais le Gouvernement provisoire, qui avait peur des hommes de l'Empire, la brisa pour toujours par un décret qui révolta la conscience publique. Le général Sourd protesta moins encore contre cette iniquité que contre l'injustice de ces dictateurs morts-nés qui calomniaient l'Empire et l'Empereur; et ce fut moi, son ami napoléonien, qui eus l'honneur de rédiger cette patriotique protestation qui réveilla le sentiment impérialiste.

Le général devint le centre d'une opposition incessante, non à la République, il était républicain d'âme, mais aux actes sans portée de la coterie qui compromettait la République elle-même et qui faisait avorter la grande révolution.

On le voyait tous les soirs sur le boulevard des Italiens, entouré de ses amis et des respects publics, annoncer la chute des Érostrates provisoires : c'était son mot.

— C'est ici mon rocher de Sainte-Hélène, disait-il avec le calme de la force. J'y attends le neveu de César.

Il n'attendit pas longtemps. Le jour où Louis Bonaparte sortit du cœur de la nation pour prendre les rênes de l'État, le général Sourd se reposa de son éternelle attente. Il fut heureux à sa manière, c'est-à-dire qu'il regarda son bonheur comme une victoire de la patrie.

Les membres de la famille de l'Empereur, l'ex-roi de Westphalie, son camarade d'héroïsme à Waterloo, le Président de la République, tous à l'envi l'accablaient de considération et d'amitié. Dans sa joie profonde, il sentait qu'il n'avait plus qu'à mourir pour aller rejoindre son Em-

pereur. La mort s'y est prise à deux fois pour l'abattre; il ne voulait pas sans lutte succomber sous ce dernier ennemi. Il revient à son Empereur en soldat. Le voilà dans l'éternité! Il y va retrouver toutes les illustrations de nos grands jours, les Lannes, les Murat, les Duroc, les Bessières, les Bertrand, les Clausel, les Lamarque, toutes les planètes guerrières qui brillent d'un si vif éclat, au firmament des peuples, autour du magnifique soleil plébéien, l'Empereur!

Adieu donc, soldat de la gloire, homme de peine illustre, héros de l'Empire. On peut répéter, sur le bord de ta tombe, cette belle parole de l'Empereur après ses éclatants faits d'armes:

« Sourd, la patrie est contente de toi! »

LE GÉNÉRAL HURAULT DE SORBÉE,

ANCIEN COMMANDANT DE LA VIEILLE GARDE.

Encore une pierre qui vient de tomber, comme dit le poëte, du temple de la Gloire.

Le général Hurault est décédé, à l'âge de soixante-cinq ans, dans son domicile, rue de Tivoli. Il est mort de ses blessures : la bravoure use vite. C'était, dans son temps, un des plus beaux hommes de la vieille garde, et certainement un des plus braves dans ces légions sacrées de l'in-

trépidité française. Sa biographie, comme celle de ses compagnons d'armes, est un cours d'actions éclatantes, de dévouement à la patrie et à l'Empereur, ce qui était tout un, de victoires héroïques et de revers plus héroïques encore. On n'a pas assez remarqué la vigueur d'âme que les malheurs publics ont fait éclater dans ces nobles corps tout criblés de victoires européennes. C'est bien à tort qu'on accuse les Français de faiblir dans l'adversité et de n'avoir d'héroïsme que dans les jours de haute fortune : un superbe démenti n'a cessé d'être donné à cette assertion par les indomptables soldats de la République et de l'Empire.

Quelle force d'esprit et de volonté n'ont-ils pas déployée dans les moments difficiles? Leur lutte gigantesque avec toute l'Europe, pendant vingt-cinq ans, leur avait inspiré cette noble croyance qu'avec du courage rien n'est impossible, et que l'épée de la France est toujours celle de Brennus. Ils avaient acquis cette dignité mâle qui ne se courbe jamais et qui tient tête au destin. Le monde entier est resté saisi d'épouvante et d'admiration en voyant notre grande armée, lors des désastres de la retraite de Moscou, faire face jusqu'au bout, non pas seulement à l'ennemi, qui ne l'entamait pas, mais aux calamités qui s'abattaient sur elle de toutes parts; en la voyant se relever de l'abîme, non moins terrible et non moins infatigable, pour recommencer les mêmes prodiges dans la fatale campagne de 1813; en la voyant reprendre un élan plus sublime et plus herculéen, en 1814, pour délivrer le sol sacré de la patrie du déluge de guerre occidental; en la voyant se mesurer, sans jamais douter d'elle-même et du grand Empereur malheureux, avec les cinq grandes armées ennemies, que notre poignée

de héros battait dans toutes les rencontres; en la voyant, malgré les trahisons qui la travaillaient de tous côtés, ne pas vouloir terminer cette lutte surhumaine, et demander la victoire ou la mort au grand homme qui n'avait jamais été plus grand; enfin, en la revoyant encore en 1815, cette brave armée, ressuscitée comme par enchantement, sous le souffle magique de l'Empereur, revenu de l'île d'Elbe, revoler avec enthousiasme à la gloire, sans tenir compte des innombrables essaims d'ennemis qu'elle allait affronter, et faire de nouveau trembler la terre sous la fermeté de son pas d'héroïsme.

En voilà-t-il des preuves d'une constance inébranlable et d'une énergie morale dont l'histoire des peuples ne fournit aucun exemple à lui opposer! Ce n'est pas tout; cette force d'âme et de caractère national s'est encore accrue, à la suite des catastrophes qui ont détrôné la révolution française et qui ont mis la grande nation sous les pieds des Cosaques et de la légitimité. L'armée de la Loire a fait comme le grand Empereur : elle a abdiqué, le front haut et calme; elle a brisé son épée, et, dans son abnégation absolue, sans rien stipuler pour elle, elle s'est vouée, résignée et patiente, par amour de la France, aux vengeances inévitables de la Restauration.

Alors, tous ces admirables débris de nos conquêtes se sont ensevelis dans les misères de la vie civile. On a méconnu leurs services; on les a payés en outrages. Les faveurs du Gouvernement royal ont été chercher ceux qui avaient trahi le grand homme ou ceux qui avaient servi sous les drapeaux de l'étranger; la gloire était devenue suspecte ou factieuse.

Les persécutés n'en étaient encore que plus fidèles à leur culte et à leur idole persécutée comme eux; ils se transformèrent en apôtres de la passion impériale. Leur apostolat fit pénétrer la popularité du grand nom dans toutes les fibres les plus imperceptibles du pays. Les Bourbons ne trouveront aucune place à prendre dans le cœur de la nation. Les vieux grognards, disséminés sur toute la surface de la France, les firent considérer, à juste titre, comme les ennemis patentés de la régénération sociale. De là, ce résultat inévitable, dû à la permanence des sentiments de nos vieux braves : chute de la légitimité royale, retour de la légitimité nationale; sortie des Bourbons, rentrée des Bonapartes. Pendant trente-trois ans, ces glorieux restes de nos légions, supérieurs à l'adversité elle-même, n'ont jamais désespéré de la France ni de ses destinées; ils ont tenu leur cœur au-dessus des événements et des dénis de justice dont ils étaient les victimes. Plus fiers encore que dans les jours de bataille, ils maintenaient la nation à la hauteur des grands souvenirs; ils entretenaient le feu sacré dans les masses; ils formaient partout des têtes de colonne pour le grand parti national; ils ravivaient partout le culte pour le dieu du peuple, crucifié à Sainte-Hélène par les vainqueurs de la révolution française; ils menaient l'opinion de la multitude; ils marchaient, le long de leur vie douloureuse, à la conquête de l'avenir; et enfin, quand la nation a repris possession de sa souveraineté et de sa liberté d'action, alors le peu que la mort avait oubliés, de ces anciens triomphateurs de l'Europe, a ramené les masses, au pas de charge, dans les vieilles voies de notre belle nationalité; ils ont fait sortir de l'urne et de l'âme du pays l'impérissable nom que Dieu

destina deux fois à rallier les volontés pour le salut de la France! C'est un Napoléon qui a vaincu le temps; c'est le neveu de leur grand Empereur qui, du fond de l'exil, est monté sur le pavois populaire. Ç'a été pour les braves leur revanche de Waterloo.

Après ce triomphe de leur fidélité et de leur patriotisme, ils se sont mis à se reposer enfin du long travail de leur âme; ils ont laissé le reste à faire à la génération qu'ils ont nourrie de leurs récits et de leurs idées; ils se sont retirés dans leur joie silencieuse; ils n'ont eu plus qu'à mourir, et ils meurent. Ils vont, au bout de leur rêve réalisé, se réunir, dans l'éternité, à leurs frères d'armes et à leur divin Empereur.

Le général Hurault de Sorbée était un de ceux-là. Les douleurs croissantes de ses blessures l'ont averti d'avoir à se tenir prêt : il l'était. Il a vu venir le grand ennemi avec la résignation d'un soldat et la sérénité d'un patriote.

Il était né le 15 avril 1786, à Reims, quand déjà fermentait dans le sang français la révolution qui allait réveiller le monde. Il sortit, en 1806, avec le grade de sous-lieutenant, de l'École militaire de Fontainebleau; il fit ses premières armes dans le 13e régiment de ligne, armée d'Italie. Il fit la campagne d'Allemagne; et à la bataille de Wagram, un beau fait d'armes, avec blessure à la tête, le fit nommer capitaine. Il passa dans le 11e de ligne et prit part aux grandes actions de la campagne de 1812, où il gagna la décoration des braves.

En 1813, l'Empereur le fit passer dans les grenadiers de la garde, en lui disant : *Capitaine Hurault, j'aurai le plaisir de vous voir plus souvent; je suis content de vous.* Être content,

pour l'Empereur, voulait dire placé haut dans son estime. Le jeune capitaine s'en montra constamment digne dans les terribles campagnes de Saxe et de France. La Vieille Garde fit son devoir d'héroïsme, indomptable jusqu'au bout. Vinrent les conspirations de 1814 dans les sommités du monde politique. Le génie et la grande âme de l'Empereur y succombèrent : le colosse ne pouvait s'écrouler que par la mine.

Immédiatement après les adieux de Fontainebleau, Hurault de Sorbée sollicita l'honneur de faire partie du bataillon sacré de l'île d'Elbe. L'Empereur, à cette proposition, tendit la main au capitaine, qui la prit avec effusion; tous les deux, fort émus, sentirent des larmes rouler dans leurs yeux.

— Hurault, ce que tu fais là ne m'étonne pas : vous êtes tous les mêmes dans ma Vieille Garde. Quels hommes! Ils ne vous ressemblent pas, ceux que j'ai comblés..... Je leur laisse leurs remords..... Ils ont livré la France à l'étranger, la France les maudira..... Le peuple français a horreur des traîtres. — Et ta femme, Hurault, que devient-elle?

Le capitaine avait épousé une élève de la Légion d'honneur que l'Empereur avait attachée à l'impératrice Marie-Louise, en qualité de lectrice. Quand une jeune personne d'Écouen se distinguait, l'Empereur lui donnait une dot et lui choisissait un époux dans ses meilleurs officiers.

— Sire, répondit le capitaine, ma femme a ses devoirs, comme moi les miens : elle suit l'Impératrice à Vienne; j'en suis bien aise, car elle pourra nous être utile là-bas.

— C'est bien, c'est bien! Ainsi le ménage se partage en

deux abnégations, en deux fidélités. Vos âmes se communiqueront à distance, capitaine; nous nous consolerons en nous parlant de nos femmes sur notre rocher. Toi aussi, tu auras ta Marie-Louise à Schœnbrunn.

Au mois d'août 1814, l'Empereur envoya le capitaine Hurault à Aix en Savoie, où se trouvait l'Impératrice. Fut-il chargé d'une mission secrète? c'est ce qu'on a toujours ignoré. Son passe-port, délivré au nom de Napoléon Ier, *souverain de l'île d'Elbe*, causa de grands désagréments au jeune capitaine de la Vieille Garde. La police le fit transporter à Paris, où il lui fut défendu de retourner auprès de l'Empereur. Il lui fut cependant permis d'aller rejoindre sa femme à Vienne, ce qu'il fit sur-le-champ.

La nouvelle du débarquement fabuleux de Napoléon en France, et de sa conquête, au pas de course, de l'autorité suprême, vint le surprendre auprès de sa femme, qu'il résolut de quitter à l'instant. D'interminables difficultés assaillirent son voyage secret à travers les états d'Allemagne. Enfin, le 4 avril, il arriva en calèche de poste dans la cour des Tuileries. L'Empereur, averti, le fit introduire immédiatement dans son cabinet, et l'accabla de questions du plus vif intérêt pour lui : sur l'Impératrice, sur le Roi de Rome, sur le prince Eugène, alors gardé à vue par les souverains alliés réunis en congrès. Il lui demanda également des détails sur le mouvement des troupes qu'il avait pu rencontrer en Allemagne. Le capitaine Hurault ne lui cacha pas que la guerre était inévitable.

— Eh bien! nous verrons! le peuple français est admirable. La révolution ne peut pas, ne doit pas périr. Si nous succombions, l'avenir nous vengerait. Le peuple français est

plus constant qu'on ne pense : ce qu'il a voulu une fois, il le voudra toujours. Les Bourbons ne l'ont pas compris. Je n'ai eu qu'à me montrer, ils ont disparu; c'est que nous avons le peuple avec nous, capitaine! et le peuple, c'est le grand maître!

Le capitaine fut fait officier de la Légion d'honneur et chef de bataillon au 3e des grenadiers de la Vieille Garde, avec une dotation de 500 francs.

Acteur dans la tragédie immortelle de Waterloo, où l'honneur de nos travaux fut plus grand que jamais, le commandant Hurault eut la mâchoire inférieure fracassée d'un coup de feu. Il portait admirablement les traces de cette blessure; elle ajoutait à sa physionomie martiale.

Le duc de Feltre, cet ennemi de nos braves, le raya des contrôles de l'armée le 20 novembre 1815, *comme ayant débarqué à main armée sur le sol français :* ce qui était un mensonge. Ne fallait-il pas punir l'armée de son héroïsme?

Cependant, il vint à la guerre des ministres d'honneur : Hurault, quoique réformé en 1822, fut rappelé au service en 1824. Il était lieutenant-colonel du 34e de ligne à la prise d'Alger, où il n'eut qu'à se montrer ce qu'il était pour se distinguer. La révolution de juillet le mit à la tête de ce même régiment. En 1838, Louis-Philippe, qui eut le bon esprit de s'appuyer sur les hommes de l'Empire, le nomma commandeur de la Légion d'honneur.

Plus tard, promu au grade de maréchal de camp, il eut le commandement du département de Tarn-et-Garonne d'abord, et puis de celui de la Gironde.

La révolution de 1848 se montra ingrate pour les vieux officiers généraux de l'Empire. Un décret du Gouvernement

provisoire, qui le dépopularisa dans l'armée, frappa d'ostracisme une masse de généraux : Hurault de Sorbée fut du nombre. Il releva le front avec fierté : il était accoutumé à l'injustice.

Quand le neveu de l'Empereur fut investi de l'autorité suprême, l'auteur de cette biographie, que le général honorait de son amitié, eut l'insigne faveur de le présenter à M. le Président de la République, qui lui dit : « Général, l'*Empereur vous aimait comme son enfant, nous sommes donc en famille.* »

Il est mort sans peur comme sans reproche. C'était devenu la devise de la Grande-Armée. Hélas! ils s'en vont tous, ces Bayards de l'Empire, qui nous enseignaient l'honneur, le patriotisme et la gloire. Bientôt tous les héros de la grande période auront disparu. Qui donc apprendra, aux générations qui montent, le mépris de la mort, cet amour enflammé du devoir, cette intrépidité morale qui défie les outrages du temps, cette constance toute lacédémonienne qui repousse le reproche de légèreté pour notre nation, enfin cette ardeur des grandes choses qui crée les grands hommes? Ah! vive l'Empereur, ce grand soleil de la patrie!

Paris, novembre 1850.

UN BRAVE DE L'EMPIRE.

LE CAPITAINE-ADJUDANT MANCEAUX.

Mes pauvres soldats, que vont-ils devenir? Ils ont perdu leur père!
(NAPOLÉON à Sainte-Hélène.)

I.

L'Empereur avait le cœur aussi bon qu'il avait l'âme grande. Ses soldats étaient sa passion. Ce grand homme, à travers ses victoires, ses grandeurs et ses préoccupations profondes, ne cessait de penser à l'avenir des milliers de braves qui volaient à la mort avec tant d'enthousiasme et qui l'aidaient si résolument à faire du peuple français la première nation du monde. Comme il les aimait et comme ils le lui rendaient! Ce cri terrible de *Vive l'Empereur!* qui frappait d'épouvante l'Europe coalisée, signifiait pour la Grande-Armée : Vive la Révolution française! vive la gloire nationale! vivent le patriotisme, l'honneur, les grandes choses! vive la suprématie du peuple héroïque! Hélas! cette foule de citoyens sublimes, en allant aux batailles, était loin de prévoir qu'il surgirait une époque néfaste où leurs services deviendraient pour eux des causes de misère et de désespoir. Oui, du jour où l'Empereur fut précipité dans l'abîme, la gloire devint un crime, l'héroïsme une expiation, la patrie un mot coupable, et les débris de la Grande-Armée durent

subir avec résignation l'ostracisme d'une monarchie sans entrailles; les vainqueurs de l'Europe, frappés d'une réprobation sans pitié, rentrèrent, le front bas et humilié, dans les nécessités d'une existence qu'on leur marchandait encore. Ces forçats libérés de la gloire furent placés sous la haute surveillance de l'émigration triomphante. Les plus tristes détresses les attendaient sur le seuil de la vie civile. Les plus heureux étaient ceux qui étaient morts au champ d'honneur, en pleine croyance de victoire. Que de persécutions devaient payer leurs nobles cicatrices! Que de héros étaient condamnés à souffrir de la faim! Heureusement que l'amertume de nos défaites et la douleur de la captivité de l'Empereur devaient, le lendemain de la chute de l'Empire, en abattre en peu de jours beaucoup plus que les boulets de la Sainte-Alliance.

Oui, certes, les plus à plaindre étaient ceux qui devaient survivre à nos désastres. L'Empereur, avant de mourir, s'apitoyait avec de mortelles angoisses sur le sort qui était fait à ses enfants d'Austerlitz et de Waterloo. La veille même de cette mort si lente, sous les outrages d'Hudson-Lowe, il ne pouvait se consoler des misères qu'il avait laissées à ses vaillants soldats. Sa pensée éternelle avait été d'assurer une noble et modeste position à leurs vieux jours. Ç'a été une de ses dernières douleurs de les savoir délaissés, dispersés, et peut-être réduits au désespoir. Le grand homme, en approchant du tombeau, oubliait ses tortures, et ne se souvenait que des infortunes de ses compagnons d'armes; on le vit même, lui! pleurer, quand il venait à parler de tant de braves. Un de ceux qui lui ont fermé les yeux m'a dit que, quelques minutes avant son agonie, l'immortel martyr

s'écriait doucement : « Mes pauvres soldats! » C'est à faire couler toutes les larmes que nous avons dans le cœur.

Oui, pauvres et malheureux soldats! Le capitaine Manceaux, dont nous allons avoir le bonheur de raconter quelques traits, tout simplement admirables, était un de ces braves sur qui pleurait l'Empereur mourant. Avant de dire ce qu'il est aujourd'hui, ce vieux soldat mutilé, nous allons dire ce qu'il fut dans les dernières années de l'Empire. Son histoire est celle de tant d'autres, hélas! Elle se résume dans ces mots : dévouement, passion de l'honneur, amour du beau et du grand; corps de fer; âme de feu; actions étonnantes, cœur et bras infatigables, abnégation sublime, mépris de la mort, fierté nationale sans fin, et, au bout d'une vie étincelante, l'obscurité honteuse d'une détresse qui n'a plus de nom dans la langue des peuples civilisés.

Racontons : ce sera plus beau que toutes les phrases. Puisse le neveu de l'Empereur Napoléon, qui en a gardé les sentiments, prendre en pitié et en honneur l'infortune d'un si brave capitaine! Puissent les ministres d'un Bonaparte se souvenir que la patrie doit être reconnaissante envers ses vieux défenseurs! Les cicatrices ont toujours un langage éloquent.

Manceaux, à l'âge de douze ans, en 93, se fit mousse : on était lion de bonne heure à cette époque. Il vit souvent l'Anglais de près. Les marins de l'Empire avaient le diable au corps comme les autres. Le jeune Manceaux gagna ses grades sous la mitraille. Quand l'Empereur, faute d'hommes, pour tenir tête à l'Europe coalisée, en 1813, transforma ses marins en infanterie d'élite, Manceaux fit la campagne de Dresde comme s'il eût déjà fait celles d'Austerlitz, d'Iéna

et de Wagram. Toutes les armes rivalisaient d'intrépidité : quand un grand homme les mène, tous les Français ont l'égalité de l'héroïsme. Bientôt, malgré nos prodiges, la France fut envahie, à la grande joie de l'émigration, qui voyait la Révolution française se dissoudre dans une lutte gigantesque et tomber avec l'Empereur. La Grande-Armée, qui ne se composait plus que de quelques lambeaux invincibles, abîmait la coalition partout où elle la rencontrait. Cette immortelle campagne de 1814 élevait la nation française au plus haut rang dans l'estime des peuples. Le génie de Napoléon se surpassait. C'était un spectacle d'une effrayante beauté. La France allait devenir le tombeau d'un million d'ennemis : Napoléon les tenait sous sa main. Une de ces combinaisons capitales qui sauvent les empires allait sortir comme un coup de foudre de sa pensée profonde ; mais la trahison et la défection déconcertèrent les calculs du génie. De victoire en victoire, l'Empire allait rapidement à sa chute, et notre Révolution avec lui. Que de merveilleux faits d'armes dans cette guerre colossale ! La bravoure de nos bataillons se multipliait à l'infini, comme la stratégie du grand homme. Si les hautes classes et les grands dignitaires de l'État, comme l'a dit l'Empereur, s'étaient mis au niveau du peuple et des soldats, la France aurait englouti l'Europe des rois. La fatalité se mit du parti de l'étranger, et la fortune était lasse de suivre l'Empereur : le génie succomba.

Un jour, du côté de Nangis, le 6e corps d'armée, sous les ordres du duc de Raguse, prenait position et se préparait au combat. Napoléon venait de renoncer à son mouvement sur Saint-Dizier, qui devait compromettre la grande

armée centrale des alliés : il venait d'apprendre que, d'après les conseils des factieux qui travaillaient au succès de leur trahison, les ennemis étaient en pleine marche sur Paris. L'Empereur dirigeait ses forces sur la capitale. Les soldats brûlaient d'en venir aux mains; ils étaient toujours héroïques; les chefs seuls étaient ébranlés et inquiets sur leur avenir. A Nangis, il passa la revue du 6e corps, plein d'enthousiasme. En parcourant la ligne, il s'arrête devant le 1er régiment de Brest, composé de braves marins. Il va droit au capitaine Manceaux, dont la tournure militaire et le calme martial le frappèrent. Il était à l'extrême droite.

— Y a-t-il longtemps que tu sers dans mes armées?

— Deux ans, Sire, et pour toujours.

— Ta compagnie de grenadiers est superbe.

— Nous nous valons tous, Sire.

— Oui, capitaine, mes armées font des prodiges. Sais-tu commander les manœuvres?

— Ça s'apprend vite aujourd'hui.

— Fais-moi défiler le régiment.

— Sire, faites-moi l'honneur de prendre la droite.

— Tu as raison, c'est bien.

Le régiment fut sur-le-champ mis en mouvement. Lors du défilé devant l'Empereur, le capitaine Manceaux se mit à la tête de sa compagnie, en saluant du sabre Napoléon, qui lui rendit le salut militaire en disant :

— Je suis content. Puis il vint à lui : On m'a parlé de toi; nous nous reverrons, mon brave. Je te donne la croix et te nomme chef de bataillon.

Hélas! ni la croix ni le grade ne furent régulièrement conférés au capitaine. L'Empereur n'eut pas le temps de

tenir parole : un mois à peine le séparait de son abdication.

Trois jours après cette revue, le régiment de Brest se rendit à Montereau, ville célèbre par les pertes que les alliés y vinrent essuyer. Le capitaine Manceaux fut chargé de défendre la tête du pont, comme étant le poste le plus digne de lui. Cette position fut vigoureusement attaquée par les Cosaques réguliers de la garde impériale. Après une lutte des plus intrépides de la part de nos marins, le capitaine Manceaux eut le genou traversé d'une balle; il tomba, et dans sa chute il se défendait encore le sabre en main, en criant à ses soldats : « Mourons tous jusqu'au dernier! » Les Cosaques le frappent de deux coups de lance aux reins : il est renversé. Le passage du pont est emporté; les Cosaques poussent des hourras répétés en se précipitant vers la ville; mais l'héroïque défense des marins avait donné le temps au 1er de cuirassiers de voler à leur secours. Il fait une charge à fond, et les Cosaques sont détruits en un clin d'œil : il ne s'en sauva pas un.

Après ce balayage sanglant, les grenadiers du capitaine Manceaux accourent le relever du milieu des morts; ils l'emportent à Montereau tout couvert de sang. Un premier appareil est mis sur ses trois blessures, et, comme le pays se couvrait d'une multitude d'ennemis, on fit évacuer les ambulances sur Paris. En quittant ses compagnons d'armes, le capitaine leur promit de revenir les joindre bientôt. Les braves d'alors ne donnaient pas à leurs blessures le temps de se cicatriser, et, comme le disait très-bien le capitaine Manceaux à ses marins : « Ça guérit de sentir là l'ennemi. »

Nous touchons au siége de Paris. Pendant que dans les

hautes régions de la politique on conspirait contre le grand homme et contre l'indépendance nationale, nos admirables régiments, décimés, harassés, mais toujours indomptables, soutenaient l'honneur de la France avec un acharnement digne d'un meilleur sort. Le capitaine Manceaux, déposé aux *Enfants-Trouvés* du Faubourg Saint-Antoine, ne put tenir contre l'idée d'une attaque sur Paris sans être de la partie : l'énergie de l'âme dominait les souffrances du corps. Nous allons le voir accomplir un des plus beaux faits d'armes qui aient signalé cette époque vraiment homérique. De tels récits retrempent les cœurs et nous consolent des honteuses défections des hauts dignitaires de ces temps-là.

II.

Après quelques succès douteux, les alliés, qui étaient dix contre un, avaient osé proposer, au congrès de Châtillon, que la France abaissée rentrât dans ses limites d'avant 1792. La grande âme de l'Empereur s'était révoltée à l'idée d'une telle humiliation. « Je me couperais plutôt le poignet que de signer la réduction de l'Empire français. On répond à de semblables propositions par des coups de foudre! » En effet, les victoires de Champaubert, de Montmirail, de Vauchamps et de Craonne avaient anéanti l'arrogance de l'ennemi. La coalition songeait déjà à battre en retraite devant les miracles sans cesse renaissants de nos soldats. Les alliés demandèrent un armistice. « Il est difficile, dit l'Empereur à ce sujet dans une lettre au roi Joseph, d'être lâches à ce point. Les misérables qui ont violé les capitulations de Dantzick et de Dresde, au premier choc, tombent

à genoux. Point d'armistice qu'on n'ait purgé le territoire! Si j'avais signé les anciennes limites, j'aurais dit à la nation deux ans après : — France, aux armes! — Je ne veux faire la paix que vainqueur. L'honneur de la France n'est pas à moi seul. Oui, la paix n'est possible qu'honorable.

« Les trembleurs n'ont pas plus l'idée de la France que je n'ai celle de la Chine. On perd la tête; cela ne mène à rien. Je ne pense pas qu'il y ait un seul Français de cœur qui sente autrement que moi! »

Dans une autre lettre, il disait : « Le mauvais esprit de Talleyrand m'a empêché de faire courir la nation aux armes! Elle l'aurait fait, et l'Europe en aurait vu de belles!

« Partout où j'arrive, j'ai des plaintes du peuple contre les maires et les bourgeois qui l'empêchent de se défendre. Le peuple seul a de l'énergie et de l'honneur; je crains bien que ce ne soient certains chefs qui ne veulent plus se battre, et qui seront sots après l'événement. Dieu fasse que je me trompe! »

Ainsi, l'Empereur tenait ferme, et seul il avait raison. Les alliés, étourdis des coups qu'il leur portait, se préparaient sérieusement à la retraite. L'empereur d'Autriche avait déjà fui jusqu'à Dijon. Ce n'était pas le compte du comité royaliste à Paris, ni de M. de Talleyrand, qui était en train de vendre son bienfaiteur et sa patrie, après avoir vendu autrefois son roi et son Dieu. Des affidés de la grande trahison se hâtèrent d'aller relever le moral des ennemis, en leur promettant bon accueil dans la capitale. Les exhortations des royalistes étaient pressantes. Les monarques coalisés changèrent de résolution, sur les avis qui leur arrivaient à chaque instant de Paris. Ils concentrèrent

leurs forces, et les deux grandes armées se mirent en pleine marche à l'appel des royalistes et de M. de Talleyrand. Le comte de Lavalette informait l'Empereur de toutes ces odieuses et parricides intrigues. C'est alors que le grand homme, obsédé par ceux qui l'entouraient, sentit son énergie s'ébranler. Son âme se troubla; il renonça à son admirable projet de couper la ligne de communication des armées étrangères, et accourut en toute hâte au secours de sa capitale, espérant qu'elle résisterait vaillamment jusqu'à son arrivée sur les derrières de l'ennemi.

La résistance eût été possible : le peuple demandait à grands cris des cartouches et l'ennemi! l'Europe armée parut le 29 mars devant Paris, déjà livré à moitié. Oh! que de lâchetés et que d'infâmes défections dans les grands jours de crise! Pendant que les Talleyrand, les Vitrolles, les abbé Louis, les de Pradt, les Dalberg, les Dessolles, les Marmont, les Jaubert, les Montesquiou, les Pasquier et quelques vils sénateurs organisaient secrètement la déchéance de Napoléon, quelques poignées de Bayards soutenaient héroïquement la lutte expirante.

La tragédie de l'Empire en était à son funèbre dénoûment. La gloire et la prépondérance de la France allaient rendre un dernier soupir illustre. On ne savait plus où était l'Empereur quand l'ennemi se présenta devant Paris, ayant son quartier général à Bondy.

La garde nationale de Paris n'avait qu'un effectif de 12,000 hommes, dont la moitié seule avait des fusils. Le ministre de la guerre, duc de Feltre, gagnait déjà la reconnaissance des Bourbons par l'absence de mesures énergiques. 20,000 fusils neufs restaient cachés au dépôt

d'artillerie; aucune fortification importante ne couvrait la capitale. Les alliés mettent en ligne 180,000 hommes. Les deux corps de Mortier et de Marmont ne forment qu'un total de 25,000 soldats, dont 5,000 de cavalerie. Il y en avait assez pour arrêter les ennemis jusqu'à l'arrivée de l'Empereur, si Marmont n'eût perdu la tête, et plus encore. Les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau réclamaient énergiquement des fusils, des ordres et des chefs de vigueur.

C'est le 30 mars, à six heures du matin, que la bataille commence. Les Français attaquent sur tous les points, sans compter leurs adversaires. A quatre heures de l'après-midi, le maréchal Marmont parlemente : à deux heures du matin, la capitulation est signée. L'Europe peut entrer dans la capitale de l'Empire. La lutte n'a coûté que trois mille hommes à la France; pas un prisonnier n'a été fait, pas une de nos pièces prise. L'ennemi a perdu près de vingt mille hommes : aussi nos braves ont dignement fait leur devoir jusqu'au bout. Le peuple ne demandait pas mieux que de faire le sien; avec son merveilleux instinct, il criait à la trahison, il appelait son Empereur : le peuple voit toujours clair à travers les grands événements.

Dans cette bataille de dix heures, le capitaine Manceaux avait déployé toute l'énergie de sa fière nature. A peine remis de ses blessures, se croyant guéri, parce qu'il sentait venir l'ennemi, comme il l'avait si bien dit, il fit bander ses deux coups de lance, et il sollicita hautement du comte Hulin, commandant de Paris, la faveur d'un poste périlleux. Il reçut l'ordre de se rendre avec 500 hommes sur les buttes Saint-Chaumont. Arrivé sur le plateau, on lui en prit 200 pour couronner les hauteurs qui domi-

naient le moulin. Il restait donc avec 300 hommes pour défendre la position, servie par huit pièces de 8 et leurs caissons. C'était la veille de la bataille. Il eut l'idée de s'assurer du bon état de ses munitions. La trahison avait passé par là : la moitié des gargousses n'étaient remplies que de poussière. Il y avait des boulets de 12 qui ne pouvaient servir dans ses pièces de 8; il rectifia ses munitions et il en résulta quatre caissons complets. Il les employa bien le lendemain, à sa manière. La bataille commença, comme nous avons dit, à six heures du matin; vers midi, le capitaine Manceaux reçut un renfort de 150 gardes nationaux de la 6e légion. Il voulut les renvoyer, comme étant la plupart des pères de famille. Ils refusèrent de se retirer; mais des obus ayant éclaté sur la butte, le désordre se mit dans les rangs et se communiqua à la troupe, que le capitaine retrempa vigoureusement. A deux heures et demie, de fortes colonnes russes tentèrent l'assaut. La mitraille entama ces masses profondes et la fusillade des trois cents achevait de les ébranler. Les Russes revinrent quatre fois à la charge, toujours avec perte et sans succès. En désespoir de cause, ces colonnes se retirent par Romainville, d'où elles parviennent à s'emparer des hauteurs qui dominaient la position du capitaine Manceaux. Une colonne de 3,000 ennemis descendit sur le plateau, où le capitaine avait disposé ses braves en tirailleurs. Il ne lui restait plus que 30 hommes de ses 300. Il se replia sur ses pièces; il fit former le cercle, front à l'ennemi et baïonnette croisée, tous résolus à vendre chèrement leur vie. Il était quatre heures et demie. Le commandant en chef de la colonne russe somma l'héroïque troupe de se rendre, en leur disant :

— Que voulez-vous faire encore?

— Mourir les armes à la main, riposta Manceaux.

— Votre mort serait inutile, capitaine; en ce moment on signe la capitulation de Paris, je vous le jure sur l'honneur, sur mon épée.

— Eh bien! mes soldats et moi nous ne voulons nous rendre qu'à une condition.

— Laquelle? Des braves comme vous ont droit à notre estime.

— J'enclouerai mes pièces, je démonterai mes caissons; mes soldats et moi nous garderons nos armes, nous serons prisonniers sur parole et nous défilerons l'arme au bras.

— Accordé, capitaine, de très-grand cœur. Nous allons vous ouvrir nos rangs pour votre honorable passage.

La convention fut remplie sur-le-champ, et les trente héros, capitaine en tête, tout noirs de poudre, défilèrent lentement entre la double haie des Russes, qui, frappés d'une si vaillante lutte, les saluèrent de hourras sympathiques. Ces ennemis, en ce moment, valaient mieux que certains Français, qui n'en avaient plus que le nom. Au contact des belles actions, les hommes prennent de la grandeur d'âme : la gloire a son fluide magnétique.

L'Empereur ayant abdiqué, lâchement abandonné de ceux qu'il avait élevés jusqu'à lui de bienfaits en bienfaits, c'était l'empereur Alexandre qui semblait régner à Paris. Il avait acquis une sorte de popularité, dans le grand monde, si l'on peut être populaire en humiliant un peuple, en persécutant un grand homme. Quoi qu'il en fût, l'autocrate russe n'était pas haï des Parisiens élevés. Il le devait peut-

être au souvenir de l'amitié que l'Empereur lui avait témoignée si généreusement à Tilsitt et à Erfurt.

Le capitaine Manceaux, sachant qu'Alexandre passait pour un homme généreux, eut l'idée de se faire rendre par lui sa parole de prisonnier et de l'intéresser à sa position. Le 4 avril, il y avait deux jours que l'infâme Sénat avait déclaré Napoléon déchu du trône, déclaré coupable d'*avoir considéré comme nationale la guerre de 1814* (ce sont les termes textuels : ô honte !). Cet acte du Sénat avait été adopté par soixante et dix-sept membres du Corps législatif, par cinquante membres de la Cour de cassation..... Mais laissons là ces souillures de l'histoire contemporaine. Le capitaine Manceaux se présenta chez l'empereur de Russie, qui l'accueillit avec une bienveillante cordialité. Le monarque était bien aise de se trouver en face d'un soldat loyal et fidèle, ça le reposait des turpitudes des grands. Quand le capitaine eut expliqué l'objet de sa visite,

— Je vous rends votre parole, vous êtes libre. Mais savez-vous que votre butte de Saint-Chaumont m'a terriblement coûté à prendre? J'y ai perdu quatre mille hommes.

— Pas autant, Sire, que je l'aurais désiré, en bon serviteur de mon pays.

— Vous aimez donc bien l'Empereur?

— Nous l'aimons et l'aimerons toujours, comme des enfants leur père.

— C'est un grand homme, mais il avait trop d'ambition.

— Il n'en avait pas assez, Sire; s'il eût détrôné les rois qu'il a vaincus, ils ne viendraient pas le détrôner aujourd'hui.

— C'est peut-être juste..... dit Alexandre en détournant les yeux.

— Ah! Sire, on ne le détrônera pas de l'histoire ni du cœur du peuple français. Ceux qui l'outragent et le trahissent aujourd'hui seront en haine à toute la nation.

— Calmez-vous, capitaine. Je comprends qu'on aime ceux pour qui l'on meurt avec ce dévouement.

— Ah! oui, Sire; l'Empereur, c'était la patrie!

L'empereur Alexandre ne parut pas blessé de sentiments de fidélité si purs et si nobles. En congédiant le capitaine, il lui dit:

— Un officier tel que vous ne doit pas priver la France de ses loyaux services. Rentrez sous les drapeaux; je vous recommanderai à Talleyrand. Quelque part que vous soyez, si vous avez besoin de moi, écrivez-moi, je serai heureux de vous rendre justice. Si jamais vous vouliez venir en Russie.....

— Ah! Sire, ma vie est à la France.

L'autocrate et l'officier se quittèrent fort bons amis. Ce colloque, cet échange de paroles si nobles de part et d'autre, dans ce même hôtel de Talleyrand, où la Sainte-Alliance entretenait son Méphistophélès mercenaire, cette hardiesse du vaincu en présence d'un vainqueur étonné de l'être, cette justice rendue à l'empereur Napoléon par un brave officier qu'il laissait sans position, le corps meurtri et l'âme désespérée, en face d'un ennemi puissant et impitoyable qui faisait banqueroute à l'estime du grand homme, tout cela donne à cette scène un caractère solennel, imposant, et qui repose l'esprit du triste spectacle que la France aristocratique donnait à cette époque. On dirait un dialogue imaginé par le grand Corneille. Quels hommes que ces vainqueurs du monde rentrant dans la vie pacifique avec

la plénitude de leur âme, et tombant des hauteurs de l'Empire dans les privations de toute sorte qui les attendaient en bas, sans descendre d'une seule ligne des grandeurs de leur propre conscience! Rien ne leur fait courber ni le front ni le cœur, dans les abîmes où ils sont restés, sans qu'une main amie les relevât. Ils n'auront plus qu'une pensée, la gloire de leur Empereur; qu'un souvenir, le grand homme; qu'une douleur, sa mort; qu'une joie, le retour de ses cendres. Ils sont morts en lui et il vit en eux. Dieu est grand, Napoléon aussi.

Nous retrouverons le capitaine Manceaux dans les Cent-Jours, où la gloire nous fit faux-bond.

III.

Un président des États-Unis d'Amérique, le digne et sévère Adams, a laissé tomber, en 1816, de sa bouche de grand patriote, le mot le plus amer qui ait jamais été prononcé contre la nation française, et ce mot si cruel, si terrible, qui aura peut-être du retentissement dans l'histoire, le voici dans toute sa rudesse républicaine :

« La France n'a pas compris l'Empereur Napoléon : elle ne s'est pas montrée digne d'avoir à sa tête un si grand homme. Elle l'a abandonné. »

Ces paroles, qui brisent le cœur, ont été adressées en 1816, par l'honorable Adams, au baron Quinette, membre du Gouvernement des Cent-Jours, alors proscrit et errant en Amérique, pour avoir été patriote avec de grands talents et beaucoup d'honneur.

La France n'a pas compris l'Empereur Napoléon! l'élec-

tion du 10 décembre 1848 a donné un éclatant démenti à l'accusation de l'illustre Adams. Les quatre millions de suffrages toujours fidèles à l'Empereur, accrus en 1848 de deux millions de votes qui, tous, faisaient sortir le grand nom de l'urne de la patrie avec un entraînement unanime et presque idolâtre, nous ont absous devant la postérité, à trente-deux ans de distance, du crime d'ingratitude et du vice d'inintelligence. Non, le peuple français ne s'est jamais séparé de son grand homme : il n'a voulu que lui depuis 1800; non, le peuple français n'a jamais cessé de comprendre ce que valaient ses destinées, sa révolution et sa gloire dans les vastes pensées de Napoléon. Si jamais nation s'est identifiée avec l'élu de son cœur, avec son souverain d'élite, c'est bien la nôtre. Voilà cinquante ans que l'Empereur règne (présent, absent ou mort) dans les profondeurs de nos âmes. Son empire n'a pas plus de limites que notre imagination. Le magnifique soleil de notre gloire, depuis qu'il est apparu à l'horizon national, monte, monte toujours et toujours plus resplendissant : l'astre ne se couche plus.

L'illustre Adams s'est trompé. Cette résurrection de 1815 elle-même, combien ne prouve-t-elle pas que le peuple et l'Empereur c'était même corps et même âme? Le retour fabuleux, et triomphal dans sa course, du héros de l'île d'Elbe n'est-il pas là pour convaincre le monde et les siècles de la communauté d'idées et d'affection qui existait entre ces deux natures indivisibles, la France et Napoléon?

Il n'y avait que quelques mois que les Bourbons avaient reçu à crédit le trône de la Sainte-Alliance, à des conditions usuraires pour notre honneur, et déjà la monarchie, mal

assise sur nos calamités, sentait le vide national se faire autour d'elle. L'âme et les yeux du peuple se tournaient avec émotion et colère du côté de l'île d'Elbe : le grand sauveur faisait besoin à la patrie. La Restauration et la Sainte-Alliance instinctivement s'en effrayèrent. Le principe de la souveraineté du peuple était plus que jamais vivace dans la personne de l'Empereur : on résolut d'en finir avec cette vitalité. De nombreux personnages ourdirent un ignominieux assassinat, qui devait s'effectuer à l'île d'Elbe. Ce fut une généreuse ennemie de Napoléon, la célèbre madame de Staël, qui fit connaître le complot au roi Joseph, ce noble frère de l'Empereur. Elle proposa hardiment d'aller elle-même, de sa personne, en instruire le héros menacé. J'ai consigné ces odieux détails dans une brochure napoléonienne en 1833.

Un fidèle émissaire de Joseph, arrivé à temps auprès de Napoléon, fit échouer l'horrible guet-apens.

« Ah! ils veulent ma vie! s'écria l'Empereur; eh bien! moi, je veux tuer leur royauté. » Ce qui fut dit fut fait. L'Empereur débarqua le 1er mars sur les côtes de sa France bien-aimée : l'étincelle électrique se communiqua à la nation entière. Les heureuses proclamations de l'Empereur rallumèrent le feu sacré si mal éteint. Le peuple se précipita comme un seul homme sur le passage étincelant du héros. La Révolution ressortit tout armée, en un clin d'œil, et de la bouche du grand homme et du cœur du grand peuple.

« Je veux, disait l'Empereur, je veux donner à la nation autant de liberté que je lui ai donné d'égalité et de gloire. Je n'ai eu qu'un mobile dans toutes mes actions, l'amour

du peuple et l'honneur de la France. Ma devise éternelle est : *Tout pour le peuple français, puisque tout ce que j'ai été, c'est par le peuple.* »

Ces paroles de Napoléon, je les ai extraites d'une lettre que le bon roi Joseph me fit l'honneur de m'écrire, en 1832, de Londres. Elles expliquent l'exaltation des paysans, des ouvriers, des soldats, de ces masses électrisées qui portèrent, pour ainsi dire, sur leurs bras le puissant Empereur depuis le golfe Juan jusqu'aux Tuileries. *Vive l'Empereur!* était l'immense voix de tonnerre qui renversait la monarchie imposée et qui produisait d'un bout de la France à l'autre ce vaste tremblement de liberté populaire.

Les braves avaient de nouveau beau jeu. Le seul nom de Napoléon prononcé remuait profondément leurs entrailles. Il y avait de la fureur dans leur patriotique joie, mais une fureur généreuse, héroïque et d'essence divine.

Les Bourbons, ne pouvant vaincre le géant par l'épée, s'étaient mis en quête d'un poignard; ils n'osaient pas aller chercher la tête de l'Empereur, ils l'avaient mise à prix. Ils jettent en vain pour l'arrêter une loi d'assassinat. Le héros populaire à chaque pas soulève la France avec lui; il va rentrer dans sa capitale, non à cheval sur des canons ennemis, mais seul, sans une amorce brûlée, par la volonté du peuple. Il avait pour levier la colonne d'Austerlitz; pour point d'appui, l'honneur du pays.

Nous sommes au 19 mars, la veille du grand jour où Paris reprend possession de son Empereur : il faut César à Rome. Il était impossible que le capitaine Manceaux ne fût pas présent à l'appel de la gloire; il n'y avait jamais manqué. Par la protection de l'empereur Alexandre, on l'a-

vait remis en activité. Il se trouvait de service, depuis le 11 mars, dans la 1re division militaire, en qualité de capitaine adjoint à l'état-major, sous les ordres du comte Maison. L'approche de l'Empereur avait frappé de vertige tout le gouvernement royal. De tous côtés la confusion, la peur et les remords envahissaient l'âme des traîtres de 1814. C'était un sauve qui peut général. L'aigle qui s'avançait majestueusement, du battement de ses ailes renversait tous les projets et toutes les résolutions. La royauté faisait eau de toutes parts et sombrait, au milieu des frémissements du peuple, qui s'apprêtait à couvrir de ses bénédictions et de ses acclamations en délire la bienvenue de son grand entrepreneur, comme il appelait l'Empereur. La triste armée du roi filait par Saint-Denis, sur Beaumont, pour aller se replier dans le Nord; elle fondait à chaque étape.

Le capitaine Manceaux, qui avait passé toute sa nuit à porter des ordres et à recueillir des renseignements de Villejuif aux Tuileries et des Tuileries à Saint-Denis, se trouvait dans cette dernière ville avec le comte Maison, qui ne savait où donner de la tête, ne sachant pas où donner du cœur. Deux fourgons chargés d'argenterie arrivaient de Paris, se dirigeant sur Beaumont. Le capitaine aborde le chef du convoi :

— Êtes-vous pour l'autre? lui demanda-t-il hardiment.

Une forte poignée de main est la seule réponse qu'on lui fait.

— En ce cas, vive l'Empereur! s'écria-t-il en élevant son chapeau et en tirant son épée.

La commotion fut universelle, et le même cri sort de toutes les bouches avec la plus vive exaltation. Une foule d'officiers à demi-solde vinrent se réunir au capitaine Manceaux. Les plus hardis sont toujours les plus écoutés. Au même instant, soldats, ouvriers, bourgeois, répètent le cri national avec un formidable ensemble.

Le comte Maison ouvre la croisée de son hôtel et demande ce que signifie ce bruit.

— Il signifie, répond Manceaux, que nous sommes tous d'accord, et qu'il n'y a qu'une seule voix pour lui. Voulez-vous, général, conduire tous ces braves gens à Paris, où il va arriver?

La fenêtre se referma précipitamment : c'était une réponse assez grotesque. Il ne fut plus question du général.

— Eh bien! c'est moi qui me mets à votre tête : me voulez-vous? s'écrie Manceaux.

— Tous, tous!

Et schakos, sabres, baïonnettes, plumets, sont agités dans les airs au milieu des vivat frénétiques : le souffle napoléonien avait passé sur toutes ces ardeurs. Immédiatement le capitaine pose des sentinelles de bonne volonté autour des fourgons : on tourna bride du côté de Paris. Les cochers étaient transportés de joie. Le convoi se mit en marche, composé de la garnison de Saint-Denis et de beaucoup d'anciens officiers. Le tout formait une troupe de six cents hommes, s'avançant en colonne de route, les fourgons au centre, et le capitaine Manceaux en tête du convoi. Les chants de *la Marseillaise*, de *Veillons au salut de l'Empire*, se mêlaient aux cris retentissants de *Vive l'Empereur!*

A quelques mètres de Saint-Denis, un gros d'artillerie

se présente : c'était une batterie de douze pièces. Le capitaine s'avance seul :

— Qui vive?

— Armée royale.

— Il n'y a plus de royauté : c'est Napoléon que le peuple veut, et les soldats aussi. N'est-ce pas, braves artilleurs? ces canons, vous les avez gardés pour lui. Allons, camarades, vive l'Empereur!

Les officiers veulent s'interposer en vain et donnent des ordres en conséquence. L'élan, un instant comprimé, n'en éclate que plus fort; les soldats de la batterie agitent leurs sabres en criant :

— Oui, l'Empereur! l'Empereur!

Comme les chefs faisaient encore résistance :

— Messieurs, leur dit Manceaux, si la gloire ne vous en dit pas, à votre aise; allez rejoindre vos Bourbons; les opinions sont libres, partez; et vous, artilleurs, à Paris!

— A Paris! répètent les artilleurs ivres d'enthousiasme.

— Allons, garde à vous! la gauche en tête, et en avant! c'est du renfort pour l'Empereur.

Le parc fit demi-tour et s'avança encadré par la colonne. A la barrière de la Chapelle, un colonel de gendarmerie refuse le passage; sur un ordre de Manceaux, deux pièces sont pointées sur la grille et sur le poste; à cette menace à bout portant, la barrière fut livrée. Les arguments des hommes d'action sont irrésistibles; qui sait parler de la main renverse les obstacles : Manceaux aurait fait feu.

Au milieu du faubourg Saint-Denis, un nouveau groupe d'un millier de personnes poussant des clameurs confuses fut signalé par le capitaine Manceaux.

— Halte! s'écria-t-il. Apprêtez armes!

Il pique son cheval, et seul il pénètre au milieu de cette masse violemment passionnée.

— Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Nous sommes des amis.

— A la bonne heure! ripostèrent des voix rauques. Vous êtes pour l'Empereur, nous aussi.

— De quoi s'agit-il?

— C'est un mousquetaire gris qu'on chasse et qu'on va châtier.

— Où est-il, que je lui parle?

La foule s'écarte; le capitaine voit un homme pâle, en chemise, et tenu par des bras de fer.

— Comment! citoyens, c'est un militaire français que des Français outragent ainsi! l'Empereur s'en affligerait, camarades. Les opinions sont libres chez un peuple libre. Est-ce qu'il n'y a pas parmi vous assez d'honnêtes gens pour faire respecter un brave? Il y a des braves sous tous les drapeaux. Allons! le peuple est généreux. Qu'on lui rende son cheval et son uniforme, et l'Empereur vous applaudira.

A ces mots, les passions se calment comme par enchantement, et des milliers de mains applaudissent. Aussitôt l'uniforme et le cheval reparaissent, le mousquetaire se remet en selle, et il tend la main à Manceaux.

— Merci, capitaine. A qui dois-je un tel service?

— A un officier comme vous, qui est à l'Empereur comme vous au roi.

— Au nom du ciel, votre nom?

— Je ne vous demande pas le vôtre. A ma place, vous auriez fait comme moi.

Les braves ont toujours des mots sublimes. La grandeur

d'âme et la noblesse des sentiments de l'Empereur s'étaient communiquées à ses soldats : les héros rendent héroïque. La contagion du beau est facile quand elle part d'en haut. Quelle nation nous serions encore si l'Empereur ne nous eût pas quittés! Ah! quand on songe à tout ce qu'il a fait en si peu de temps, ayant le monde sur les bras, et à tout ce qu'il aurait pu faire avec les quinze ans de paix des Bourbons; quand on calcule l'immense somme de prospérités qu'il aurait répandue sur le peuple français, la puissance colossale qu'il aurait donnée à la Révolution et aux idées françaises, le large et fécond avenir qu'il eût ouvert à nos facultés de grande nation, une douleur incommensurable nous pénètre jusqu'au plus profond de l'âme, de penser à tout ce qu'a perdu le peuple en perdant et le grand homme et son génie, et son règne créateur, et son dévouement à la patrie, et cette vaste popularité qui ramasse les volontés en une seule et qui impose le bien au monde, et toutes ces conséquences à perte de vue d'une domination providentielle! Il vous prend des emportements d'amour vers son immortel fantôme, des frénésies d'adoration comme en ont les croyances du peuple. On voudrait s'élever sur le point culminant de la France, de l'Europe, du monde, et de là crier à pleine poitrine, jusqu'à en mourir, ce cri de toute une immense génération constamment enthousiaste : *Vive l'Empereur! vive l'Empereur!* c'est-à-dire, vive à jamais la mémoire de celui qui a le mieux compris le génie de la nation française et qui a été le mieux compris d'elle! Aux grands peuples, de grands hommes!!!

IV.

Après avoir sauvé la dignité et peut-être la vie du mousquetaire royaliste, en homme de résolution et d'intelligence, le capitaine Manceaux continua paisiblement sa route à travers une population animée, réjouie, rayonnante d'espoir et d'orgueil. On voyait bien sur tous les visages que c'était la cause du peuple qui triomphait dans la restauration impériale. Avec l'Empereur la légitimité populaire l'emportait sur la légitimité monarchique, le droit national sur le droit divin, la patrie sur l'étranger, la Révolution sur le système rétrograde. Alors c'était bien le cas de dire, comme Napoléon le répétait avec son énergie accoutumée, qu'il était le représentant de la France. Le peuple, juge suprême et souvent infaillible, ne s'y trompait pas; il disait : Mon Empereur.

La petite colonne de Manceaux rencontra le général Exelmans sur le boulevard, à la hauteur de la rue du Mont-Blanc. Ce glorieux lieutenant de l'Empereur, qui devait donner, à Versailles, la dernière balafre de l'honneur à la coalition des rois, avait été instruit du coup de main et des succès de Manceaux. Il accourait au-devant de lui pour le féliciter; il lui donna l'accolade fraternelle, aux acclamations de la foule, qui savait les hauts faits d'armes du général, porteur d'un des plus beaux noms de la Grande-Armée, et qui appartenait à cette pléiade chevaleresque des Lassalle, des Murat, des Montbrun, des Kellermann, qu'on appelait *les foudres au galop*. Un embrassement d'Exelmans valait une couronne civique. Le brave Manceaux

l'estimait ainsi. Il amena et déposa enfin son convoi et les fourgons intacts dans la cour des Tuileries. Cette troupe semblait être en ce moment l'avant-garde de l'Empereur, qui devait arriver ce même jour, à neuf heures du soir, au palais où était né le roi de Rome, et où tous les vieux uniformes de l'Empire se rendaient successivement pour faire à l'Empereur son vieux cortége de gloire et d'amour. Les vestes du peuple y venaient aussi. Le général Exelmans prit le commandement des Tuileries, de son autorité patriotique; il distribua les rôles pour la défense du château, en cas d'attaque. Plus on a d'énergie dans le caractère, plus on prend ses précautions pour la bien employer. Tous les groupes disponibles furent placés sur les points les plus importants du palais et du Carrousel.

— Qu'ils viennent maintenant, s'ils l'osent, disait le général Exelmans à son entourage, nous leur répondrons : voilà des canons, des armes et des cœurs qui ne resteront pas muets.

Ces petits pelotons d'anciens militaires déterminés valaient chacun une armée; ils avaient à leur tête l'intrépide des intrépides, ce général Exelmans, dont l'Empereur disait : qu'on ne pouvait être plus brave et d'une manière plus française.

Le digne général pensait à tout : il savait que ce jour-là même l'illustre proscrit de la Sainte-Alliance devait coucher aux Tuileries; il en avait l'âme toute tremblante de bonheur. Son émotion ne l'empêchait pas de remplir ses devoirs de sûreté. Un point important à occuper, c'était Vincennes, gardé par une garnison de volontaires royalistes et commandé par un marquis de l'ancien régime.

Exelmans avait chargé de cette mission délicate un des généraux qui pouvaient le mieux y réussir, le froid et imperturbable Merlin.

— S'il ne veut pas céder la place, avait dit le général Exelmans à son énergique confrère, annoncez-lui qu'il n'y aura qu'une sommation, et que, s'il résiste, je le fais fusiller. Allez.

C'est comme cela qu'on entendait l'action dans ces temps de bravoure napoléonienne.

Vers cinq heures et demie, le général Merlin demanda le capitaine Manceaux.

— Capitaine, vous êtes un homme d'audace et de main, j'ai besoin de vous; choisissez deux officiers de votre trempe. Il est question d'une affaire de hardiesse.

— Général, je suis à vos ordres. J'ai ce qu'il vous faut, sans avoir besoin de choisir; et il désigna deux officiers, qui acceptèrent.

— Marchons!

Le général avait à ses côtés deux aides de camp et trois gendarmes. Ils étaient huit en tout..... Ils partent. Arrivés sur le boulevard du Temple, le général Merlin s'approcha du capitaine Manceaux et lui dit:

— C'est à Vincennes que nous allons. Trois bataillons de volontaires royaux, que le 1er de cuirassiers a mis en fuite, se sont repliés sur le glacis du château; il faut leur enlever Vincennes.

— Avec huit hommes! y pensez-vous?

— C'est parce que j'y pense que nous y allons.

— Va pour la prise de Vincennes! Général, ce ne sera pas moi qui reculerai, une fois arrivé là.

— C'est pour cela que je vous ai pris, capitaine Manceaux.

— Merci, général; nous ne sommes que huit, il est vrai, mais nous avons avec nous une force invincible, en effet, c'est le nom de l'Empereur. Ils ne tiendront pas, les autres.

A Saint-Mandé, le général s'arrêta, et son aide de camp, escorté de deux gendarmes, fut envoyé vers un bataillon royaliste, qui s'était mis en bataille devant la grille du bois de Vincennes, pour le sommer de se rendre.

Pour toute réponse, le premier rang croise la baïonnette et les deux autres couchent en joue l'aide de camp, qui vira de bord, prit le galop, et annonça que l'affaire était manquée.

— Général, dit alors Manceaux, j'ai envie d'y aller seul, sans escorte. J'ai la parole heureuse aujourd'hui.

— Eh bien! partez.

Il part; il se dirige au grand trot sur la gauche du bataillon.

— Soldats de la France, leur cria-t-il en arrivant, nous n'avons de balles chez nous que pour l'étranger. Est-ce que vous pouvez résister à l'Empereur, à la volonté de la nation, au drapeau de la gloire? Allons donc!

Relevez armes!

Il dit, et de son sabre il soulève les baïonnettes qui se redressent.

— Le roi vous abandonne, vous ne lui devez plus rien; restez les défenseurs de la patrie, car nous aurons affaire bientôt à nos vrais ennemis. Au nom de l'Empereur, qui est l'homme de tous, et qui a sauvé tant de fois la France, je vous ordonne d'être Français. L'êtes-vous?

— Oui! oui! répètent mille cris.

— Eh bien, l'Empereur est le plus grand de tous : vive l'Empereur!

Vive l'Empereur! répondent avec entraînement les volontaires. Vive le capitaine de l'Empire!

Aussitôt les armes tombent à terre. Manceaux les fait jeter dans les fossés du château. Le général Merlin, qui s'était rapproché lentement, n'en pouvait croire ses yeux. Lui et son escorte arrivent au galop.

— Bravo! dit le général au capitaine. Achevons notre œuvre. Vous et moi, entrons en parlementaires dans la place.

La demande en est sur-le-champ adressée au gouverneur : c'était le marquis de Puyvert, qu'une délicieuse chanson d'Émile Deschamps a rendu célèbre dans les salons de Paris. Le général et le capitaine sont introduits dans la salle du conseil.

— Nous venons prendre possession du château au nom de Sa Majesté impériale.

— Je ne rendrai la place qu'à celui qui m'en a confié le commandement. Je ne sais pas ce que c'est que l'Empereur.

— L'Europe le sait mieux que vous, lui dit sèchement Manceaux.

Le général reprit la parole.

— Monsieur le marquis, nous ne vous donnons que quelques minutes.

— Où sont vos pouvoirs?

— Dans la volonté du peuple, qui, depuis Cannes jusqu'à Paris, porte l'Empereur en triomphe, s'écrie Manceaux.

— Le peuple n'est rien pour moi; je ne connais que mon devoir.

— Votre devoir, le premier, reprend le capitaine Manceaux, c'est de comprendre que votre position est fausse, que la cause des Bourbons n'est pas celle de la nation. Vos volontaires eux-mêmes ont reconnu la folie de la résistance; votre garnison vous échappe. L'air lui-même conspire contre vous. Les officiers de votre conseil, qui ont fait la guerre, savent très-bien que tout croule sous vos pieds, qu'une impuissance absolue vous paralyse. Ils ont vu le feu avec l'Empereur; leur épée brûle de sortir du fourreau pour lui.

— Qui êtes-vous, pour vous permettre ces observations?

— Ce que vous n'êtes pas, monsieur le marquis, dit Manceaux.

Le général ajouta :

— C'est un brave officier, qui parle avec la franchise d'un soldat, et qui vous somme pour la dernière fois de vous rendre. Vous avez eu déjà deux ans de captivité au donjon. Voulez-vous y finir vos jours? Décidez-vous, et vite.

— Sinon, ajouta Manceaux..... et il fit le signe de mettre en joue.

Le général Merlin présenta alors sa capitulation, et lui dit :

— Croyez-moi, signez.

Le conseil ne disait mot. Le marquis prit la plume, consulta du regard les officiers, qui paraissaient convaincus, et il apposa tristement sa signature. Le général Merlin lui donna une escorte, et le marquis partit. Le capitaine Manceaux fut chargé, comme il le méritait si bien, d'aller porter

la capitulation aux Tuileries : il y courut ventre à terre. L'Empereur venait d'y arriver. Aussitôt qu'il était descendu de cheval, mille bras l'avaient enlevé et l'avaient porté en triomphe. Rien de plus touchant que cette foule d'officiers de toutes armes qui s'étaient précipités dans les Tuileries sur les pas de l'illustre libérateur, heureux tous de se retrouver en famille autour de leur chef après tant de vicissitudes, d'humiliations et d'amertumes. Ils oubliaient la majesté du lieu pour s'abandonner à de fraternels embrassements. Les salles du palais ressemblaient à des champs de bataille, un jour d'action, quand des amis et des frères, échappés aux coups de l'ennemi, se revoient pleins de gloire et confondant leur victoire dans de douces étreintes. L'Empereur rayonnait d'orgueil, comme le soir de Marengo et d'Iéna. Bertrand, Drouot, Cambronne, étaient là, accablés de félicitations et de vives accolades. C'était la fête de la patrie. A peine reposé, l'Empereur, fatigué de ravissement, se mit à s'occuper des affaires publiques. Il ne cessait de répéter :

« Ce sont les gens désintéressés qui m'ont ramené à Paris. — Messieurs, messieurs, les sous-lieutenants, les soldats, les paysans, les ouvriers, ont tout fait. C'est à ceux-là que je dois tout. »

On vint lui annoncer que Vincennes s'était rendu et qu'un officier apportait la capitulation.

— Qu'il entre, qu'il entre, que je le voie et que je le remercie.

On introduit Manceaux. L'Empereur se lève.

— Comment! c'est toi, mon brave! je ne m'étonne plus de la capitulation. Combien étaient-ils?

— Trois bataillons, Sire.

— Et vous autres?

— Huit hommes et votre nom.

— Je te reconnais bien là.

Il se mit à lire la capitulation, et vit la signature du marquis de Puyvert. Il sourit ironiquement.

— Ce pauvre marquis! continua l'Empereur, il n'a pas la main heureuse. Que faire contre les idées d'un peuple entier? Que de tristes choses se sont passées depuis Nangis, capitaine!

A propos, je t'avais nommé chef de bataillon, je crois? Oui, oui, j'en suis sûr, je t'avais donné la décoration des braves!.... Eh quoi! ni l'un ni l'autre! Ce n'est pas moi qui oublie mes amis. Les circonstances nous ont tous trahis. C'est égal, sois toujours le même, je me charge de toi; tu porteras la croix six mois, au bout desquels je te ferai officier de la Légion d'honneur : c'est bien le moins qu'on puisse faire pour de tels serviteurs.

Bertrand, où placerons-nous le capitaine?

— Sire, dans votre garde, et chef d'escadron.

— Entends-tu, Manceaux? chef d'escadron, et dans ma garde! Je te verrai plus souvent.

— Ah! Sire, s'écria Manceaux tout ému, c'est trop, c'est trop!

— Jamais trop pour mes braves.

— Je n'ai plus qu'à mourir pour Votre Majesté.

— Pour la France! pour la France! car c'est pour elle que je reviens..... Comme ils me l'arrangeaient!.... Nous la sauverons, n'est-ce pas, capitaine?

— Oui, Sire; le peuple est tout prêt.

— Je le crois bien; je compte sur lui, toujours, toujours.

— Sire, sur lui seul!

— Oui, mon brave, sur lui seul! Allons, au revoir, capitaine..... Je suis content de toi, de tous mes soldats.

— Et nous donc, Sire!....

L'Empereur lui tendit la main.

— Au revoir, brave Manceaux.

— Au revoir, Sire. Cette poignée de main c'est ma plus belle récompense.

C'était tout ce que le brave capitaine devait avoir de ce brillant avenir dont lui parlait Nàpoléon; il ne devait plus revoir le grand homme. Chargé d'improviser les moyens de la dernière et fatale campagne de l'Empire, l'Empereur fut absorbé par les préparatifs de la guerre. Le désastre de Waterloo replaça la France dans l'abîme. Ce désastre s'acheva à Paris. La Chambre des représentants, infidèle à l'élan populaire, ne fut pas à la hauteur des circonstances et fit faute au pays et à l'honneur. Loin de prêter main-forte au grand homme malheureux, elle suivit les inspirations du traître Fouché, cette doublure rouge de Talleyrand. Elle se rendit coupable du crime de lèse-patrie : elle s'insurgea honteusement contre le seul libérateur possible. Au premier bruit de nos malheurs, elle aurait dû former le carré en avant de l'ennemi, la patrie au centre avec l'aigle et le peuple aux angles du carré avec sa foudre, et puis marcher au pas de charge. Mais les corps délibérants se noient dans les phrases et les basses intrigues : la langue n'est pas l'âme. Des hommes, de l'audace, de la poudre et des poitrines ardentes, avec cela on ne tombe pas, ou l'on tombe avec grandeur et gloire. L'illustre opprimé de la for-

tune partit pour l'exil, où l'Angleterre devait commettre sur lui un assassinat de cinq ans. Il avait abdiqué devant l'épouvantail de la guerre civile, pour rester héroïque jusqu'au bout. Napoléon ne voulait point du sang de la France pour lui, mais pour elle. L'Empereur se précipita dans le gouffre en criant : Vive la France ! La Restauration reprit le sceptre de la main de Wellington; elle en fit une faux politique pour en abattre têtes et libertés. Le trône des lis reprit son assiette sur les nobles cadavres de Ney, de Labédoyère, et sur les ossements de la Vieille Garde. Le peuple français ne le lui pardonna jamais.

Les soldats de l'Empereur durent expier leurs vingt-cinq ans d'héroïsme. Le capitaine Manceaux ne devait pas être oublié dans les vengeances du drapeau blanc; mais que lui importaient les persécutions? l'Empereur était prisonnier! Tous ces glorieux débris ne pensaient qu'aux souffrances de leur pauvre Empereur. Manceaux, pour échapper aux recherches de la réaction, rencontra un homme généreux dans M. de Saint-Cricq, qui le cacha deux ans sous l'uniforme de douanier, à la frontière de l'Est. Les jours de haine passés, il rentra dans Paris. Le capitaine de l'Empire se fit peintre en bâtiments; la main qui tenait si bien l'épée promenait le pinceau de l'ouvrier sur les maisons bourgeoises. Ce modeste travail suffit à sa vie d'honnête homme. Il eut le talent d'amasser un pécule de quelques mille francs. Adieu donc et les épaulettes à graine d'épinards et la croix deux fois donnée!

La Révolution de 1830 le trouva sur pied. A la vue du drapeau tricolore, il sentit son cœur de soldat bondir de joie et d'orgueil. Le général Laborde le fit nommer capi-

taine-adjoint au Palais-Royal, où commença le règne de Louis-Philippe. Un jour d'émeute, lors du jugement des ministres de Charles X, des masses de voix enflammées demandaient leurs têtes et même celle du roi des barricades. Manceaux se trouvait là.

— Sire, descendons; quelques paroles d'âme, et ils changeront leurs cris en vivat de sympathie.

— Vous avez raison, capitaine. Et Louis-Philippe prit le bras de Manceaux, malgré l'opposition alarmée de la reine. Manceaux avait dit vrai. Une allocution du roi fut couverte d'applaudissements : les hommes de l'Empire connaissent bien le chemin du cœur du peuple.

Bientôt la politique du Gouvernement de Juillet lui rendit ses tristesses accoutumées. Ce n'était pas là ce qu'il fallait à ces vieux grognards de la gloire. D'ailleurs, le caractère trop loyal de Manceaux, sa dignité, incapable d'aucune préoccupation personnelle, son ignorance dans l'art de l'intrigue et de se faire valoir, lui devinrent bientôt funestes. On le trouva trop chargé d'années pour un service actif. On le mit en disponibilité, avec promesse d'avoir égard à son passé; c'est-à-dire qu'on le renvoyait pour faire place à d'autres, et qu'on ne devait plus s'occuper du héros de cinquante ans.

Le caractère distinctif des hommes de l'Empire était une abnégation absolue. Pendant tout le règne de l'Empereur, on n'a pas d'exemple d'une demande d'avancement adressée au ministre par qui que ce fût. On ne songeait qu'au devoir, à l'honneur, à la France, à l'Empereur. Ce fait-là peint admirablement cette admirable époque. On cite ces dignes paroles à l'Empereur de la part de cet illustre gé-

néral Drouot, qui était de la race des Desaix. Napoléon, dans les Cent-Jours, voulait lui faire une position honorable, et lui parlait d'appointements au niveau de cette position.

— Sire, je vous en prie, laissons là ces questions d'argent. *Habillez-moi, nourrissez-moi, menez-moi à l'ennemi, je n'ai besoin de rien de plus.*

Est-ce que l'antiquité nous a transmis, par la main de Plutarque, un langage plus simple et plus beau dans sa simplicité?

Et quand on songe qu'ils étaient tous comme cela, ces braves de la Grande-Armée, il n'est pas étonnant que l'intrépide Manceaux, en retombant dans les nécessités de la vie civile, se soit enseveli dans une mélancolique résignation. Hélas! abandonné comme il l'était, sans patrons, sans soutiens, sans ressources, au déclin d'une carrière si laborieuse, la tête penchée, mais sans rougir, il a dû subir toutes les ignominies d'une existence délaissée, obscure, mais toujours héroïque; il a accepté sa croix, la croix des douleurs et de la misère, avec le calme d'une conscience pure. Et il est arrivé ceci, à la honte de notre civilisation égoïste, oui, il est arrivé cet abominable déni de la justice et de la fortune, qu'un capitaine de l'Empereur, après des faits d'armes inouïs, est tombé sous les gages d'un petit propriétaire. A l'heure qu'il est, cette main, qui a tiré l'épée pendant si longtemps pour la patrie, en est réduite, pour du pain, à tirer le cordon d'une misérable porte: c'est à en mourir de douleur. Oui, cet homme qui a fait tant et de si belles choses, que l'empereur Alexandre trouvait si fier et si digne, ce vaincu si grand, à qui les Russes

portaient les armes, ce soldat d'honneur, ce commandant de la Vieille Garde, est aujourd'hui, à soixante et dix ans, portier, chaussée de Clignancourt, 53. Si l'Empereur venait à revivre, et qu'il passât par là, il lui dirait avec des paroles désolées : — *Comment, c'est toi, brave Manceaux?* Et l'Empereur s'évanouirait de désespoir. Il avait bien raison de dire à Sainte-Hélène : « Mes pauvres soldats, que vont-ils devenir? Ils ont perdu leur père! »

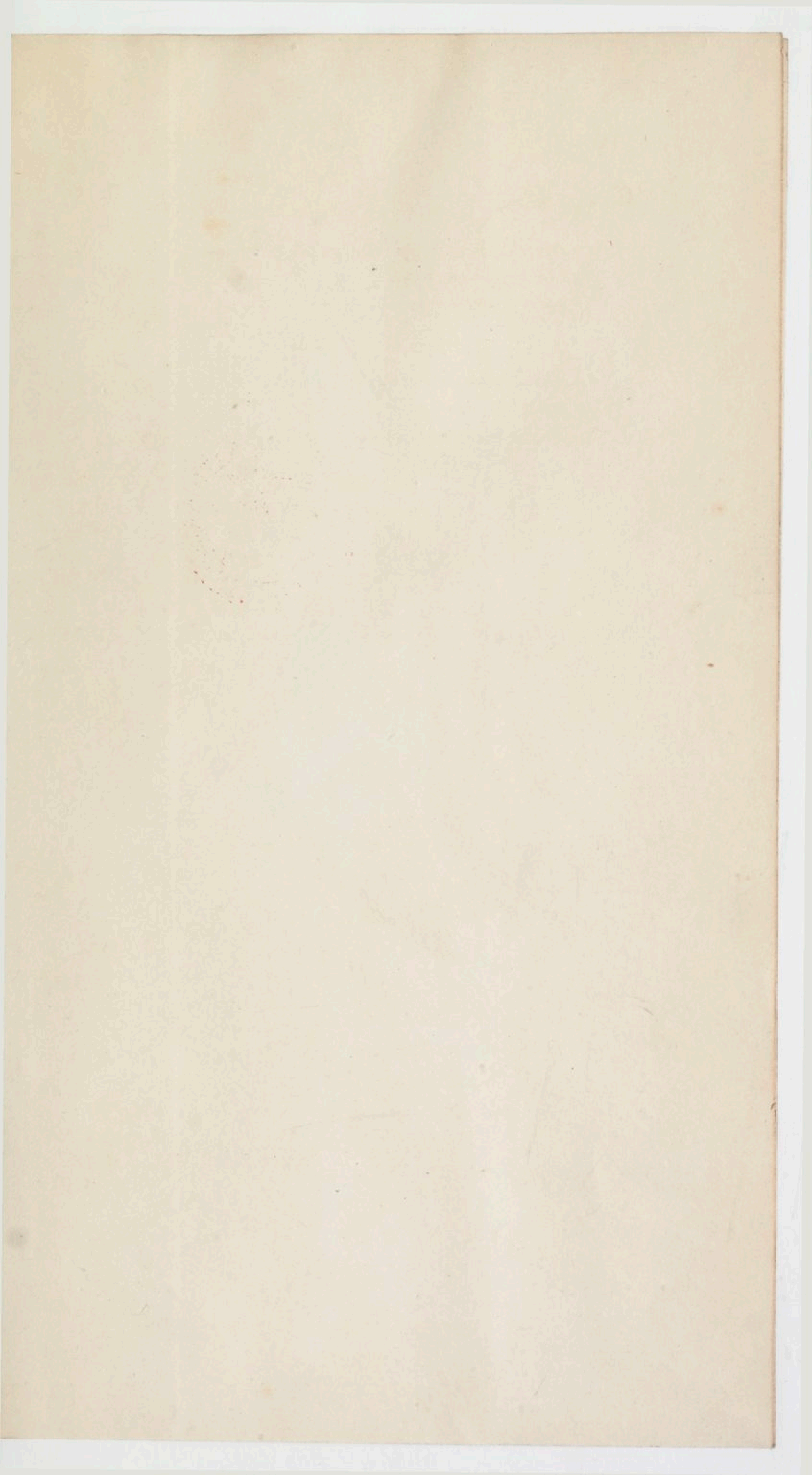
Le Président de la République Louis-Napoléon s'est empressé d'acquitter la dette de l'Empereur. Depuis la publication de cette notice, qui eut lieu en 1848, les éclatants services ont été reconnus, et la croix des braves brille sur la poitrine du vieux capitaine Manceaux, où elle a repris sa place d'honneur.

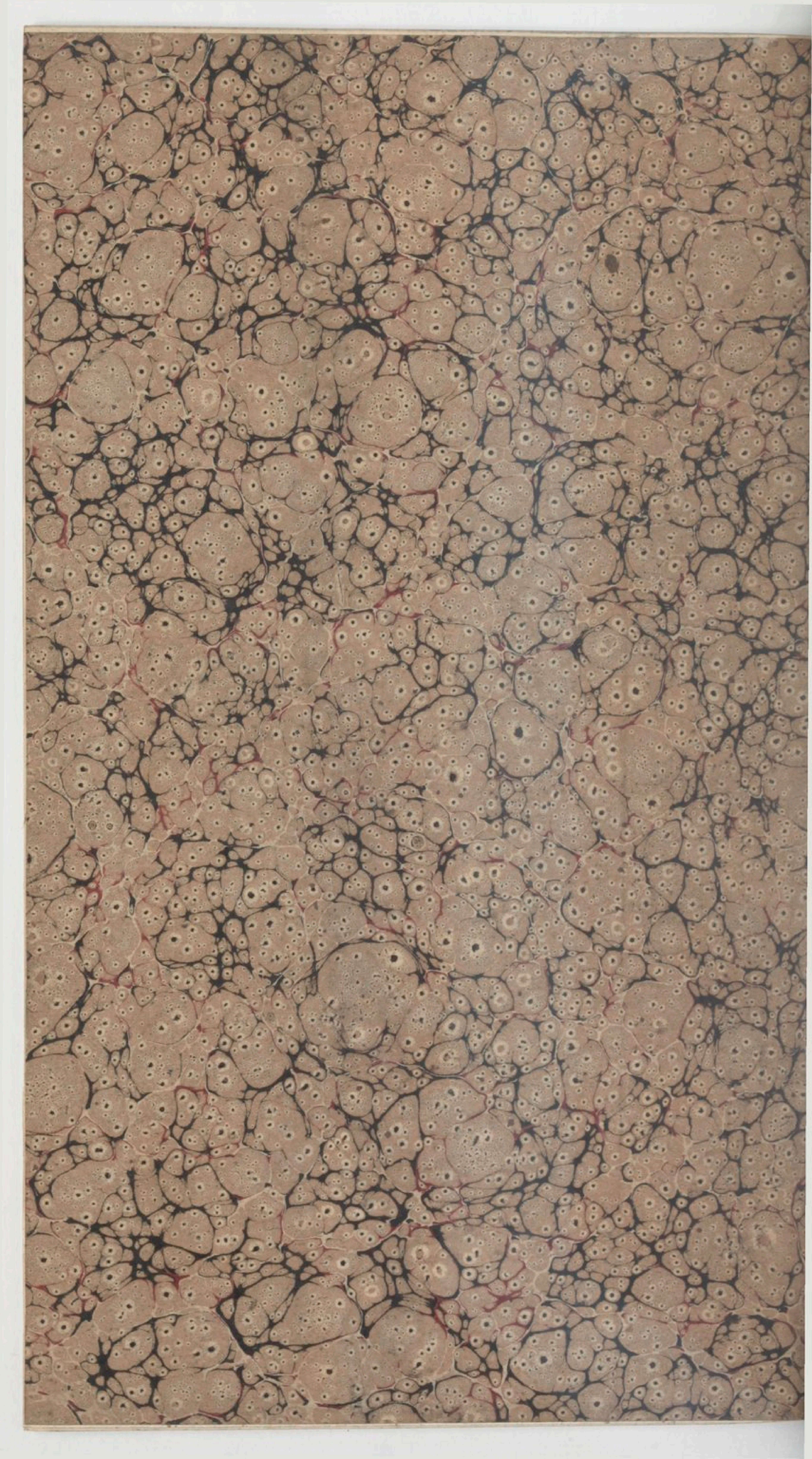
L'âme du grand homme est passée dans son auguste neveu!

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.








BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04325497 9